### Université d'Alger Faculté des sciences politiques et de l'information Institut des sciences de la communication et de l'information

# Les intellectuels algériens : Leur statut et leur rôle dans l'histoire contemporaine

Mémoire de magister en sciences de la communication et de l'information

Présenté par **Hocine Nouara** 

Sous la direction du pf.
Brahim Brahimi

Session: juin 2004

## Préambule

P e nos jours, toute personne travaillant dans un domaine lié à la production ou à la distribution du savoir est considéré comme « intellectuel ». Par conséquent, l'image ou la figure de l'intellectuel est donc aujourd'hui menacée de se perdre dans la masse des détails, de se pervertir ou à défaut de se dénaturer et d'être réduite de se transformer en une profession « de plus », une simple donnée parmi d'autres de la tendance sociale, une entité réduite à un statut professionnel hybride, informe sans visage, expert compétent dont le seul souci est de faire son travail.

Alors que le rôle fondamentale de tout intellectuel est précisément de représenter, d'incarner, d'exprimer un message, une vision, une position, une philosophie ou une opinion devant et pour un public. Or ce rôle a ses règles, il ne peut être exercé que par celui qui se sait engagé à poser publiquement les questions qui dérangent, à affronter l'orthodoxie et le dogme, quelqu'un qui n'est pas impressionnable à volonté par tel gouvernement ou telle grande entreprise et dont la raison d'être est de représenter toutes les personnes et tous les problèmes systématiquement oubliés ou laissés pour compte.

L'intellectuel se fonde pour ce faire sur des principes universels : à savoir que tous les êtres humains sont en droit d'attendre, à quelque nation qu'ils appartiennent, l'application des mêmes normes de décence et de comportement en matière de liberté et de justice, et

que toute violation délibérée ou pas, de ces normes, doit être mise au jour et courageusement combattu.

Dans le foisonnement des recherches consacrées aux intellectuels, on s'est beaucoup trop attaché à les définir et pas assez à en dégager l'image, la signature, le caractère vivant, personnel et concret qui, toutes réunies, constituent leur véritable crédibilité.

Dès lors, nous pouvons dire que chaque région du monde a produit ses intellectuels et chacune de ces catégories est analysée avec minutie, passion et acharnement. Pas une grande révolution qui se soit produite dans l'histoire moderne ne l'a été sans intellectuels; pas un grand mouvement révolutionnaire et progressiste non plus.

Une place spéciale revient à l'Algérie dans l'histoire contemporaine des mouvements et guerres de libération, dont celles des mouvements anticoloniaux et populaires d'Asie et d'Afrique, ainsi que celle des courants et processus de décolonisation ayant suivi la seconde guerre mondiale en tant que théâtre d'une des révolutions les plus nobles et les plus caractéristiques de par sa genèse, ses origines, la motivation à la base de son action révolutionnaire et la contribution qu'elle aura apportée à la compréhension internationale et mondiale des mouvements de libération. Et si l'étude de cette révolution a tout particulièrement attiré l'attention de divers chercheurs, historiens et sociologues, peu d'entre eux se sont intéresses à l'étude du rôle des intellectuels dans la prise de conscience nationaliste, ainsi que de leur statut durant cette révolution.

La présente étude s'est précisément penchée sur cette problématique dans l'espoir de défricher le terrain en présentant un travail basé sur une observation empirique, qui essaye contributivement de mettre en évidence, aussi bien le parcours des intellectuels algériens d'hier que les positions de ceux d'aujourd'hui.

Dès lors le question de « *l'intellectuel* » en général et de « *l'intellectuel algérien* » en particulier considéré dans ses deux spectres linguistiques : arabophone et francophone, sera donc, tout au long de ce travail, au centre analytique de notre réflexion. Autrement dit, il s'agira, pour nous, de tenter par une approche à la fois historique - dans la dialecticité de ses rapports spatiotemporels - et sociologique/démonstrative autant que faire se peut de cerner la nature et les ambivalences contrastées et spécifiques de cette problématique assez complexe.

Dans ce contexte, nous avons opté pour une enquête sociologique aussi bien analytique qu'empirique, c'est à dire que nous avons essayer de cerner la question en deux parties :

La première partie a été consacrée à la définition détaillée du concept « *intellectuel* », en élargissant philologiquement le champ épistémologique de nos prospections en passant en revue ses prémices historiques, l'évolution de ses avatars sémantiques dans les démocraties modernes et aux pays du tiers- monde et enfin les approches contemporaines qui ont essayé de l'expliquer.

Quant à la dernière partie, nous l'avons voulue démonstrative à partir d'un nombre de tableaux qui regroupent les réponses d'un échantillon, tant soit peu, représentatif des intellectuels algériens d'aujourd'hui; sur des questions qui permettent de dégager une idée assez claire sur ce que pensent ces derniers sur le parcours de leurs prédécesseurs lors du mouvement nationale, et surtout comment ils perçoivent le rôle de « *l'intellectuel* » en général.

Mais au terme de cette étude, nous avons bien conscience d'avoir épuisé notre patience sans pour autant épuiser le sujet. En dépit de nos efforts, nous n'avons pas pu réaliser l'idéal d'exhaustivité dans la connaissance des faits exacts ainsi que leur réelle interprétation. Mais, notre espoir est d'avoir tenté avec ce travail d'investigation et d'analyse de poser plus au moins, certains repères et balises qui peuvent inspirer, orienter et guider d'autres chercheurs à pousser plus loin toute prospection liée à cette thématique.

## Introduction

De nombreuses sociétés à travers les mouvements d'Histoire, ont concédé une place aux scribes, aux artistes, aux légistes, aux savants ...qui mettaient à la disposition des puissants leur connaissance des textes anciens, leur art de la rhétorique, de la dialectique ou celui des secrets de la nature ; Mais, il a fallu attendre la fin du *XIXe* pour que l'exercice de « *intellect* » passât pour une profession indubitablement avouable et variable.

Dans une acception étroite, étriquée, le vocable « *intellectuel* » désigne des individus dont l'activité est de nature idéologique, puisqu'elle consiste à écrire, à enseigner, à s'exprimer sur des sujets publics, à pratiquer les arts ou les lettres. Dans un sens plus large, le mot fait référence à ceux qui ont reçu, dans des écoles spécialisées, la qualification nécessaire à l'exercice d'une expertise de haut niveau, qui débouche sur l'encadrement, l'animation et quelques fois le pilotage de la société elle-même.

Cependant, c'est à travers trois étapes historiques, que nous pouvons poser utilement la question toute contemporaine du *« statut des intellectuels »*.

Ainsi, l'historiographie génésiaque des siècles nous enseigne qu'au Ve siècle, des hommes au « langage sonore », qui prétendent à la connaissance encyclopédique et à l'art du discours, s'installent à Athènes, la cité démocratique et berceau de la scolastique par excellence, pour enseigner tout ce qu'un citoyen doit savoir théoriquement et pratiquement, s'il veut jouer citoyennement son

rôle, tant dans le domaine privé que dans l'activité publique; ils ouvrent des écoles <sup>1</sup> où se pressent les patriciens qui sentent bien qu'il n'est d'autre avenir que celui de la démocratie et les fils des « commerçants, gros artisans, techniciens détenteurs d'un savoirfaire novateur » qui veulent donner à leurs enfants les moyens de participer efficacement à la vie politique. Ces professeurs, euxmêmes, quelque fois, se nomment « sophistes », c'est ainsi que **Platon** les désigne constamment; la bonne lecture ne serait-elle pas plutôt « intellectuel »<sup>2</sup>

Au XVIIIe siècle, à Paris, et d'une manière, plus rigoureuse théoriquement peut-être, en Angleterre, des penseurs, qui se disent « philosophes »<sup>3</sup>, se dressent contre la tradition, contre L'Église, contre la métaphysique et la religion codifiée; ils n'ont en commun que leur rejet pour un passé qui étouffe le présent, que leur attachement pour les formes nouvelles des connaissances:

l'épistémologie, les sciences expérimentales et leurs applications techniques; ils veulent qu'à cette « civilisation nouvelle » qu'annoncent *Newton* et les progrès technologiques corresponde une organisation différente de la société. L'histoire de la pensée les désigne tantôt comme « écrivains », tantôt comme « philosophes ». Ne sont-ils pas plutôt des « intellectuels ». <sup>4</sup>

Enfin, notre époque radicalise les deux précédentes, les réactualise et, par eux s'éclaire, cette fois, dés 1934-1935, dans les démocraties libérales, des hommes se déclarant « *intellectuels* » ; ils se constituent comme groupe, mouvement, tendance et école ; ils

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> appelées « Gymnase » par les Grecs à l'époque.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> l'Encyclopédie universaliste, p

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> le vocable de « philosophe » est très extensible. Pour cette époque , le terme en usage , « *libertin* » , ou « *philosophe libertin* » ; Voltaire Rousseau , Diderot …ont illustrés par leurs parcours ce vocable mythique .

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> ibid., p

invoquent une responsabilité qui leur est propre ; ils prennent à charge la part de lutte qui leur revient contre des régimes persécuteurs de savants, d'hommes de lettres, d'artistes non strictement soumis; ils entrent dans le jeu des forces politiques; par exemple, les intellectuels français, entre autres André Gide, André Malraux et Romain Rolland contribuent indirectement au Front Populaire. Plus récemment, après la Seconde Guerre Mondiale, des philosophes humanistes comme Bertrand Russel et Jean Paul Sartre, des physiciens comme Albert Einstein, des mathématiciens comme L. Schwartz se déclarent eux-mêmes « intellectuels », et aspirent à s'ériger en « tribunal » à l'échelle de la conscience mondiale. Aux États-Unis, des prix Nobel, atterrés par les conséquences mondiales que peut avoir la connaissance qu'ils ont promue, forment le groupe « Pugwash » qui publie une revue et, forts de leur savoir, analysent et dénoncent les désastres qu'impliquerait, pour l'humanité, une utilisation non contrôlée du pouvoir de la science.

Dés lors, le concept « *intellectuel* », a-t-il donc un sens qui traverse l'histoire? Comment se fait-il qu'il ait, en dépit des différences historiques, géoconfessionnelles et géopolitiques, quelque chose qui rapproche le vieux *Gorgias*, *Denis Diderot*, *Albert Einstein*, *Jean-Paul Sartre*, *Ibn Rushd*, et *Noam Chomsky*?

Peut-on définir une classe ou une couche sociale regroupant ceux qui se sont dits ou se disent « *intellectuels* »? Et cela différentiellement ou globalement? Si cela n'est pas possible, comment comprendre que des individualités réfléchies aient pu se croire investies ou aient été investies d'une mission ou d'une fonction? Si cela est encore possible, quel est donc le statut interne,

la place sociale, la puissance de ce groupe apparemment si mal délimité? Et face au *Prince* quel peut être son pouvoir?

Bref, il s'agit d'abord de savoir si, de « *l'intellectuel* » nous pouvons dégager une approche définitionnelle ; ou encore, d'éprouver, voire de confronter des critères paramétriques épistémologiques qui ont pu transformer ou *« ingérer* » ce concept *— intellectuel -* et lui octroyer, dans l'espace langagier de la société une place singulière.

Cependant, l'étude sociologique des « *intellectuels* » s'est souvent constituée son champ d'analyse à partir de deux axes : Le premier a recouvert « *la dichotomie* », devenue classique entre les intellectuels traditionnels et les intellectuels modernes ; alors que le second a traité du rapport des uns et des autres au pouvoir ; et dans les deux cas, il s'agissait surtout d'esquisser une sorte de topologie configurative du champ socioculturel ou / et politico-culturel..

Peu d'études ont tenté d'instaurer de nouvelles approches, surtout dans le monde arabe en général et en Algérie en particulier ; ce qui fait qu'actuellement rares sont les analyses ayant abordé « la question ontologique » de l'être social (l'homo-social) de ce groupe – les intellectuels -, leurs fonctions, leurs rôles, et leur insertion positionnelle dans la société civile.

Ceci, nous a justement amené à reformuler la question de « *l'intelligentsia algérienne* », en nous interrogeant, en premier lieu, sur les conditions de son existence, de ses possibilités d'action, à *priori*, avant d'en étudier *in concréto* les formes empiriques de son déploiement dans l'espace social et le temps historique.

Par ailleurs, dans l'axe de cette recherche, plusieurs interrogations de proximité s'imposent à nous ; des questions qui déterminent avec force détails l'orientation de notre procédure analytique. Celles-ci peuvent se résumer comme suit :

- ➤ Quelle définition peut-on donner de l'intellectuel dans le monde en général toutes aires géolinguistique confondues et en Algérie en particulier ?
- Les intellectuels constituent-ils une catégorie sociale extrêmement large ou un groupe très réduit et hautement sélectif?
- ➤ Qu'est ce qui galvanise ,voire interpelle l'intellectuel et le pousse à entrer en action ? des liens de fidélité originels, locaux, instinctifs : sa race, son identité, son peuple, sa religion ; ou une entité de principes plus universels et plus rationnels qui peut régir et régit peut-être une façon de penser et /ou d'agir ?
- La définition et la fonction de l'intellectuel changeraient- elles selon les sociétés et les civilisations; et cette différence se situe –t- elle au niveau de l'essence de l'être lui-même en tant qu'entité sociale, ou plutôt au niveau du rôle assumé et des actions initiées?
- Comment se combinent dans la crise de l'intelligentsia algérienne les contradictions et les conflits survenus dans la société civile ?
- ➤ Quel rôle , l'intellectuel algérien , a-t-il assumé dans le mouvement national algérien avant 1954 ?
- ➤ Le fait que le *Front de Libération National FLN* soit issu de l'organisation secrète (O.S), est–il la preuve que la Révolution Nationale était le produit d'hommes d'action activistes et non celui des couches intellectuelles ?

Notre ambition est de tenter de répondre à ces questions ainsi formulées. De ce fait , l'objectif principal de cette étude est de défricher le terrain , non pas en apportant des réponses à toutes ces questions mais surtout , en posant les interrogations inhérentes à ce sujet dans leur contexte historique ; Par ailleurs notre étude traitera cette problématique à travers deux volets , le premier sera consacré à la définition du concept « *intellectuel* » dans le monde en général et en Algérie en particulier alors qu'à travers le deuxième volet , nous tenterons de formuler des éléments d'idées et des appréciations d'approches sur ce qu'en pensent les intellectuels algériens des engagements et positions de leurs aînés dans le mouvement national et lors de la Guerre de Libération Nationale.

Le but ainsi déterminé est loin d'être facile à atteindre, vu le peu d'études consacrées à cette problématique et la complexité des concepts à ingérer dans toute grille de lecture. Dans ce cadre, nous pouvons avancer qu'au niveau de l'Université d'Alger, aucun mémoire aussi bien de Licence que de Magister n'a traité cette question à ce jour , le seul qui l'ait abordé approximativement est bien le Professeur *Brahim Brahimi* dans sa thèse de Doctorat d'Etat intitulée « Le pouvoir , la presse et les intellectuels en Algérie » soutenue à Paris en 1987. L'auteur traite des rapports entre la nature du régime politique et la situation de la presse, il développe une analyse critique sur l'emprise du pouvoir sur l'information, fait le procès implacable de l'intelligentsia algérienne et dénonce les fonctionnaires de la culture qui bloquent la création intellectuelle. Selon **B.Brahimi**, la fonctionnarisation de la presse a abouti à la mise à l'écart du champ culturel des intellectuels algériens et au blocage des initiatives des journalistes qui sont sévèrement contrôlés

par les différents directeurs au niveau de chaque organe d'information

Dans ce contexte, nous pouvons également citer l'étude de Amin Khan: «Les intellectuels entre identité et modernité» publiée dans l'ouvrage collectif : « l'Algérie et la modernité » La Dans cette étude, A.Khan tente d'identifier le processus historique de la formation d'une intelligentsia algérienne contemporaine à travers une problématique de la domination (consensus dans l'islam, aliénation dans la colonisation, autoritarisme dans la guerre ...), la libération nationale ayant ouvert le champ nouveau à la modernisation, l'auteur examine alors le rapport des intellectuels à l'Etat et à la société à travers les enjeux de la religion, de la culture et de la langue en référence à la notion de modernité. Il conclut que algérien, doit l'intellectuel toujours être en quête « l'autonomisation » dans le but d'émanciper sa pensée, lui donner lieu, aussi bien de la censure d'origine politique que de la censure objective qui résulte de sa présence aliénée dans les processus culturels de la cohérence globale du système de domination.

Il y a aussi lieu de citer la thèse de Doctorat d'Etat du professeur *Mustapha Haddab*: « *les intellectuels et le statut des langues en Algérie* » soutenue en 1993 à l'université de Paris *VII*. L'auteur s'est penché dans cette étude sur le cas des lettrés arabisants, c'est — à - dire seulement des groupes d'intellectuels dont la dominante, dans leur capital linguistique, est une variante de l'arabe dit classique. Il a pu ainsi démontrer, que ces variantes ne sont que les signes les plus visibles « *d'habitus* » distincts. Cette étude a permis à *M.Haddab* de soutenir l'hypothèse que le passage non réussi ou inachevé du profil de « *àlim* » à celui

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> l'Algérie et la modernité, sous la direction de Ali El Kenz, Dakar: Codesria, 198..

« *d'intellectuel* » , peut figurer parmi les causes de certaines contradictions que connaît l'Algérie d'aujourd'hui .

Selon ce chercheur, au moment où les multiples échecs des politiques étatiques en particulier dans le domaine économique, ont poussé de plus en plus fortement des catégories de plus en plus nombreuses de populations à rechercher dans le sacré des compensations ou des explications à ces échecs, ces populations n'ont trouvé d'autres guides ou cadres que des personnes qui n'ayant pas assimilé d'une manière systématique et délibérée la culture arabo-islamique traditionnelle, n'ont pas non plus acquis les instruments intellectuels nécessaires à l'élaboration d'un savoir religieux adapté aux spécificités des situations socio-économiques et culturelles subies par ces populations.

En tenant compte des diverses informations , approches et conclusions lecturielles recelées dans ces études , et se référant à d'autres ouvrages publiés , surtout dans le volet historique , nous avons formuler les hypothèses suivantes :

❖ La mise en œuvre des grands moments comme les grandes décisions qui ont marqué l'histoire révolutionnaire algérienne a connu une faible participation des intellectuels algériens. Celle − ci se traduit, entre autres, par leur absence quasi - totale des directions du parti nationaliste − sous les appellations diverses qu'il a successivement prises - quel que soit le moment considéré. Ils ne furent jamais des « compagnons de route » pour les révolutionnaires nationalistes qui avaient commencé dés 1920 à s'organiser dans les rangs du prolétariat algérien émigré en France, d'où la perception négative anti-intellectuelle que ces derniers avaient d'eux.

- \*\* La pensée nationaliste s'est développée sous le signe de l'urgence aiguillée par trois facteurs : le poids écrasant d'une à caractère féodal domination étrangère et totalitaire, dévalorisation systématique de l'apport arabe et islamique à la civilisation universelle et l'éloignement du peuple des nouvelles élites tentées par la francisation. Dans leur quasi-totalité, les pionniers du nationalisme algérien n'avaient eu ni le temps, ni les moyens d'une préparation intellectuelle; hommes d'action en quête de cadres cultivés pour leur mouvement, enfants du peuple en proie critique d'une intelligentsia positiviste acquise « darwinisme social » ; ils finirent par ériger en culte le mépris de l'activité intellectuelle et puiser leurs mots d'ordre dans l'idéal et non dans la réalité. Leurs discours a pris l'allure d'un transfert de ferveur religieuse dans une conviction politique.
- ❖ Les premiers intellectuels algériens furent dés l'origine coupés de leur cordon ombilical : la langue, qui seule pouvait les maintenir organiquement liés à leur société. Ils déployèrent selon leur dynamique propre, les uns cherchant dans les héros moyens-orientaux et une langue classique datant de l'âge d'or de la civilisation arabo-musulmane, les valeurs et les matériaux qui allaient certes, leur permettre de s'imposer sur le champ culturel algérien, mais de ne jamais s'intégrer en profondeur dans le corps populaire de la société civile ; les autres puisant dans le patrimoine culturel de la « France des libertés » des valeurs qui pouvaient tout au plus servir à combattre le colonialisme français, mais plus rarement, sinon pas du tout, pénétrer la conscience collective nationale. Tous, bien sûr, parlaient au nom de la société algérienne, sans pour autant, exprimer, sinon ses aspirations, du moins ses idéaux.

Conscient du peu de données concernant cette problématique, nous avons opté pour une investigation basée sur deux axes :

- o description et analyse historique d'un segment de faits social, et ce, à partir de livres, d'articles de presse, de témoignages publiés et des études universitaires effectuées sur ce thème.
- o l'usage d'un questionnaire que nous avons conçu et élaboré comme outil de prospection adressé à un échantillon segmentairement ciblé censé représenter l'intelligentsia algérienne actuelle, pour avoir une idée sur ce qu'en pensent les intellectuels algériens d'aujourd'hui du statut, du rôle, de l'engagement et du devoir de « l'intellectuel » en général, et surtout ce qu'ils en pensent aussi des engagements et du combat de l'intellectuel algérien dans le mouvement national et durant la Guerre de Libération Nationale.

En outre , l'idée d'entreprendre une enquête sociologique sur une population prospectée très réduite , et fort difficile à cerner , en plus de la rareté des données concernant cette problématique vu le peu d'études et d'enquêtes ayant abordé ce sujet , nous nous sommes confrontés à divers obstacles dont les plus importants sont :

- le manque d'ouvrages ayant traité ce sujet dans le monde arabe en général et en Algérie en particulier.
- la difficulté pour récupérer les questionnaires, étant donné que les sujets concernés par notre enquête exerçaient des activités dans des domaines professionnels différents, et d'aucuns, parmi cette catégorie : corporation des artistes et publicistes comme les peintres, les cinéastes, les comédiens étaient injoignables. C'est ce qui a essentiellement retardé

notre enquête, et de ce fait, l'achèvement de notre recherche en général.

Pour ce qui est des concepts utilisés dans notre recherche, nous avons fait ressortir plusieurs d'entre eux, considérés comme étant nos concepts-clés: « un concept étant une représentation abstraite, commencer à le convertir, c'est le décomposer en différentes dimensions. Il s'agit dés lors d'en examiner la signification profonde et de prendre conscience qu'il renvoie à des aspects de la réalité qui peuvent être extrêmement divers. Ces aspects forment les dimensions ou composantes d'un concept...»<sup>1</sup>.

Dés lors, pour dégager les dimensions des concepts clés de notre étude nous avons opté pour des définitions opérationnelles précises et appropriées à l'ensemble de notre travail.

#### **ELITE:**

l'accumulation de dénotations multiples et contradictoires, ainsi que de connotations fort disparates sur le même vocable ont chargé les mots « Élite » , « Élites », « Élitisme » de notions , significations et contenus si opposés qu'au niveau même de son usage courant il suscite des doutes et des soupçons , et engendre inévitablement des contresens ; voire des discussions méthodologiques , philosophiques et idéologiques inépuisables. Les transformations même du mot s'expliquent malaisément. De plus, dans le cas particulier, la fusion et/ou l'interprétation de l'idéologie et du langage sont tellement inextricables que ni l'analyse historico-sociologique, ni l'analyse sémiologique ne parviennent à élucider les raisons de la survivance et de la persistance, dans le cadre des sciences sociales et du langage

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Lazarsfeld, Paul., Les Concepts aux indices empiriques dans le vocabulaire des sciences sociales. T1. Paris : Mouton, 1965. p. 27.

commun, d'un mot aussi opaque et ambigu dans le signifiant de ses contrastes. Féminin de « *Elit* », ancien participe passé de « *Elire* » en usage déjà au *XIVe* siècle; le sens de « *Elu* », « *Eminent* », « *Distingué* » qualifie ce qu'il y a de meilleur dans un ensemble d'êtres ou de choses, dans une communauté ou parmi divers individus. On parle ainsi de l'élite de l'armée, de la société, d'une profession ou d'un métier...etc.

les usagers finissent par donner au mot « *Elite* » une acception propre, celle qui désigne la minorité disposant, dans une société déterminée, à un moment donné, d'un prestige, de privilèges découlant de qualités naturelles valorisées socialement, par exemple : la race, le sang...etc., ou de qualités acquises : culture , mérites, aptitudes...etc. : « le déterminant désigne tantôt l'ensemble , le milieu d'où est issue l'élite - élite ouvrière , élite de la nation — tantôt les sujets qui composent un groupe minoritaire occupant la place supérieure dans la société et s'arrogeant le droit de régler les affaires communes du fait de leur naissance , de leurs mérites , de leur culture ou de leur richesse... »<sup>1</sup>.

Le mot est entré dans le vocabulaire des sciences sociales en grande partie grâce aux œuvres de *Vilfred Pareto* <sup>2</sup>, qui a construit une théorie des élites pour expliquer les transformations politiques de la société. V.Pareto prend d'abord le sens courant du terme « *élite* » et l'étend aux individus éminents de toutes les branches de l'activité humaine ; cependant , il fait une distinction entre « *élite dirigeante* » et « *l'élite non dirigeante* » et limite son analyse au rôle de l'élite dirigeante , celle qui exerce le pouvoir dans la société.

-

<sup>1</sup> Giovanni Busino, E*lites et élitismes*. Paris : Presses universitaires de France, 1996, p. 04.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Pareto est , de nos jours encore, considéré comme l'un des fondateurs , avec Walras , de l'école mathématique en économie .Cet ingénieur de formation a témoigné de son intérêt pour la sociologie dans un imposant « traité » (1916) qui a fait date . Il est ainsi connu pour avoir développé une théorie originale des élites ou il tenta , non sans habilité, de justifier à la fois l'existence nécessaire d'une élite au sein de toute société et de son renouvellement en tant qu'élites particulières

Cette conception , qu'a également exposé un compatriote de *Pareto* , *Gaetano Mosca*, sous forme d'une opposition entre l'élite et les masses , a été présentée comme le second terme de l'alternative , le premier étant défini par le concept marxiste d'une classe dirigeante fondée sur la propriété ; et la théorie des élites tout entière a d'abord été élaborée par opposition au marxisme . Ainsi la principale question posée par la théorie de l'élite est celle concernant la nature et le fondement du pouvoir politique ; par la suite , des sociologues , de *Karl Mannheim* à *C.Wright Milles* et à *Raymond Aron* , et ont fait le centre de leurs préoccupations.

Dans une littérature plus récente , des notions nouvelles se sont également fait jour, comme en témoignent les nombreuses études sur la diversité des groupes d'élites dans les sociétés industrielles modernes , les différences entre les élites des sociétés capitalistes et communistes , le rôle des élites dans les pays en voie de développement et l'apparition de groupes d'élites nouveaux qui prennent la place d'autres plus traditionnels .

Par ailleurs, de nouvelles perspectives commencent à être ouverte par la sociologie des professions, et notamment par la sociologie des professions libérales.

En effet, ce genre de recherches met bien en évidence le rôle déterminant des organisations ou ordres professionnels dans la productions et la reproduction, le contrôle et la stimulation de certains groupes d'élites . Pour ce faire, ces organisations ou ordres professionnels fixent les critères de compétence permettant d'accéder aux professions , édictent les normes présidant à leur exercice , fixent les sphères de légitimité – ou de ce qui est considéré comme légitime – et le bon usage des savoirs , déterminent les

pratiques licites et illicites, justes ou simplement convenables , ainsi que les rapports avec les autres . L'ensemble des règles et des devoirs professionnels structure des modèles d'autorité hiérarchique. Ce sont les modèles professionnels, qui ne sont ni désintéressés ni non conflictuels, mais fondés sur la reconnaissance préalable d'une compétence, de qualités, de capacités et de la maîtrise d'une certaine science. Les autres groupes admettent sans conteste cette autorité, cette asymétrie de rapports.

Dans nos sociétés modernes qui transforment et déséquilibrent sans cesse les rapports entre les hommes et produisent continuellement de nouveaux modes d'expérience et d'interaction , les élites professionnelles jouent un rôle de plus en plus marquant . D'où l'intérêt de ces recherches sur les professions , sur leur importance pour l'équilibre et le fonctionnement de nos systèmes sociaux complexes , pour les processus de croissance et de modernisation socio-politique .

Ce que ces recherches nous apprennent sur les architectes, les avocats, les ingénieurs, les enseignants , les journalistes , les magistrats , les médecins , les savants , les artistes et bien d'autres métiers et professions va conférer à l'étude des élites une épaisseur plus forte et une étendue plus large .

#### **INTELLECTUEL:**

les intellectuels constituent une catégorie très visible dans nos sociétés, mais dont il est difficile de circonscrire les limites et de décrire adéquatement les fonctions. A vrai dire, le terme est relativement récent, puisque selon la plupart des historiens, il est employé d'abord en français, et d'une manière usuelle, à partir de la

célèbre « Affaire Dreyfus » . Bien entendu , il y a toujours eu , et partout des gens reconnus comme plus sages, plus savants ou plus instruits que la moyenne de leurs compatriotes. Dans l'Antiquité , on les appelait des « rhétoriques » , Au Moyen –Age, des « clercs », à l'époque des Lumières , des « philosophes » . Nos modernes « intellectuels » ont donc hérité de traditions contrastées à la complexité d'un groupe très divers.

Il est reconnu , que le concept « intellectuel » est rapidement sorti des cercles journalistiques et polémiques , sans qu'il ait toutefois perdu de son ambivalence ou de son imprécision . Ce nouveau-né dans la lexicographie en usage a fait fortune , il est fort employé et bien souvent à contresens ; cependant, il reste encore pour le grand public assez mystérieux , magique voire mythique ; car l'histoire a , en effet, chargé celui-ci de plusieurs sens . Ce mot —clé , universel et « passe-partout » est devenu un terme-imagé comme : Robot , spoutnik, ordinateur , zen ...comme dirait Rolland Barthe : un mot-star .

A ce titre , force est de constater que la réflexion sur ce concept mène toujours au cœur de tous les problèmes épistémologiques que posent l'économie, la sociologie , la psychanalyse ou les sciences politiques . C'est dire que l'étude des « *intellectuels* » ne peut que s'intégrer dans l'analyse des structures et de leur transformation ; en retour , la détermination de la place et du rôle des intellectuels peut fournir des indications sur l'évolution générale de toute société l' Dés lors, le concept « intellectuel » ne peut être défini valablement que dans une société , et en fonction d'une culture ; la profession assurant généralement une sorte de médiation entre les deux termes , ajoutons - bien que ceci soit un truisme – que société et culture sont

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Louis Bodin, *Les Intellectuels*. Paris : Presses Universitaires de France, 1962, p. 21.

tributaires de l'histoire comme de la géographie et que les mots voyagent comme des personnes, chaque mot contient une histoire, possède une identité physio-individuelle comme l'observait si bien le lexicographe algérien Paul Robert dans son «Roman des *mots* »; les intellectuels des pays extrêmes – orientaux , par exemple, se situent dans une tradition sociale et culturelle - celle d'une société de type traditionnel et hiérarchisée, celle d'une culture raffinée, réservée au petit nombre, aux lettrés – qui les différencie des intellectuels occidentaux, ceux-ci ayant eu à faire très tôt au « choc » du développement industriel, à la démocratisation sociale et d'une certaine manière, à la socio – dynamique inhérente En Europe occidentale, elle-même, malgré la culturelle . circulation des hommes et des idées, active dés le Moyen-Age et accélérée aux époques de fermentation idéologiques (Renaissance, , les frontières nationales ont Réforme , Révolution...) compartimenté la société intellectuelle.

Ainsi, la définition de « *intellectuel* » varie d'une société à une autre, d'une aire géoconfessionnelle à une autre , et d'un contexte historico-culturel à un autre .Toutefois, le point fondamental suppose que l'intellectuel, dans toute société, est précisément doté d'une faculté de représenter, d'incarner, d'exprimer un message, une vision, une position, une philosophie ou une opinion devant - et pour - un public.

Or ce rôle a ses règles, il ne peut être exercé que par celui qui se serait engagé à poser publiquement les questions qui dérangent, à affronter l'orthodoxie et le dogme – et non à les produire-, quelqu'un qui n'est pas enroulable à volonté par tel gouvernement ou telle grande entreprise et dont la raison d'être est de représenter

toutes les personnes et tous les problèmes systématiquement oubliés ou laissés pour compte<sup>1</sup>.

L'intellectuel en toutes circonstances, se fonde pour ce faire sur des principes universels : « a savoir que tous les êtres humains sont en droit d'attendre à quelque nation qu'ils appartiennent, l'application des mêmes normes de décence et de comportement en matière de liberté et de justice, et que toute violation, délibérée ou pas, de ces normes, doit être dénoncée et courageusement combattue »²

## TECHNOCRATE:

Au sens étymologique, la « *technocratie* » est une forme de pouvoir qui mêle la connaissance technique et son usage dans la résolution des problèmes politiques.

Le terme est, également beaucoup utilisé par les publicistes pour désigner les membres et les pratiques d'une élite politico-administrative, généralement les hauts fonctionnaires, dont la principale caractéristique serait la détention d'une compétence technique, le plus souvent administrative ou économique.<sup>3</sup>

C'est l'utilisation la plus fréquente du terme « *technocratie* », mais il y a plusieurs types de technocratie selon le contexte historique ; la constante est que les technocrates veulent rationaliser l'organisation politique, économique et sociale, qu'ils prônent la modernisation et l'efficacité de la technique et qu'ils sont méfiants à l'égard des partis politiques et des passions idéalistiques. Mais ils plaident pour des

1

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Said Edwards, *Des Intellectuels et du pouvoir*. New York : Panthéon, 1994, p. 42.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ibid., p. 69.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Collectif- la question technocratique, Strasbourg: Presses Universitaires de Strasbourg 1999, p.27.

compétences aussi variées que le sont leurs origines professionnelles ou leur formation <sup>1</sup>.

Il n'y a donc pas de définition objective, la technocratie est souvent un jugement, la dénonciation d'un certain type de pouvoir légitimé par la technique, par opposition au vrai pouvoir légitimé par les citoyens : la définition du technocrate n'existe pas puisqu'elle reste étroitement conditionnée par l'image ou la fonction qu'on veut lui attribuer.

Néanmoins, certains théoriciens ont essayé de définir ce « nouveau genre d'intellectuels » qui a fait son apparition dans les sphères dirigeantes de l'état, et ce, depuis l'entre - deux - guerres mondiales, surtout dans les sociétés industrielles. Ainsi le mouvement est principalement développé par *Howard Scott* à partir de 1932, suite à la crise économique américaine de l'époque, car pour *H.Scott*, celle-ci a rendu obsolète le système de formation des prix et le travail humain; Par conséquent, il faut apporter la rigueur et la rationalité de l'ingénieur et construire une nouvelle organisation sociale dont la base est apolitique et purement technique <sup>2</sup>.

Ces idées ont connu un énorme succès, surtout aux États-Unis, et ont pris un essor considérable en France, qui a connu dans ce contexte deux mouvements :

Le premier mouvement formé de jeunes polytechniciens sous *Jean Controt*, qui ont soutenu que la solution à la crise de 1930 doit être technicienne, le pouvoir doit appartenir aux compétences techniques en dehors de tout engagement politique. L'économie est érigée en science légitime; fort antiparlementaire : les passions et non la rationalité gouvernent.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid. p. 31.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Garcia de la Huerta , *Critique de la raison technocratique*. Paris : Harmattan, 1996, p.57.

Le deuxième groupe est, quant à lui, composé de hauts fonctionnaires et de juristes qui veulent allier technique, bureaucratie et démocratie libérale : ils préconisent une rationalisation de l'appareil d'Etat avec une distinction nette gestion/décision. Ce qui donnera une influence importante sur la création de la présidence du conseil doté de services administratifs.

Mais, depuis ce temps, une confusion toujours subsisté autour de ce concept « technocrate », voire un amalgame séméiotique avec d'autres termes à l'appui : « Technicien » puis « intellectuel ».

Frédéric Bon et Michel Antoine Burnier ont abordé cette problématique dans leur ouvrage «Les Nouveaux intellectuels »¹, où , partant des analyses de Gramsci, ils ont constaté le remplacement des élites intellectuelles anciennes par une nouvelle couche technocratique liée à la classe dominante. Ils soulignent parallèlement la croissance et l'importance d'une couche technicienne, qui, selon les deux auteurs, ne rentre pas dans les schémas anciens : « la couche technicienne ne se rattache directement à aucune classe, ni dominante, ni dominée, elle correspond à la tendance, à l'autonomie qui caractérise la fonction de la connaissance et de la pratique scientifique moderne... »²

Par ailleurs, la contribution de ces deux sociologues dans ce contexte se distingue surtout par la distinction détaillée qu'ils ont élaboré entre les trois couches; car selon eux, les techniciens et les technocrates sont venus succéder aux intellectuels libéraux, les premiers pour assumer la fonction du savoir scientifique et les

¹ observons liminairement cette floraison bibliographique européenne avec « les nouveaux romantiques », « les nouveaux philosophes » après l'école célèbre Parisienne du « nouveau roman » animée par Alain Robbe Grillet.

Frédéric Bon, Michel Antoine Burnier, *Les Nouveaux intellectuels*, Paris : Cujas, 1966, p.9.

deuxièmes pour assumer celle du pouvoir : « ... ces deux termes sont pris dans l'acception fortement valorisée qu'on leur donne souvent ; technocrate ne signifie pas membre d'une société secrète, synarchique, qui s'emparerait du pouvoir par effraction et s'y maintiendrait par sa cohésion et sa solidarité. Le technocrate n'est pas purement technique; il est politique au sens large du *terme* ... »<sup>1</sup>.

Dés lors, selon cette optique, le technocrate se présente comme étant un intellectuel qui exerce la fonction du pouvoir dans une société façonnée par la science et la technique; quant au terme de technicien, il est utilisé dans un sens plus large que son sens commun ou professionnel: il regroupe l'ensemble du personnel scientifique et technique.

En outre, beaucoup et bien souvent les intéressés eux-mêmes définissent la Technocratie comme le « gouvernement par la technique »<sup>2</sup>, et là, il faut souligner que le technocrate est bien celui qui détermine dans quel sens les techniciens doivent travailler, qui est en mesure de le faire, ensuite la synthèse intellectuelle des travaux, de choisir entre les avis émis par les différents techniciens, de fixer les priorités de sélectionner les objectifs, alors qu'il est absolument incapable de remplacer à son poste aucun des techniciens dont il utilise les compétences. La culture technocratique n'est pas technique, elle intègre les principaux résultats des techniques administratives, financières, industrielles...etc.; elle permet ainsi de dominer, de maîtriser les techniques et de diriger les techniciens.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid., p.112. <sup>2</sup> ibid., p. 150

Pour ce qui est de l'autonomie et de l'indépendance intellectuelle des technocrates, il faut préciser que ceux-ci jouissent d'une grande autonomie dans leur travail de gestion ; ils ne travaillent nullement à bouleverser le système. Ils cherchent au contraire, à l'améliorer, à le rendre plus résistant, plus adapte aux conditions d'une société plus développée.

Ainsi, il va sans dire, que la couche technocratique sert le système social existant en contribuant à la constitution de l'avenir de ce système, en l'ordonnant et en l'éclairant; elle est en quelque sorte, son organisation dont le rôle principal est de réduire les distorsions, de briser les résistances et les obstacles aux changements sans heurts.

## PREMIERE PARTIE

LE CONCEPT INTELLECTUEL,

GENESE ET SPECIFICITE:

POSITIONNEMENT PHILOLOGIQUE

« L'important pour tout intellectuel n'est pas ce que fait de nous , mais ce que nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous » La Notion « intellectuel » s'est chargée d'une connotation sémantique qu'elle n'avait pas dans le passé ; c'est le fruit d'une longue évolution et d'une profonde métamorphose liées aux changements qualitatifs du savoir, à sa démocratisation relative à partir des Temps-Modernes et du Siècle des Lumières au XVIIIe siècle en Europe et en Amérique, et surtout aux bouleversements sociaux dont l'impact a été en grande partie déterminé par une conception nouvelle de la culture libératrice basée sur l'analyse scientifique, les Arts et la philosophie, et une autre vision du monde homo-centriste.

Autrefois, il existait des « penseurs », des « humanistes », des « savants » ...les admis universellement comme des « maîtres penseurs » : Aristote, Platon, Lao Tsu, Confucius, Ibn Ruth, Copernic, Galilée , Ibn Sina ... les uns et les autres , érudits omniscients , d'une grande probité , « d'une éthique de fer » et plutôt neutres, à de rares exceptions prés, ou courtisans mandarins portés à complaire aux puissants du jour à flatter leurs mécènes et protecteurs attitrés parmi les tenants du pouvoir

Il y avait également, à d'autres époques « des chercheurs » audacieux, des visionnaires, des précurseurs « illuminés », des voyants au sens *Rimbaldien* du terme mais isolés et vulnérables quand leur culture ou leurs découvertes non-conventionnelles

remettaient en cause l'autorité ou l'intolérance des pouvoirs dogmatiques religieux en constatant les vérités officielles admises au nom sacro-saint d'une règle dominante - ou codex - de pensée et d'action : tels les cas illustratifs de *Socrate*, *Heracite*, *Zénon D'Élée*, *Augustin*, *Dante*, *Galilée*, *Darwin*, *Nietzsche*, *De Sade*...etc.

Au fil des siècles , la persécution fut le lot de ces penseurs , philosophes , polygraphes , poètes et artistes anti-conformistes – ces « voleurs de feu » dignes fils de Prométhée , d'Hermès , de Zorvàtre..- ou porteurs de vérités visionnaires et inédites dont l'audience était portant relativement limitée en raison du nombre restreint de leurs lecteurs dans un univers où la scolarisation n'était pas répandue comme de nos jours et où les techniques de l'imprimerie n'avaient pas atteint le degré , le volume et le rayonnement qu'elles ont acquis à l'ère industrielle .

Par ailleurs, le concept « *intellectuel* » a son histoire, sa mémoire, ses origines et surtout ses significations et ses ambiguïtés qui représentent en quelque sorte sa *physionomie identitaire* et *sa pathologie cognitive* selon les termes de Michel Serres.

C'est sur ces aspects que nous allons nous pencher tout au long de cette première partie , et ce, afin de saisir et de dégager explicativement et analytiquement l'essence même de ce vocable. Cela nous amènerait à subdiviser notre travail en deux chapitres , eux-mêmes distribués en plusieurs sections et qui se présentent comme suit : :

- 1- Les Prémices historiques du concept.
- **2-** Intellectuel : Histoire philologique et approches structuralistes et épistémologiques contemporaines.

#### PREMIER CHAPITRE

## LES PREMICES HISTORIQUES DU CONCEPT ET SES AVATARS SEMANTIQUES

SECTION I: Le concept « Élite » et ses controverses épistémologiques

**SECTION II :** Intellectuel : évolution du concept et son rôle dans les démocraties modernes

SECTION III: Le concept « intellectuel » dans le Monde arabe

# « Les mots qui sortent de ma bouche, ce sont les mots du peuple »

Friedrich Nietzsche, in La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie Grecque

## **SECTION I**

## Le Concept « Élite » et ses controverses épistémologiques

§1 : Pluralité des élites ou élites unifiées

**§2 :** *Groupes d'élites* 

§3 : Les Élites dans les pays du tiers-monde

## §1: PLURALITE DES ELITES OU ELITE UNIFIEE:

Le Concept d'élite , ainsi d'ailleurs que tous ses dérivés et apparentés , semble assez prétentieux aux yeux des historiens . L'analyse historique , celle des travaux des philologues tout autant que celle ses sémioticiens , montre clairement que ce concept ne s'applique à aucune réalité historique précise , et qu'en outre , il peut se référer simultanément à des forces sociales extrêmement différentes et souvent contradictoires. Une vérification historique de la théorie des « élites » suppose que ses caractéristiques principales soient connues. Or, jusqu'ici , personne n'a réussi à les circonscrire ni à les définir avec exactitude , pas même en termes de représentations , de valeurs et de comportements usuels. La recherche historique n'a jamais pu isoler très précisément les éléments qui garantissent l'existence d'un groupe déterminé, et encore moins à identifier les signes distinctifs , les symboles et les images capables d'assurer l'unité des comportements .

Ni le revenu , ni la richesse, ni la profession, ni la place occupée dans une hiérarchie institutionnelle , ni le style de vie ne permettent , en effet, d'individualiser , de localiser ou de positionner une élite .

Les Historiens ont vainement tenté de découvrir un mode de constitution , de différenciation du groupe élitaire par rapport aux autres groupes . Ils ont cherché , sans plus de résultats , à étudier les

origines sociales des notables et des autres personnes influentes, à mettre en lumière les techniques de recrutement, le degré de mobilité des groupes minoritaires, les barrières destinées à contrôler les carrières et les expédients utilisés pour susciter le consensus et d'assurer l'hégémonie.

Toutes les recherches montrent que l'origine sociale et l'ascendance familiale facilitent l'accès à l'élite, au sens étendu du terme , sans pour autant constituer en soi une condition nécessaire et suffisante. De même la formation scolaire , qui joue certes, un rôle très important dans le déroulement d'une carrière , n'est nullement un facteur privilégié.

Les voies d'accès à la classe dirigeante sont extrêmement nombreuses, même si parfois certaines se révèlent plus commodes que d'autres. A défaut de caractéristiques d'identification précises pour l'historien, la théorie de l'élite reste fumeuse, vague et embryonnaire; elle n'aide point à saisir les situations réelles; surtout quand on sait que le terme pose toujours un problème grammatologique: faut-il l'écrire au singulier ou au pluriel?

*V. Pareto* est un des rares sociologues à souligner l'impossibilité de fixer un choix dans ce sens . La notion d'élite implique , selon lui , une estimation du succès avec lequel les acteurs sociaux déploient leurs activités : « formons donc une classe de ceux qui ont les indices les plus élevés dans la branche où ils déploient leur activité et donnons à cette classe le nom d'élite.. » Il y a donc autant d'élites qu'il y a de branches d'activités .

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Giovanni Busino, op.cit., p. 27.

Mais, à côte de cette notion de la pluralité irréductible des élites, **V.Pareto** reprend aussi l'opposition machiavélienne entre « classe gouvernante » et « classe gouverné ». Pour ce grand sociologue italien, il existe ainsi à la fois « une » élite dirigeante au singulier et « des » élites non dirigeantes au pluriel.

D'autres théoriciens préfèrent énoncer le mot exclusivement au singulier et parler « d'élite dirigeante » comme T. B.Bottomore ou « élite du pouvoir » comme C. Wright Mills. Pour compliquer encore cette querelle « Byzantine » d'écoles , d'aucuns emploient le mot « classe » là où d'autres , dans une acception identique , préfèrent le mot « élite ».

« Elite dirigeante » et « classe dirigeante », « élite gouvernante » et « classe gouvernante » sont toutefois des expressions souvent interchangeables .La notion de « classe dominante » quant à elle , suggère l'existence , par-delà la diversité « apparente » des élites , d'une convergence de leurs intérêts , d'une complicité de leurs membres , d'une collaboration entre le « pouvoir » des uns et « l'influence » des autres. En effet, c'est en réaction contre le Marxisme qui faisait du développement du prolétariat « le mouvement historique spontané de l'immense majorité à son seul profit exclusif », que divers sociologues ont cherché à montrer que l'Histoire se ramènerait à l'analyse des minorités successives qui sont parvenues à conduire le mouvement historique .

*Mosca* et *V.Pareto* ont insisté sur le fait qu'il subsiste une dichotomie entre la masse de peuple et les petits groupes organisés qui détiennent les rênes du pouvoir . *V.Pareto* , en particulier , établit une franche distinction entre les élites et la masse et, au sein de l'élite , entre les *classes dirigeantes* et les *classes dominantes* ;

seules les premières pouvant prétendre à la conduite des affaires politiques.

Cette thèse fut reprise par **R**. **Michels** <sup>1</sup>, qui voulut établir que tout parti en organisation démocratique tournait à l'oligarchie, car il aboutissait inévitablement à la constitution d'un appareil lui-même contrôlé par une minorité de permanents. Quant à **Urs Jaeggi**, il a tenté en 1967 de mettre de l'ordre dans un tel imbroglio en construisant une typologie de toutes les constructions théoriques existantes ; il est d'avis conceptuel que l'on peut ordonner et répartir distinctivement ces théories en trois groupes <sup>2</sup>:

- Celles qui définissent l'élite en termes de pouvoir .
- > Celles qui la définissent en termes de valeurs.
- Celles qui admettent une multiplicité d'élite et les caractérisent sur la base de fonctions accomplies.

Mais, malheureusement, cet essai de systématisation n'arrive pas à rendre compte de la richesse et de la complexité des théories et des débats qu'elles ont suscités; par exemple, soit les élitistes classiques, ou néo-machiavélien, soit les marxistes font appel à la combinaison du critère fonctionnel, du critère idéologique, et du critère de domination.

Dés lors, cette classification n'est autre que la répétition de l'idée que les sociétés sont traversées par des rapports de domination, qu'il

35

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Michels Robert, sociologue allemand aux intérêts multiples et controversés, il a abordé des sujets tels que la révolution, les conflits de classes, le rôle des intellectuels et de l'élite ...dans les sociétés de masses. Il reste, à ce jour, lu et commenté pour un ouvrage insolite et prémonitoire sur les partis politiques (1911), où , s'inspirant de *Mosca*, il énonce deux lois qui caractérisent toute vie publique :

<sup>•</sup> Le besoin d'une organisation stable qui conduit tout parti à se doter de meneurs permanents, professionnels de la politique.

La relative indifférence des masses à l'égard des politiques démocratiques aboutit à la consolidation d'un noyau oligarchique, qui monopolise le pouvoir politique.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Urs Jaeggi , *Elite et système social* . London : Mit Press , , 1967, p . 32

y a, d'un coté, une masse manipulable sans initiatives, soumise aux ruses et aux volontés d'une minorité exerçant dans la société des fonctions dirigeantes.

Pour sa part le sociologue *Pierre Bourdieu* récuse le postulat selon lequel le pouvoir serait formé par l'ensemble des hommes qui disposent des mécanismes favorisant toutes les formes de domination. Selon ce dernier, comparer les caractéristiques de l'élite avec celles d'autres groupements n'a aucun sens. Pour lui, les chances de réussite des individus sont déterminées par les lois propres aux différents champs formant le système social. Il faut donc, mettre en évidence le système de relations régulières qui commande la réussite ou l'échec des divers individus appartenant à différents secteurs , puis souligner en exergue les structures hiérarchiques, ou de domination, qui organisent les relations entre les différentes fractions de classes dominantes<sup>1</sup>.

Par ailleurs , *P.Bourdieu* avec cette option , rejette en bloc les théories et les méthodes traditionnelles de la sociologie des élites ; car celle-ci , d'après lui, conduit à présumer l'existence d'une classe dominante composée de différentes fractions , entre lesquelles existe une structure de rapports objectifs, de relations et de mécanismes qui assurent , par – delà les contradictions et les conflits , une unité fondamentale enracinée dans les conditions économiques et sociales de production.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Pierre Bourdieu., *Critique sociale du jugement*. Paris : Complexe, 1979, p. 73.

#### § 2: LES GROUPES D'ELITES:

Les Conceptions d'une différenciation sociale croissante ajoutées à une diversité plus grande des élites dans les sociétés actuelles , ainsi que les questions soulevées à propos des rapports entre élites et classes . Toutes ces variantes d'éléments structuro-conceptionnels ont donné lieu à de multiples études sur des groupes d'élites donnés .

Ces travaux ont porté , d'une part, sur le caractère de recrutement des élites , en tant que partie du phénomène plus général de la mobilité sociale - le « *Mobilis in Mobili* » d'Aristote - , et d'autre part, sur la transformation des fonctions des élites , sur leurs relations réciproques et sur leurs rapports avec la masse de la population .

La plupart des chercheurs ont coutumes de distinguer habituellement un nombre considérable de groupes d'élites dans les sociétés industrielles modernes, les plus importantes d'entre eux étant les gouvernants, les hauts fonctionnaires, les directeurs et les « grands commis » du Monde des affaires, les chefs – syndicaux, les intellectuels, les membres des principaux groupes professionnels et les leaders de l'opinion dans le monde des « Mass-média ».

Ces élites modernes, prétend-on, ne sont pas seulement diversifiées à l'intérieur – en ce sens qu'elles comprennent des individus d'origines sociales et de formation très différente -, mais elle représente aussi des groupes d'intérêts divers, si bien qu'elles sont

de nature à se contrecarrer et à s'équilibrer synergiquement dans la détermination des politiques sociales.

En outre, elles ne sont plus des groupes héréditaires ni exclusifs, mais elles sont recrutées très largement par concours selon les critères préférentiels de mérite.

Le sociologue français *Raymond Aron* suggère que cette pluralité d'élites , plus ou moins autonomes , est l'un des éléments essentiels d'une société démocratique . un choix raisonné des recherches de cet éminent sociologue français a été constitué pour rassembler dans un volume la quintessence de ces « *Etudes sociologiques* » (1988), qui ont été rédigées entre 1949 et 1965. Pour *R* . *Aron* , l'élite est la minorité qui , dans une société , exerce les fonctions dirigeantes en utilisant les ressources disponibles pour accroître le bien-être collectif et le niveau de vie : « *Cette minorité est composée de cinq groupes, chacun accomplissant une fonction indispensable et spécifique, ce sont : les dirigeants politiques, les administrateurs de l'État, les maîtres de l'économie, les meneurs de masse et les chefs militaires » <sup>1</sup>.* 

D'après ce sociologue , les capacités d'intervention et la force relative de chacun de ces groupes déterminent l'unité , la cohésion , l'homogénéité de l'élite, ou bien sa diversité , sa dispersion et son hétérogénéité. Il soulignera également , que dans une société où l'élite est unifiée , l'exercice du pouvoir est de type absolutiste et monopoliste ; si en revanche, les élites sont multiples , les possibilités de veto et de contrôle s'accroissent d'autant , mettant ainsi, l'exercice du pouvoir sous surveillance .

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Raymond Aron. , Études sociologiques. Paris : Complexe, 1988, pp. 81, 92.

Par ailleurs, les régimes ayant des élites unifiées sont souvent oppressifs ;par opposition aux régimes ayant des élites unifiées qui sont libéraux .R . Aron estime que la démocratie suppose un pluralisme des élites, donc, un système social qui repose sur plusieurs organes de direction. Et pour plus de clarté, R. Aron propose de réserver le terme « élite » à « l'ensemble de ceux qui, dans les diverses activités, se sont élevés en haut de la hiérarchie et occupent des positions privilégiées que consacrent soit le revenu, soit le prestige ; et le terme classe politique devrait être réservé à la minorité beaucoup plus étroite, qui exerce les fonctions du gouvernement . La classe dirigeante se situerait entre l'élite et la classe politique : elle couvre ceux des privilèges qui, sans exercer de fonctions proprement politiques, ne peuvent pas ne pas exercer de l'influence sur ceux qui gouvernent et ceux qui obéissent, soit en raison de l'autorité morale qu'ils détiennent, soit à cause de la puissance économique ou financière qu'ils possèdent...»<sup>1</sup>

De son côte, Karl Mannheim, sociologue hongrois de culture allemande, pense que les élites politiques ne constituent pas un bloc distingue plusieurs: élites politiques, unitaire. IIles intellectuelles organisationnelles , artistiques, morales religieuses. Les élites politiques et organisationnelles travaillent, selon lui, à intégrer un grand nombre de volontés individuelles en un consensus collectif, alors que les élites intellectuelles, artistiques et religieuses contribuent à sublimer les énergies cérébrales psychocréatiques que la société mobilise dans la lutte quotidienne pour l'existence. Ainsi, ces élites stimulent à la fois la connaissance objective et les tendances à l'introversion, à la contemplation, à la réflexion sans lesquelles les sociétés ne seraient pas ce qu'elles sont. Dans cette optique, ce sociologue affirme que dans la mesure où les

<sup>1</sup> ibid., p. 97.

élites accomplissent leurs tâches en coopérant entre elles, dans les limites qui leur sont imparties, l'équilibre du système est assuré et dans le cas contraire, ce serait la crise.<sup>1</sup>.

Dans une étude détaillée<sup>2</sup>, **Suzanne Keller** fait ressortir qu'à mesure sociétés industrielles modernes se différencient économiquement et se diversifient moralement, le nombre des élites augmente; au lieu d'une seule élite dirigeante uniforme, apparaissent de nombreuses élites stratégiques, tout à la fois indépendantes et interdépendantes.

Un accord plus large existe, dans un autre contexte, à propos de la distinction entre élites plurales et élites unifiées quand on fait la comparaison entre les démocraties capitalistes et les pays communistes ou ceux dont le régime est totalitaire. Dans les premières, il est clair que les élites sont différenciées, qu'elles disposent d'une certaine indépendance et qu'elles expriment, dans une certaine mesure, des opinions politiques divergentes, si fortes que soit la tendance à subordonner ces différences à l'intérêt commun plus large, d'une classe ou d'une strate, pendant une longue durée. Comme C.W.Mills l'observe à propos des trois principales élites que le sociologue distingue : « ...ce n'est que par les voies souvent compliquées de la coalition qu'elles prennent et appliquent les décisions les plus importantes... »<sup>3</sup>

En outre, il existe dans ces sociétés une opposition politique organisée, et donc des contre-élites qui, à tout moment, mettent en cause la domination de ceux qui détiennent le pouvoir.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bottomore.T. B., *Élites et sociétés*. Paris: Stock, 1964, p. 68.

Suzanne Keller, "Beyond the ruhing class: stratégie élites", in Modern sociéty, New york, 1963.
 C.W.Mills, The Power elite, New York: P. Mason, 1956, p.102.

Dans les autres pays - communistes ou totalitaires- le gouvernement d'un parti unique et la mise en œuvre d'une doctrine particulière, interprétée de manière autoritaire par le parti lui-même, comme le credo officiel de la société, entraîne une plus grande unification politique ou intellectuelle organisée.

#### § 3: LES ELITES DANS LE TIERS-MONDE:

Le concept « *élite* » se charge d'un tout autre sens sémiotique, et les approches formulées autour de ce dernier ne s'y adapte plus lorsque, on l'aborde dans un autre contexte social, voire dans les sociétés traditionnelles.

L'observation de la réalité dans les sociétés des pays en voie de développement , de la constitution des mouvements de libération nationale aux révoltes anticolonialistes et à la proclamation des nouveaux États , montre que les animateurs des mouvements sociaux et des groupes de pression , les acteurs indispensables au fonctionnement et au changement des sociétés forment des groupes restreints , conscients de leur identité particulière , de leurs droits et de leurs devoirs , ayant des règles de conduites communes , ainsi que des compétences spécifiques leur assurant une place à part dans le système social .

Dans certaines sociétés, ces groupes constituent l'âme et le moteur du développement social et sont véritablement des promoteurs d'innovations, de modèles de comportements et de style de vie. En effet, la sphère d'activité de ces acteurs s'est élargit à tous les

secteurs de la vie sociale , de sorte qu'il a été nécessaire d'étudier l'activité de chacun de ces groupes d'acteurs ,de démontrer les mécanismes qui assurent les dynamiques de la réciprocité de leurs interactions , de mettre en évidence leurs rapports avec les masses <sup>1</sup>.

42

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Jean-Jacques Salomon, *Le Destin technologique*. Paris: Balland, 1992, p. 103.

Dans certains cas , on a même établi une typologie permettant de faire la distinction entre élites symboliques, idéologiques, charismatiques, traditionnelles, technocratiques et économiques ; et on a admis dans la plupart des études réalisées à ce sujet , surtout de la part des occidentaux : « que la coopération et la coalition de toutes ces élites étaient souvent à la base de régimes oligarchiques, fondamentalement autoritaires et probablement indispensable pour déclencher les processus de modernisation .. » <sup>1</sup>.

Sans contester la thèse du rôle essentiel des élites dans le déclenchement de la modernisation et dans la mise en route des processus politiques et économiques, il faut reconnaître que le problème des élites ne se pose guère de la même manière dans les sociétés insuffisamment développées que dans les sociétés industrialisées. Dans ces dernières , les élites sont présentes , les mécanismes qui les produisent sont bien rodés, les statuts permettant de les reconnaître et de les valoriser sont connus , admis et bien établis.

En revanche dans les sociétés du *Tiers-Monde*, il faut créer des élites, et ceci dans des situations fort complexes, en s'alliant ou en affrontant les partisans de structures traditionnelles et de valeurs anciennes. Dans les sociétés industrielles, la question centrale reste celle de la juste et équitable distribution du pouvoir, celle des minorités à protéger de l'hégémonie de la majorité ou des coalitions majoritaires; celle des élites organisées et des masses, des marginaux et des exclus désorganisés.

A l'opposé, dans les sociétés transitant de la stationnarité économico-sociale aux processus de changement continu, la

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Giovanni Busino, op.cit., p.109

question centrale reste l'affrontement permanent entre les partisans des traditions et les partisans de la modernité , entre des élites aux orientations radicalement différentes , et le plus souvent aux formations culturelles insuffisantes et disparates .Les affrontements sont si forts qu'à la fois , ils entravent la formation de groupes susceptibles de se consacrer à la mise en place des processus de transformation sociale et creusent encore plus les distances sociales entre les élites et les masses.

Les élites mobilisées par ces affrontements , vivant des tensions exogènes à la réalité ambiante, animées et attirées par des orientations antithétiques et foncièrement détachées des besoins réels des populations , finissent par engendrer l'immobilisme . Les seules solutions de rechange possibles sont alors le recours à l'armée, ou le parti unique ou le régime totalitaire, lesquels , en détruisant les solidarités tribales, en affaiblissant le sentiment d'appartenance aux communautés locales n'ont pas pour finalité d'accélérer l'élaboration d'une conscience nationale ; mais plutôt d'éliminer les rivaux , de liquider les opposants , de gêner la survie des élites antagonistes ou concurrentes et la naissance de contre-élite<sup>1</sup>.

Dans les pays en voie de développement , le problème des élites se pose donc d'une façon assez différente par rapport aux sociétés industrialisées de l'Occident . Dans ces pays , les élites n'arrivent pas à être des agents du changement social ; ici elles le sont , tout en étant confrontées aux questions d'instabilité, de décadence , d'ingouvernabilité, de contrôle croisé , de veto, du risque de confusion entre le développement politique et la modernisation

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Giovanni Busino, op.cit; p.121

socio-politique, entre les exigences légitimes d'une société juste et l'aspiration des libertés individuelles.

En conséquence, le problème des élites en tant qu'agents du changement social se confond dans les sociétés occidentales avec ceux de l'élargissement de la démocratie , des formes stables et justes de gouvernement , des rapports inter-complémentaires entre majorité et minorité.

En un mot, le rôle des élites est reliable aux problèmes de l'intégration sociale , de la participation politique , du développement économique , de l'équitable distribution du revenu national, du contrôle des pouvoirs , et donc, de l'instauration de la démocratie en tant que système de poids et de contrepoids.

#### **SECTION II:**

Intellectuel: évolution du concept et son rôle dans les démocraties modernes

§1 : Les Définitions selon les corpus philologiques

§2 : Les Définitions selon les corpus lexicographiques et sémantiques

# §1 : LES DEFINITIONS SELON LES CORPUS PHILOLOGIQUES

Tout comme les hommes, les mots voyagent. *Paul Robert* reconnaît cet attribut métaphorique aux mots. En cela, nous proposons une géographie, un portulan épistémologique pour retracer la mouvance d'un mot<sup>1</sup>, son éclairage, ses ancrages.

« Les intellectuels » sont : « des individus dotés de savoir ou, dans une acception plus étroite , ceux dont le jugement fondé sur la réflexion et la connaissance découle moins directement et moins exclusivement d'une perception sensorielle que le jugement des non-intellectuels... » telle est la définition présentée par l'Encyclopédie des Sciences Sociales datant de 1932, alors que l'Encyclopédie Internationale des mêmes sciences éditée en 1968 propose une définition tout à fait différente : « les intellectuels sont un ensemble de personnes dans n'importe quelle société , qui emploient dans leur communication et leur mode d'expression , avec une relative fréquence assez supérieure et importante par rapport aux autres membres de la société ; des symboles généralement d'étendue abstraite, ayant trait à des sujets divers tels que l'Homme , la société, la nature et le cosmos ... » <sup>2</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ce que Michel Serres, avec justesse , définissait par « la géologie des sons dont les mots sont des cailloux »

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> La Définition dans sa version originale est comme suit: « intellectuals are the aggrégate of persons in any persons in any sociéty who employ in their communication and expression , with relatively higher frequency , than most other members of society symbols of général scope and abstract référence , concerning man , society, nature and cosmos..." *International Encyclopédie of social sciences*, Londres: Mac Millan , 1968 , p.397.

Quant aux Soviétiques , leur *Grande Encyclopédie* traduite en anglais , définit l'intellectuel comme suit : « une couche sociale constituée de gens professionnellement engagés dans le travail cérébral , se rapportant essentiellement à la compréhension et la création de choses très complexes, ainsi qu'au développement et progression de la culture ... » <sup>1</sup>.

Alors qu'en France , on définit « l'intellectuel » comme quelqu'un « qui , étranger aux problèmes pratiques , a le goût des questions théoriques ; en ce sens , cet énoncé est parfois subtilement opposé à intelligent aussi les scientifiques ne se flattent —ils pas de faire partie des intellectuels , qui pour eux ne sont que des littéraires ou des théoriciens en chambre ... » <sup>2</sup>.

Ainsi fut l'avènement lexicographique du néologisme « intellectuel » dans la langue de Voltaire, le substantif ne figure pas dans le Littré (éd. Princeps 1876), ni dans la réédition du Grand Dictionnaire Universel de Pierre Larousse (1866-1878), ni dans la Grande Encyclopédie (1885-1902) du même éditeur spécialisé depuis toujours dans les sciences de la lexicographie.

L'adjectif « intellectuel » n'appartenait jusqu'alors qu'à la langue technique de la philosophie comme correspondant à « intellect » ; synonyme « d'entendement » et « intellection » : acte de « l'intellect » ; et donc comme opposé , tantôt à « sensible », tantôt à « intuitif ». D'où les formules visuelles : « l'intellect général » , « l'égo —intellect » et des concepts tels ; l'intelligibilisme, l'intelligibilité ... fréquents dans les corpus

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> La Définition dans sa version originale est comme suit : « …a social stratum consisting of people professionnaly engaged in mental work, primarily spead of culture … », *Grande Encyclopédie Soviétique* traduite en anglais, citée dans l'ouvrage de Régis Debray, *Scribe : Genèse du politique*. Paris : Livre de Poche, 1980, p.289.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Paul Fouliquié, *Vocabulaire des Sciences Sociales* . Paris : Michalon , 1996 , p.112.

discursifs critiques des arts picturaux et musicaux : dans les discours de *Mircea Eliade*, *Vladimir Jankélévitch*, *Roland Barthes*, *J.Derrida*...

Quant au Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie de Lalande (1902), il contient un article intitulé « intellectualisme »; doctrine selon laquelle tout ce qui existe est réductible, du moins en principe, à des éléments « intellectuels » à des idées - aux différents sens de ce mot - à des vérités et à des implications, et ce terminologue de signaler que la première occurrence d'intellectualité est découverte textologiquement dans les lettres latines chez *Roger* Bacon', mais Lalande précisait encore que mot « intellectualisme » a presque toujours un sens péjoratif appartenant à l'usage abusif défavorable qui a été utilisé aussi du mot « intellectuel » dans les discussions politiques, l'un et l'autre impliquant d'ordinaire<sup>2</sup>:

- Le reproche de penser les choses d'une façon verbale et superficielle, en imposant à la réalité des cadres artificiels et rigides, qui la déforment en prétendant la représenter.
- Le reproche de sacrifier « la vie » c'est-à-dire la prudence naturelle et la fécondité de l'instinct aux satisfactions de la pensée critique qui est une force d'arrêt , de destruction et d'inhibition , à juste titre et bien à propos .

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Roger Bacon (1214-1294), moine franciscain, théologien et savant anglais surnommé « *le docteur admirable* ». Précurseur de la science expérimentales; son œuvre « *Opus Majus, Opus Minus, Opus Tertium* » est une critique violente des méthodes philosophiques du temps et notamment du syllogisme. « Ce génie ... l'un des plus surprenants que la nature ait produit ... » dixit Diderot , a été l'un des pionniers à secouer le joug d'Aristote. Sa célèbre trilogie « Opus » œuvre qui pût servir de base à une reforme de l'enseignement ecclésiastique des sciences , cette trilogie a été commandée par son ami et protecteur , le Pape Clément IV. Bacon fut aussi l'un des précurseurs de la pensée moderne dans l'historiographie de la civilisation chrétienne .

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Régis Debray. *Le Scribe : Genèse du politique* . Paris : Livre de poche , 1980, pp. 289, 290.

Les discussions politiques qu'évoque Lalande sont celles de L'Affaire Drevfus qui a défrayé la chronique et divisé la France en deux au début du XXe siècle . Sous le titre « Manifeste des Intellectuels », le journal *l'Aurore* avait publié le 14 janvier 1898 l'appel suivant : « ...les soussignés, protestent contre la violation des formes juridiques au procès de 1894, et contre les mystères qui ont entouré l'affaire **Esterhazy** persistent à demander la révision » suivait une liste de noms, au premier rang desquels figuraient : Emile Zola et Anatole France, puis beaucoup d'autres ... 1.

C'est de cet événement démesurément grossi par la presse et qui devait prendre une résonance politique internationale, que vit le jour la vraie naissance symbolique du concept « intellectuel » en France d'abord et ailleurs dans le monde ensuite, car, les « les mots voyagent » comme l'assurait si bien Paul Robert; sans doute, existait-il déjà dans la langue de Shakespeare, où son usage n'avait pas fait scandale; Oxford English Dictionnary signale l'emploi du substantif dés 1652 pour désigner avec une pertinence toute britannique : « une personne ayant un pouvoir supérieur à l'intellect... » <sup>2</sup> et mentionne comme d'usage courant et traditionnel à l'angloxasone « les dîners d'intellectuels - clubs- » en 1884, par ailleurs si bien illustré par Oscar Wild, ce « divin esthète » qui, à lui seul, valait toute une école.

Cependant, sous son acception française, ce concept franchit l'Atlantique un an plus tard en 1899, où ironie du sort, son premier utilisateur semble avoir été le promoteur du pragmatisme William James dans son ouvrage intitulé « Eglise, Armée, Etat », et qui notera: « nous, les intellectuels d'Amérique, devront tout faire pour garder précieusement nos droits naturels d'individualisme

(voir l'annexe n°)

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Louis Bodin, *Les Intellectuels*. Paris: Presses Universitaires de France, 1962, pp. 6,7.

Le texte dans sa version originale est comme suit : « a person having superior powers of intellect... »

ainsi que la liberté de ces institutions ... » <sup>1</sup>. Toujours en Amérique et bien avant cette date , le poète , styliste logicien, philosophe et critique littéraire et nouvelliste *Edgar Poe*<sup>2</sup>, dans ses « *Contes Philosophiques* » , à plusieurs reprises , avait déjà utilisé les termes : intellect, intellectualisme, philosophie intellectualisante ...

Alors que le terme « *intelligentsia* » est apparu dans les années 1890 - introduit semble-t-il par un romancier d'importance mineure « *Boborykin* » - ; Il apparaît également dans une œuvre capitale de Dostoïevski « *Les Possédés* ». Ce mot désignait au XIXe siècle en Russie le mouvement nihiliste qui recrutait ses membres dans les rangs des intellectuels vivant depuis 1830 - 1840 en marge de l'élite officielle : professeurs sans renommée, écrivains et artistes infortunés...etc., « *ces vagabonds de la terre russe* » marqués par l'influence du romantisme à l'apogée de son Age d'or et de l'élaboration du climat révolutionnaire , mais seule une minorité de ces protestataires est devenue révolutionnaires au sens réel du terme illustré par *Lénine* <sup>3</sup>.

Après la Révolution de 1917, le terme « *intelligentsia* » a subsisté, mais la réalité qu'il recouvre dans le monde soviétique est toute différente. Les intellectuels soviétiques sont devenus des fonctionnaires , après avoir renoncé au vagabondage , des « *appareillistes* » comme l'avait préfigurait *Gogol*, en visionnaire. Même s'ils n'ont pas perdu tout esprit critique , ils s'intègrent étroitement dans le système , un moule , une doxa idéologique et dans une systémique normative .

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le texte dans sa version originale est comme suit : « we, intellectuals in america must all work to keep our precious birthright of individualim and freedom from thése institutions... » citée dans l'ouvrage de Régis Debray, op.cit., p.293.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> dont *Charles Baudelaire*, traducteur de ses « *Histoires extraordinaires* » et biographe « *intellectuel* » de son œuvre, se déclarait être « *son semblable et son frère* »

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Louis Bodin, op.cit., p.62.

Le romancier, le compositeur de musique, le poète, la danseuse étoile, comme le professeur, le savant, l'ingénieur ... sont en « service » et travaillent à la construction du socialisme, et c'est le socialisme qui leur permet d'atteindre la perfection dans leur art, ou de développer aussi rapidement leur science et leur don <sup>1</sup>. Selon la doctrine officielle qui s'exprime dans le *Dictionnaire Philosophique* Soviétique, les intellectuels constituent: « une couche sociale intermédiaire composée d'hommes s'adonnant au intellectuel, cette couche comprenant les ingénieurs, les techniciens, les avocats, les artistes, les enseignants, les travailleurs scientifiques ...etc., dans ce décompte, l'intelligentsia de l'ex-URSS représentait en 1955 une communauté de plus de 15 000 000 sur une populations globale personnes de 200 millions d'habitants ... »<sup>2</sup>, autant dire et dans le sens le moins grotesque qui soit, des intellectuels d'Etat: titrés, fichés, rémunérés et que l'on retrouvera au cours de l'Histoire tumultueuse et brève de l'U.R.S.S. « encartés » et « en classés » dans la klomentura, dans ce sens, des intellectuels d'Etat.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Pour illustration, le cas aussi célèbre que caricatural du musicien compositeur *V.Chostakovitch* et « *l'odyssée* » surréaliste de sa « *7eme symphonie* » plus connue sous le non de la « *bataille de Leningrad* », et que Staline avait interdite; celles de *Boris Pasternak* et de *Soljenitsyne* sont encore plus spectaculaires sur le plan médiatique politico-littéraire international, avec en arrière fond, le contrepoint d'un Prix Nobel <sup>2</sup> Louis Bodin, op.cit., p.15.

#### § 2: LES DEFINITIONS SELON LES CORPUS LEXICOGRAPHIQUES ET SEMANTIQUES.

« L'intellectuel», selon les dictionnaires se dit : « de personne chez qui prédomine l'usage de l'intelligence, et dans ce sens, s'emploie par opposition à manuel ... »  $^1$ .

le Robert, en 1957 <sup>2</sup>, ne va guère plus loin, il est à la fois plus restrictif et plus extensif: « qui a un goût prononcé – ou excessif-pour les choses de l'intelligence, de l'esprit, chez qui prédomine la vie intellectuelle, voire cérébrale », par extension: « dont la vie est consacrée aux activités intellectuelles ». Et dans son édition de 1987, le Robert, tout en élargissant l'énoncé du concept mais en gardant toujours l'esprit de sa première définition, insère l'excellente formule de Paul Valery en citation: « le métier des intellectuels est de remuer toutes les choses sous leurs signes, noms ou symboles, sans les contrepoids des actes réels... ».

Cependant, *le Larousse* réédité en 1961, résume les deux idées en définissant « *l'intellectuel* » comme une « *personne qui s'occupe* , par goût ou par profession des choses de l'esprit » . Cette définition

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Dictionnaire de l'Académie Française . édition de 1935.

signalons que le Dictionnaire lexicographique , *Le Robert* , rédigé , conçu, entrepris dans sa monumentalité analogique par *Paul Robert* lui-même , natif d'Algérie, *Orléansville* – Chlef actuellement -, avec une petite équipe rédactionnelle ; ce célèbre dictionnaire , véritable « *Roman des mots* » comme l'attestait *De Gaulle* , a été publié en édition originale en 1957 avec la parution des trois premières volumes dont l'intégrale est composée de huit volumes . C'est toujours fort à propos que *Charles De Gaulle* , en 1962, aurait lancé cette célèbre boutade cynique mais réelle : « ...la France en perdant l'Algérie , gagne au change deux hommes : Camus et Robert, et c'est tant mieux pour elle! »

sera reprise plus explicitement par l'édition de 1971 : « les intellectuels sont l'ensemble de ceux , qui, dans la société se livrent aux travaux de l'esprit, par opposition aux autres catégories sociales ... » . Mais nous constatons que le Grand Larousse revient sur cette définition et adopte plutôt la précédente dans ses dernières éditions : « personne dont la profession comporte essentiellement une activité de l'esprit – par opposition à manuel -, ou qui a un goût affirmé pour les activités de l'esprit » <sup>1</sup>.

Quant au Dictionnaire de Sociologie, édition 1993, il définit le concept « intellectuel » d'une manière plus approfondie qu'il énonce en ces termes : « le mot intellectuel est récent , il date de l'Affaire Dreyfus, mais, il ne fait que dénommer autrement une catégorie sociale que l'on désignait déjà au XVIe siècle par le mot Humanistes, et au XVIIIe siècle par le mot Philosophes; en ce sens, les intellectuels sont ceux qui, mobilisant leur prestige ou leur autorité de créateurs contribuent à exprimer et à populariser de nouvelles valeurs – ou à défendre les anciennes - Saint Augustin, Erasme, Luther, Ibn Ruschd, Ibn Tufayl Voltaire, Rousseau, Hugo, Zola, R. Tagore, Sartre...sont peut-être les meilleures illustrations les plus célèbres de l'intellectuel, au sens étymologique du terme... ». Mais , ce dictionnaire de préciser également : « ...mais l'on emploie aussi le mot intellectuel dans un sens plus large, pour désigner tous ceux qui contribuent à la production, à la confirmation ou à la diffusion de valeurs, de visions du monde, ou de connaissances; notamment, lorsque ces connaissances comportent des conséquences axiologiques ou plus généralement philosophiques ... » 3.

<sup>3</sup> ibid., p.327.

Le Grand Larousse de Langue Française . France , 1995, p.893.
 Dictionnaire de Sociologie . Paris : Références Larousse , 1993, p. 321.

Alors que le *Dictionnaire des Sciences Humaines*, édition 1990, présente tout à fait une autre approche : « si de nombreuses sociétés ont fait une place aux Scribes, aux Artistes, aux Légistes, voire aux Savants qui mettaient à la disposition des puissants leurs connaissances des textes anciens, leur art de la critique ou celui des secrets de la nature ; il a fallu attendre la fin du XIX e siècle pour que l'exercice de l'intelligence passa pour une profession possible ... », et celui-ci de présenter ensuite une définition de l'intellectuel en général : « dans une acception étroite , le vocable de l'intellectuel désigne les individus dont l'activité est de nature idéologique puisqu'elle consiste à enseigner, à s'exprimer sur des sujets publics, à pratiquer les arts ou les lettres; dans un sens plus large, le mot fait référence à ceux qui ont reçu dans les écoles spécialisées la qualification nécessaire à l'exercice d'une expertise de haut niveau, qui débouche sur l'encadrement et quelques fois le pilotage de la société elle-même... ».

#### SECTION III:

### LE CONCEPT « INTELLECTUEL » DANS LE MONDE ARABE

- **§1 :** *LE CONCEPT SELON LE CORPUS LEXICOGRAPHIQUE ARABE*
- **§2 :** L'HISTORIQUE DU CONCEPT DANS LES DISCOURS BIBLIOLOGIQUES DE LA CIVILISATION ARABO – MUSULMANE

## §1: LE CONCEPT SELON LE CORPUS LEXICOGRAPHIQUE ARABE

La traduction intégrale du concept « *intellectuel* » en langue arabe donne le concept « *Mùthaqqaf* » , singulier de « *Mùthaqqafin* » . Cependant , une nette différence est constatée entre les traductions présentées par les divers dictionnaires qui ont essayé de définir ce terme à partie du contexte de la civilisation arabo-musulmane .

le *Dictionnaire Pratique* du professeur *Youcef Chelala* traduit, par ailleurs, le concept « *intellectuel* » comme étant « *al-adib* », et « *l'intellectualisme* » comme « doctrine rationnelle — *Mathaab* akkli » <sup>1</sup>. Alors que *le Dictionnaire Larousse* « *As-Sabil* », édition 1983, énonce pour la concept plusieurs synonymes, à savoir : « *Mùthaqqaf* », « *Mouffàkir* » et « *àlim* » <sup>2</sup>.

Quant à la définition du concept , nous constatons également la même différence et même des fois , une certaine divergence . Ainsi , le Dictionnaire de Langue et d'Information , édition 1975, définit « El - Mùthaqqaf » comme étant « celui qui possède une culture – Thàqqafà – », et la culture , selon ce même dictionnaire se résume à « ...la maîtrise des sciences , des arts et des lettres... » <sup>3</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Youcef Chelala, *Dictionnaire Pratique: Français – Arabe.* Alexandrie: Dar –el- Maaref, 1991, p.236.

<sup>2</sup> Daniel Reig, *Dictionnaire Larousse As - Sabil: Français – Arabe.* Paris: Librairie Larousse, 1983, pp. 834, 926.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Dictionnaire de Langue et d'Information . Beyrouth : Dar- el- Machrek , 1997 , p.71.

Alors que *le Dictionnaire d'El Boustani*, présente presque la même définition pour « **El-Mùthàqqaf** » - c'est celui qui possède une culture (Thàqqafà), mais, celui-ci se distingue de la définition précédente, en chargeant le terme « Thaqqafa » d'une toute autre signification : « ...la culture est une sorte d'éducation que pratique l'être humain sur soi-même pour atteindre l'idéal... » <sup>1</sup>.

Le Dictionnaire des Sciences Sociales, édition 1975, quant à lui, a essayé de proposer une définition plus approfondie et surtout détaillée : « le concept qui a fait son apparition en Russie vers la fin du XIX e siècle, désignait avec, l'élite qui venait de l'Occident ou celle qui poursuivait ses études au niveau des universités russes modernes ; il y avait des écrivains , des poètes, des professeurs, des savants ...etc. ; mais à partir de 1905, le concept a été employé pour désigner tous ceux qui se sont opposés à la politique de la Russie Tsariste... »² ; le même Dictionnaire d'ajouter : « ...puis ce concept s'est répandu un peu partout , en commençant par l'Europe de l'Est jusqu'à l'Europe de l'Ouest , pour finir bien après dans le Monde arabe ...par exemple en Egypte, il a fait son apparition vers 1900 en pleine effervescence politique , Kassem Amin , Saad Zerloul, Omar Loutfi et Mustapha Kaamil étaient considérés à l'époque comme étant une élite intellectuelle ... » ³.

Et ce dernier de souligner que cette élite ne peut être considérée comme classe mais plutôt « un groupe assez large de la classe moyenne qui se constitue dés lors qu'il prend conscience de son existence et de son impact sur la société » <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Fouad el Boustani , *Dictionnaire de l'Etudiant – Moundjid et-talib -*. Beyrouth, : Dar el Macherek , 1986, p. 93.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> **Dictionnaire des Sciences Sociales**, sous la direction de *Ibrahim Madkour*, Égypte : Comité Egyptien Général du Livre, 1975, p. 512.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> ibid., pp. 514, 515.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> ibid., p. 515.

Par ailleurs, les choses sont présentées autrement par le Dictionnaire des Sciences Sociales, édition 1979, qui souligne le fait que les concepts « intellectuels » et « intelligentsia » ne couvrent pas la même vérité. Selon ce Dictionnaire, le concept « intelligentsia » se traduit en langue arabe par « Tabaqqa el Moutaàlimin » - classe des lettrés ou instruits – et « el Moutaàlimin » selon toujours cet usuel, sont considérés comme tels, tous ceux « qui occupent la plupart du temps, des fonctions professionnelles ou administratives, tout en ayant conscience de leur existence comme classe sociale à part... » 1; alors que pour le concept « intellectuel », il propose le synonyme « Tabaqqa el Mùthaggafin », qu'il définit comme suit : « ce sont des éléments de la société qui consacrent leurs efforts pour développer les idées originelles et qui s'occupent des activités culturelles productives ; ce groupe constitue une petite minorité des nombreux instruits de la société... » <sup>2</sup>

Pour ce qui est de *l'Encyclopédie de l'Islam*, le synonyme qu'elle propose pour le concept « intellectuel » est « ùlamà », qu'elle essaye de définir à travers le contexte musulman : « ùlamà est proprement le pluriel de **àlim**, celui qui possède la qualité **ilim**, la connaissance, le savoir, la science dans le sens le plus large du mot, et à un degré élevé ... »3.

Le singulier du mot est coranique et peut être employé au sujet d'Allah et au sujet de l'Homme ; « ...mais le pluriel **ùlamà** ne se rencontre que deux fois dans le Coran, et pour désigner des hommes; le pluriel **àlimùn** se rencontre quatre fois, deux fois au

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Atthaf Rayeth, *Dictionnaire des Sciences Sociales*. Egypte : Hayaa el Misriya lil Kitab, 1979, p. 210. <sup>2</sup> ibid. , p. 209.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Encyclopédie de l'Islam. Paris : Maisonneuve & Larose, 1985, p.1247.

sujet d'Allah et deux fois au sujet d'hommes ... »<sup>1</sup>. Et étant donné que « **ilm** » dans le premier cas désignait la connaissance des traditions, du droit canon et de la théologie; en résultait, les **ùlamà** « désignés surtout comme les gardiens de cette tradition, qui étaient des juristes et des théologiens, et représentaient ainsi à la manière d'une corporation, la pacte du peuple musulman, et ce pacte formait la base de l'Islam ... » <sup>2</sup>.

L'Encyclopédie de l'Islam relève également une distinction entre le « àlim » qui était d'abord celui qui connaît les faits définis – textes et traditions coraniques et leur significations – et le « fakih », celui qui avait sur ces questions des idées indépendantes fournies par son intelligence - Fikh -; quant aux relations existantes entre les et les *ùlamà*, cette Encyclopédie d'énoncer gouvernements « ... quel que fut le cadre de leurs fonctions, les ùlamà parvinrent à obtenir d'une façon assez vague, il est vrai, la décision ultime sur toutes les questions de constitution de droit et de théologie, quel que pût être le gouvernement de fait, ils jouaient auprès de lui le rôle de frein, ils étaient l'expression survivante du Pacte et du droit du peuple à se gouverner lui-même. Les différents gouvernements auraient pu essayer de les contrôler en leur octroyant un rang et un salaire officiels et dans une certaine mesure, ils auraient pu y réussir; mais si cette réussite avait été trop visible, le peuple aurait réagi par son mépris pour de tels agents du gouvernement et n'aurait accordé son respect et son dévouement qu'à des savants non-officiels, se refusant à pareille contrainte (...), cette situation se reproduisait constamment sous tous les gouvernements musulmans. Les ùlamà pouvaient, par conséquent, être des fonctionnaires du gouvernement, tantôt contrôlés par

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> voir les *Mufradàt d'àl -Raghib : al-Isfahàni*, le Caire : Lisan al arab , XV, pp. 310,311, citée par l'*Encyclopédie de l'Islam* , p.1272.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> ibid., p.1049.

gouvernement, tantôt inspiraient à celui-ci une certaine crainte ou encore ils pouvaient être des étudiants indépendants en droit canonique et en théologie... » <sup>1</sup>.

L'Encyclopédie de l'Islam , par ailleurs, conclut que le terme « àlim » s'applique de nos jours dans son sens littéral à quiconque est notoirement un savant, un érudit , dans le sens que nous lui accordons .

Ainsi , fut déterminé le concept « *intellectuel* » dans les divers dictionnaires et encyclopédies de la langue arabe , qui lui ont donné plusieurs synonymes et définitions , et ce, à travers un contexte spécifique , celui de la civilisation arabo-musulmane qui donne un sens et une valeur tout à fait différents de ceux observés dans la civilisation occidentale .

Cette spécificité devient plus apparente , en abordant l'historiographie du concept dans l'Histoire musulmane .

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid., pp. 1052, 1054.

#### § 2 : L'HISTORIQUE DU CONCEPT DANS LES DISCOURS BIBLIOLOGIQUES DE LA CIVILISATION ARABO-MUSULMANE

Une Centaine d'années à peine après la mort du *Prophète*, les musulmans s'étaient attelés à la tâche de maîtriser les sciences telles qu'elles existaient à cette époque. Avec une hâte fiévreuse, ils traduisirent systématiquement la totalité du savoir constitué et capitalisé dans la langue du Coran: *l'Arabe*. Ils fondèrent des bibliothèques <sup>1</sup> où s'activent traducteurs-copistes et savants, et se hissèrent dans les sciences à une position de prépondérance absolue qu'ils allaient conserver trois siècles et demi dans le monde.

L'avènement de la *Dynastie Umayyade* à Damas ( *661 de l'hégire*) marque le début de l'Age d'or de la civilisation Arabe qui se confirme avec l'installation des *Abbassides* à Bagdad ( *750de l'hégire* ), et se prolonge jusqu'au *XIIe* siècle grégorien. On assiste alors à l'éclosion d'un véritable humanisme, né dans les villes, à l'ombre des grandes cours princières.

Mécénat et ouverture – infitah – sur le monde expliquent cet essor affranchi : histoire, géographie, philosophie, physique , médecine , mathématique , astronomie, arts et littérature atteignent rapidement un haut degré de perfection .

62

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> appelées « *scriptorias* » par les bibliologues et qui sont les ancêtres de nos bibliothèques actuelles.

Damas , Bagdad, Samarkand, Le Caire , Kairouan , Bougie, Tlemcen, Fès, Marrakech , Grenade, Cordoue ...sont des centres de création qui illustrent le miracle « arabe » - arabe parce que tous les savants et lettrés s'expriment en langue arabe - comme il y avait dans l'Antiquité un miracle « Grec » .

Cet Age d'or devait conférer à la langue arabe une puissance scientifique et un pouvoir de communication comparables aujourd'hui à la langue anglaise . Pour exemple illustratif, *les savants juifs* écrivaient en arabe , les *historiographes chrétiens* lisaient *Aristote* et *Platon* en arabe ... rappelons que le géant *Maimonide* avait rédigé et publié son universel « *Guide des égarés* » en langue arabe et que c'est dans cette langue que cet éminent théologien s'est imposé dans le monde ... jusqu'à nos jours. Pour rappel, explicitons longuement cette approche bibliohistorique civilisationnelle; les premiers courants de la pensée islamique avaient subi l'action de facteurs culturels étrangers . Les musulmans s'étaient trouvés en contact, après les conquêtes , avec les idées les plus diverses qui régnaient alors au sein des pays occupés et qui servaient de base à leurs lois , aussi bien dans les domaines religieux , scientifiques, artistiques, que politiques.

Les pensées chrétienne, juive, iranienne et grecque surtout luttaient pour la suprématie de leur conception de la vérité religieuse auprès d'un mouvement culturel islamique renaissant, en expansion.

Les traductions entreprises par les autochtones cultivés se multipliaient et l'influence des cultures étrangères se faisait sentir peu à peu dans la pensée musulmane. D'autant qu'à *l'époque Umayyade*, par exemple, les éléments étrangers à la société musulmane: chrétiens, juifs, et autres corps formaient encore des groupes importants au sein de l'administration califienne.

De même , à *l'époque Abbasside* , de nombreux scribes nestoriens peuplaient les bureaux de Bagdad et traduisaient sans cesse du

Syriaque, et du Grec en arabe, accomplissant un travail d'une importance capitale pour la culture arabe et islamique.

Malgré les Schismes et bien que l'Islam englobe une multitude de peuple, la permanence de l'unité dans la foi et dans l'art l'emporte et s'impose sans empêcher le génie propre de chaque région de s'exprimer.

Dans le domaine des lettres , on ne saurait citer la longue lignée des poètes illustres qui vont « d'Abû Nawas » à « Adonis » notre contemporain . Les contes des « Mille et une nuits » occupent une telle place en Occident qu'on a tendance à éclipser d'innombrables chefs-d'œuvre qui commencent à être traduits , telle l'énorme épopée romanesque de « Baibars » considéré aujourd'hui encore comme le roman le plus long dans l'histoire de ce genre.

Et depuis le *XIXe* siècle, avec les travaux érudits *De Slane*, on ne finit pas de découvrir la richesse de l'historien *Ibn Khaldun*, pionnier de la sociologie <sup>1</sup>.

En outre, à travers l'histoire, il est possible d'identifier une catégorie sociale qui regroupe fidèlement les Maîtres précurseurs de nos intellectuels.

C'est bien un *bouillon de culture* sociale qui s'offre à nous , dense, intense, vivace, avec ses amitiés , ses luttes, ses antagonismes, ses conflits d'influences et ses intrigues de palais . Mais , ce qui domine, est l'affirmation que foi musulmane et culture de l'esprit , non seulement , ne sauraient s'opposer, mais s'appellent l'une l'autre , au nom de l'impératif coranique de « ...réfléchir sur les signes de l'univers... » .

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Salam Abdus, « l'Islam et l'Occident devant les conquêtes de la science : concordance ou conflit ? » in bulletin Islam et Occident, oct. 1984, pp. 11, 12.

On peut distinguer trois groupes qui , d'ailleurs s'entremêlent souvent : les scribes , les polygraphes et les moralistes, les philosophes et savants <sup>1</sup>. A l'apogée de la civilisation musulmane , ces catégories fonctionnent en tant que groupes relativement autonome, différencié et ouvert, oeuvrant à la création et à la diffusion de la science . Ses membres ,issus de différentes origines sociales et nationales sont des hommes qui maîtrisent collectivement tout le savoir de leur époque ; les penseurs qui, frontalement remettent en cause l'Islam lui-même sont marginalisés et réprimés .

A cet égard, nous pouvons dire que les *ùlamà* sont des intellectuels par excellence, puisqu'ils vouent tous leurs efforts, toute leur vigilance à l'explication du sens de la *Sainte Révélation*, à l'énoncé scrupuleux des significations des textes sacrés et à la déduction des normes éthico-juridiques à partir de ces significations — *istinbàt el ahkàm* —: fonction intellectuelle des juristes-théologiens. Mais, revenons au concept du champ intellectuel et essayons d'identifier les agents qui le travaillent, les activités qui s'y déploient, les visées qui s'y affirment, les limites qui y sont imposées à la pensée.

Les divers agents qui évoluent dans le champ intellectuel sont désignés par le nom générique de « àlim » précisable selon la discipline pratiquée. Le pluriel « ùlamà » réfère à une catégorie plus spécialisée dans l'exégèse et la gestion du champ religieux . Très vite , à partir du II e / VII e siècles , un clivage à la fois social et idéologique , s'est opéré entre les sciences religieuses ou traditionnelles et les sciences rationnelles ou intruses — ùlùm diniyya / ùlùm àqliyya dakhilà - .

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Louis Gardet, *Les Hommes de l'Islam*. Paris : Librairie Hachette, 1977, p.131.

Les premières n'ont pas été totalement à l'abri de l'influence des secondes et l'exercice de celles-ci a sans doute été limité par la résistance de celles-là . La définition du champ intellectuel dépend ainsi des échanges ou des ruptures intérieures entre le savoirs religieux et les savoirs profanes .

Le «  $\grave{alim}$  » couvre , par ailleurs , un champ de compétences plus au moins étendu selon qu'il est étroitement spécialisé comme les traditionnistes —  $muhaddit\grave{u}n$  — , ou la plupart des jurisconsultes —  $fuq\grave{a}h\grave{a}$  — , ou qu'il soit ouvert à toutes les branches du savoir ; il devient alors , en même temps, un « adib » ; le champ intellectuel le plus vaste qui se soit constitué dans la cité musulmane est celui de «  $l'\grave{a}dab$  » : il inclut toutes les disciplines et permet une contamination du champ proprement religieux par les interrogations et l'attitude intellectuelle ouvertes qui caractérisent : l'Humanisme arabe au IVe/Xe siècles  $^1$ .

C'est en effet , au  $IV \ e \ / \ X$  e siècles que le champ intellectuel , en islam atteint sa plus grande extension tant par les savoirs qui s'y pratiquent que par les problèmes qui y sont discutés et les idées qui y sont revendiquées.

On s'adonne à la connaissance critique sans s'embarrasser des dogmes , ni des retombés idéologiques , ou bien , on affronte délibérément les conflits ou les tensions nés de la confrontation quotidienne entre les savoirs rationnels et les impératifs de la religion . C'est ce qu'ont accompli *Djahiz*, *Tawhidi*, *El Ghazali*, *F.D.Ràzi*, *Ibn Taymiya* ... et beaucoup d'autres .

Quant aux philosophes -falàsifà - , ils ont joué un rôle décisif dans l'introduction d'une attitude typique du courant qui aboutit , en Occident , à l'émergence de l'intellectuel : un esprit indépendant ,

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mohammed Arkoun, *Penser l'Islam aujourd'hui*. Alger: Laphomic - Enal, 1993, p.18.

explorateur , enquêteur , critique , contestataire , libertin , au seul nom des droits de l'esprit ; nous pouvons nommer des figures d'intellectuels qui ont pratiqué cette attitude : *Djahiz* et *Tawhidi* comptent parmi les plus audacieux et les plus « *modernes* » , *El kindi* , *El Farabi* , *Ibn Sina* , *Ibn Rushd* , *Ibn Tufayl* , pour ne citer que les plus grands noms de la *Falsafa* ; ont également illustré une recherche philosophique qui n'élimine pas , mais intègre la pensée religieuse .

L'exigence intellectuelle d'étendre les domaines du savoir, de trier, de systématiser, de répertorier et classer les connaissances, de critiquer les méthodes et les approches inadéquates ou fausses, se fait sentir dans toutes les disciplines: la grammaire, la lexicographie, l'histoire, la géographie, la médecine, les sciences naturelles...etc.

Dés le *IX e* siècle , les arabes introduisent aussi de Chine la technique de fabrication de papier . La première fabrique de papier établie à Bagdad entra en production en l'an 800. Ce qui a stimulé la production des manuscrits , la croissance de l'éducation et par conséquent la diffusion du savoir <sup>1</sup>.

Ces activités entraînèrent le développement de deux institutions culturelles vitales : la bibliothèque et la librairie. Rappelons la grande figure d'*Al-Kalkashandi* qui est considéré de nos jours – et par les Européens eux-mêmes – comme l'un des inventeurs des sciences de la bibliologie – ou sciences de l'écrit / de la communication que *Paul Cloubier* symbolise par *l'homme de l'EMREC – Al – Kalkashandi* qui a vécu au XV e siècle , égyptien de souche écrivit des ouvrages de droit , de littérature et de bibliologie ( *adab al- kitab* ) . Ce dernier thème l'aurait beaucoup intéressé et il lui consacra la majeure partie de sa vie et de son

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mahfoud Bennoune, Éducation et développement en Algérie. Alger: Marinoor-Enag, 2000, p.94.

œuvre. Novateur , audacieux , visionnaire , doué d'un instinct de génie dans les domaines de la méthode et de la synthèse systémique , *Al-Kalkashandi* condensa toutes ses préoccupations scientifiques et littéraires dans une œuvre célèbre : « *Sobh al'-acha fi sin'at al incha* ». Cette œuvre est une véritable encyclopédie du livre et de l'écrit en et un index .

Al -Kalkashandi essaie d'étudier dans le monumental traité les caractéristiques du système de la communication écrite . Il analyse les différents éléments qui interviennent dans l'acte d'écrire , depuis la représentation mentale de la pensée dans l'esprit de l'auteur , sous forme d'image mentale , jusqu'à son inscription sur un support matériel sous forme de signe et d'images graphiques . En somme , il préfigure déjà le concept de la bibliologie en relevant et en étudiant les composantes du système d'inscription , à savoir les outils d'écriture , les produits inscrivants et la physiologie de l'écriture .

Al – Kalkashandi n'a été reconnu es-qualité qu'à la fin du XX e siècle grâce aux travaux de R. Escarpit, de Ronbakine, de Zoltovski et de R. Estivals entrepris dans le monde dans les domaines des sciences de la communicologie théorique et expérimentale.

Partout l'établissement de bibliothèques se multiplia dans les villes . En 1891, Bagdad contenait cent bibliothèques publiques. Au X e siècle, Nadjaf, une petite ville en Irak possédait 40 000 volumes . Le directeur de l'Observatoire de Managha réunit une collection de 400 000 titres .En Andalousie, le calife Al-Hakim de Cordoue possède déjà au X e siècle une bibliothèque de 500 000 livres¹...mais nul ne peut rivaliser avec le calife du Caire, Al Aziz dont la bibliothèque compte plus de 1 600 000 volumes dont 6000 de mathématique et 18 000 de philosophie ².

<sup>2</sup> Roger Garaudy, *Promesses de l'Islam*. Paris : Seuil, p.78.

68

nous voulons dire par « livre » document d'écrit manuscrit.

Le champ intellectuel ainsi défini commence à se rétrécir à partir du XII e siècle; lorsque la fondation de « madrasa » l'officialisation des écoles juridiques Sunnites – madhàhib – ont imposer progressivement une pratique « orthodoxe » scolastique de la pensée religieuse, à l'exclusion des disciplines profanes. Les bibliothèques classiques, là où elles existent, permettent encore l'apparition d'intellectuels critiques comme « Ibn Kaldun », mais le souci de l'orthodoxie l'emporte chez tous les auteurs et l'attitude philosophique disparaît complètement; selon l'historien iranien Hoveyda: « ...de l'Océan Indien à l'Océan Atlantique, les clercs intégristes procèdent à la destruction systématique des philosophes et savants musulmans . Si la science et la recherche philosophique avaient succombé dés le XII e siècle au Mechreq, elles allaient être dénoncées, condamnées et bannies à la fin de ce siècle au Maghreb et, surtout, en Andalousie et au commencement du XII e siècle en Egypte. En Orient, on brûlait les ouvrages d'Ibn Sina et d'Al En Syrie, on exécutait le philosophe mystique Farabi ; Sohrawardi ; à Cordoue, on détruisait les manuscrits accumulés dans la grande bibliothèque constituée par les califes Omeyyades d'Espagne en Turquie **Sevd Imad ed-Dine** dit **Nesemi** le voltaire ottoman fut écorché vif en 1417 ... » <sup>1</sup>. Triomphent alors deux types de « àlim » caractéristiques de l'âge scolastique dans cette ère de décadence :

- *Le Fakih* qui mémorise et reproduit , sans aucune exigence intellectuelle , des manuels de *fikh* pour former le personnel de la justice .
- *Le cheikh* <sup>2</sup> ou marabout qui se contente d'être, parmi une population analphabète, le lettré du village sachant écrire une

<sup>1</sup> F. Hoveyda, *l'Islam bloqué*. Paris: Robert Laffont, 1992, p. 98.

la notion « *cheikh* » ou « *shaykh* » est assez variable d'une époque et d'une région à une autre ; chez nous et au XX e siècle , elle signifie « *àlim* » , le savant , le sage , celui qui sait les choses écrites .

amulette, animer une confrérie de fidèles, prononcer les prières rituelles, veiller au maintien d'un contact minimal avec les obligations canoniques de l'Islam.

Et ainsi, fût l'entrée dans ce que des spécialistes appellent « la clôture dogmatique »<sup>1</sup>.

En somme , durant les premiers quatre siècles de l'Islam , les arabomusulmans ont développé une grande culture *« humaniste* » digne de l'héritage grec dont ils étaient les principaux légataires , qui était plus profane que religieuse...cependant, la réaction fondamentaliste a fini par amputer cette culture de sa dimension aux composantes philosophique et scientifique . Cette amputation a représenté un véritable frein , qui était mis à l'ardeur des esprits curieux et critique et, dans tous les domaines , l'effort personnel est bloqué ; incapable de supporter le poids d'une brillante civilisation et d'une culture prestigieuse qui le dépassent, le Monde arabo-musulman se referme sur lui-même , se sclérose, revient à l'orthodoxie rigoriste et affirme sa prépondérance en étouffant dans la masse toute velléité d'évasion et d'ouverture .

Quelques esprits forts- ou supérieurs – échappent cependant à l'enlisement total et, grâce à eux , des disciplines particulières poursuivant leur progression pour atteindre leur sommet avec un décalage de plusieurs siècles par rapport à d'autres branches du savoir parvenues à leur point culminant avec plus de rapidité .

Ce décalage dans le temps ne se répercute cependant pas sur la culture individuelle ; car celle-ci n'est guère le reflet de l'ensemble des connaissances possédées par les arabo-musulmans ; le religieux ,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mohammed Arkoun, op.cit., p.19.

un moment dépassé, ne tarde pas à triompher du profane qui n'a plus de place dans l'enseignement de la *Madrasa*, et le culture se rétrécit de siècle en siècle comme une peau de chagrin, pour reprendre une expression de *Jacques Berque*, jusqu'à se cantonner et se figer dans des préoccupations mystiques qui dominent le champ des connaissances et provoquent, dans la masse, le développement de la magie et de l'astrologie.

Toute culture véritable disparaît sous la domination Ottomane, et il faut attendre une nouvelle collusion, avec l'Occident pour que le monde arabo-musulman sorte de sa torpeur <sup>1</sup>.

Ce fut l'apparition *d'intellectuels critiques* formés dans les écoles et universités occidentales ; il y a eu la phase des intellectuels libéraux de 1820 - 1952 , puis celle des intellectuels révolutionnaires arabes de 1952 – 1970 , puis islamiques , surtout après 1979 . Les *« ùlamà »* n'ont pas pour autant disparu ; ils n'ont cessé de disputer aux libéraux le contrôle du champ intellectuel en affirmant la prééminence du religieux .

La modernité de l'âge Classique, ne pouvait suffire à entamer la clôture dogmatique en imposant l'alternative d'une culture séculaire efficace, utilisable par les forces actives de la société. Socio-anthropologiquement, ces intellectuels étaient trop peu nombreux, eu égard surtout à la tâche historique requise d'eux; ils ne pouvaient pas s'appuyer sur des catégories sociales assez larges et influentes pour diffuser les idées nouvelles importées d'Occident et non issues de l'Histoire islamique elle-même. Bien au contraire, les transpositions maladroites de la méthode philologique et historiciste

71

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Charles Pellat , « Les étapes de la décadence culturelles dans les pays arabes de l'Orient » in Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam . Paris : Besson- chante merle, 1994, p.91.

à des sujets arabes et islamiques, provoquaient les réactions brutales des « *ùlamà* » toujours prisonniers de leurs schémas scolastiques.

« La méconnaissance de la modernité , l'étendue de l'**impensé** chez les **ùlamà** s'ajoutaient à la confiance naïve des libéraux dans les progrès scientifiques pour alimenter des polémiques , creuser des clivages qui laissaient totalement exclues les couches populaires en majorité analphabètes et sous le contrôle du pouvoir maraboutique ... » <sup>1</sup> ; même le discours réformiste Salafi tenu par des *ùlamà* citadins , gardiens orthodoxes de l'Islam « **écrit** » se heurtait aux résistances de l'Islam dit « populaire » qu'aucune élite « cultivée » ne parvenait à prendre en charge .

L'évolution démographique et les guerres de libération après 1950 allaient aggraver le déséquilibre sociologique entre les cadres sociaux réceptifs à la modernité culturelle, et à la sécularisation de la société d'une part et d'autre part, les masses attachées toujours aux coutumes et aux traditions.

La majorité des intellectuels se mobilisaient pour réfuter la science coloniale et prêcher le retour aux sources patrimoniales araboislamiques. On révise l'Histoire dans un sens nationaliste ; exaltant non seulement les nations particulières, mais surtout la nation arabe ; dénonçant l'impérialisme et le sionisme , chantant la gloire du « *Turàth* » , tout en réservant la question épineuse de la « *clôture dogmatique* ».

Ni la critique de l'Etat , ni celle de la religion , ni la remise en cause des normes éthico-juridiques qui commandent la scolarisation des enfants , le statut de la femme , les relations sociales dans un contexte d'urbanisation , de prolétarisation , de paupérisation très

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mohammed Arkoun, *l'Islam*, *hier*, *demain*. Paris: Buchet-Chastel, 2eed., 1982, p.31.

rapides ,ni les processus de traditionnalisation des us et coutumes ancestraux ...ne retiennent l'attention des intellectuels à cause du strict contrôle idéologique imposé par toutes les formes existantes de l'Etat depuis les années 1960.

Il est indéniable que les intellectuels arabes sont de plus en plus nombreux ; mais toujours isolés entre des élites politiques méfiantes, voire dédaigneuses et un public trop large mal préparé à recevoir des théories et des explications novatrices. Ils ne parviennent pas à se libérer d'un discours de récrimination, de revendication ou d'exhortation sursaturé depuis longtemps ; ils continuent à éviter les questions taboues soit par tactique , soit par crainte avouée, soit par méconnaissance de l'Histoire de l'Islam et de la société : « …il en résulte un immense impensé dans la pensée islamique actuelle (…) la tâche de l'intellectuel est de s'y attaquer avec détermination , quels que soient les obstacles qui se multiplient toujours davantage… » <sup>1</sup>

.

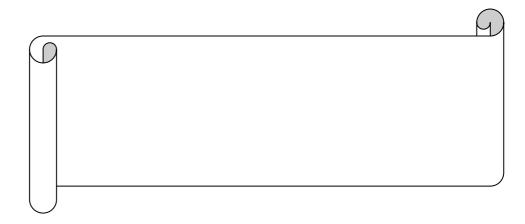
<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mohammed Arkoun , *Essais sur la pensée islamique* . Paris : Maisonneuve & Larose , 1977 , p. 23.

## **DEUXIEME CHAPITRE**

INTELLECTUEL : Histoire philologique et approches structuralistes et épistémologiques contemporaines

**SECTION I** : L'Universalité d'un statut social et ses particularités

**SECTION II** : Les Approches structuralistes et épistémologiques Contemporaines



## **SECTION I:**

L'Universalité d'un statut social et ses particularités

**§1 :** Les Limites du comparatismes dans la mouvance historiographique des intellectuels

§2 : Spécificités et particularismes d'un statut social

L'Intelligentsia ne se définit pas par sa place dans le processus de production matérielle et ne peut se référer à une catégorie économique simple : rente foncière, salaire ou profit...etc.; comme a son principe d'existence : ce n'est pas une classe, bien que constituant un ensemble de personnes en relation de *communications* réciproques, ces relations s'ordonnent à une armature d'institutions et de comportement : c'est plus qu'un groupe informel.

L'appartenance à l'intelligentsia n'est pas héréditaire, on peut y entrer et en sortir : ce n'est pas une caste .Elle ne s'est pas dotée d'un conseil de l'ordre, d'une réglementation interne, ni stricto sensu d'un monopole de reproduction : ce n'est pas une corporation.

Il apparaîtra dès lors prudent de se replier sur la « catégorie sociale », qui a l'avantage de n'engager à rien . En fait, c'est à la fois moins et beaucoup plus ; moins , parce que les statuts de ses membres sont aussi différenciés que leur origine de classe ; plus, parce qu'elle fonctionne sur un mode institutionnel, sans les impedimenta juridiques du grand corps. <sup>1</sup>

Sa fonction même de médiatrice ou d'intermédiaire désigne l'*intelligentsia* comme une catégorie - frontière, à cheval sur plusieurs territoires : « *professions libérales* » d'un côté, « *cadres* 

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Régis Debray, *Le Pouvoir Intellectuel en France*. Paris : Ramsay , 1979, p.. 31.

administratifs supérieures » de l'autre, ou encore « artisans installés à leur compte et salariés de la fonction publique ».

Si l'un des critères de l'homogénéité sociale d'une couche socioprofessionnelle consiste en ce que les personnes qu'elle regroupe se considèrent elles - mêmes comme en faisant partie, l'*intelligentsia* est une couche décidément hétérogène et pour ainsi dire statutairement non homogène; il n'y a pas de collectivité intellectuelle; chacun de ses membres est irréductible à son voisin : « *cette originalité faisant précisément de lui un intellectuel* » <sup>1</sup>

Par ailleurs il y a un corps diplomatique, un corps médical, un corps enseignant, et les corps de l'État sont visibles à l'œil nu, ils composent le personnel supérieur de l'appareil politique ou administratif central; Y a - t - il un corps intellectuel? et quelle serait son ossature? où s'agglomèrent les hauts sphères intellectuelles et morale de tout pays?

Certains sociologues et théoriciens ont essayé de répondre à certaines de ces interrogations en élaborant des analyses historiques ainsi que des approches dont le but était d'atténuer l'ambiguïté du concept « *intellectuel* » , et du sens social que ce vocable recouvre, et ceci bien sûr, dans tous les types de sociétés.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ibid., p. 37.

## §1 : Les Limites du comparatisme dans la mouvance historiographique des intellectuels

Dès **Durkheim**, confrontant l'Histoire au défi des sciences sociales, mais en réalité dès Auguste Comte, définissant la « méthode comparative » dans son Cours de philosophie positive de 1840 - 1842 sur la «physique sociale», le comparatisme se présente comme un gage de scientificité pour discipline historique toujours menacée de n'avoir pour objet que la singularité et la différence; « seule la comparaison rend la détermination et le classement praticables et l'intelligence possible » <sup>1</sup>, note **Simiand** dans ses écrits en 1903, cette donnée seule permet à l'Histoire de cesser d'être descriptive pour devenir explicative confirma Henri Sée en 1923 . Nancy Green le souligne également : « bouclier contre l'Histoire historisante et le positivisme, le recours à la méthode comparative est invoqué à chaque crise historiographie, et en même temps, surtout après la Première Guerre Mondiale, il a pu apparaître comme un bouclier contre les nationalismes, dans la mesure où la recherche de la synthèse scientifique s'assigne elle même pour but de lutter contre les particularismes » <sup>2</sup>

Paul Ricœur , *Objectivité et subjectivité en Histoire*. Paris : Seuil , 1953, pp 51, 53.
 ibid. , p. 77.

L'Histoire des intellectuels , quant à elle , ne s'est que peu frottée jusqu'à présent à l'expérience comparatiste. On peut compter, il est vrai, un certain nombre de travaux collectifs qui tiennent plus de la juxtaposition d'études de cas que de la comparaison . De même peut - on penser aux vastes synthèses sur les intellectuels et les sociétés contemporaines, et le pouvoir, et la politique, et la révolution...etc. ; synthèses, qui ont fait les délices de la sociologie Américaine des années soixante et soixante-dix . Mais , c'est plutôt du coté de sa sociologie et t de l'histoire sociale qu'on peut compter les premières véritables tentatives, assez récentes et souvent venues d'Allemagne ou de coopérations franco-allemandes , susceptibles de cerner situationnellement et plus directement l'Histoire socioanthropologique des intellectuels.

En élaborant la distinction fondamentale entre les sciences expérimentales actives et les sciences d'observation passives, *Claude Bernard* définit l'expérience scientifique comme « *une observation provoquée* ». Expérimenter, c' est faire violence à l'objet, le soumettre à des épreuves : qu'il s'agisse d'injection d'un élément étranger, d'arrachement d'un élément constitutif, de dépaysement de changement d'échelle, de dé-nomination / ré-nomination de juxtaposition d'éléments hétérogènes... etc.

Pour définir la méthode comparative, *Durkheim* décrit analytiquement celui-ci dans les «*Règles de la Méthode Sociologique*»: « la méthode que l'on emploie est celle de l'expérimentation indirecte ou méthode comparative ».

Une telle position méthodologique est donc indifférente à l'existence de rapports réels entre les objets et les phénomènes comparés. Mais son objectif est au contraire de tirer des enseignements de cette « plus grande distance » qui provoque, selon le mot de Marc Bloch « une espèce de choc mental » 1

Dans son article, significativement intitulé « Retour d'Orient » Lucette Valenci traite, quant à elle de « détour » et de « voyage ». Analysant un texte peu connu de *Marc Bloch*, introduisant en 1937 dans « Les Annales » le premier article de Jacques Berque, elle y montre le grand médiéviste cherchant dans ce « coin de terre marocaine » de nouvelle hypothèses de travail : « en voyageant hors de ses frontières pour mieux penser l'objet européen, écrit-elle; Marc Bloch n'en amorçait pas moins l'exportation des méthodes de la nouvelle histoire et la traduction dans toutes les langues du lexique qu'elle se forgeait »<sup>2</sup>. Alors que **Daniel Milo**, se référant aux techniques désautomatisantes des formalistes russes, définit ce « voyage », ce « détour », comme une opération de « défamiliarisation » ou « es-trangement » qui consiste à rendre étrange l'objet familier<sup>3</sup>.

En Outre, une telle expérimentation, est-il possible et fructueux de l'appliquer à l'Histoire des intellectuels ?

Une première possibilité, elle-même esquissée par Christophe *Charles*, concerne l'approche lexicologique, en transposant à des aires culturelles hétérogènes en désorientant volontairement des définitions ou domination spécifiques comme «intelligenz», « clerisy », « académien », « Intelligentsia »....etc.<sup>4</sup>

commença par un exemple pourtant fort géographiquement et culturellement, du cas français qu'il transposa à d'autres cas de figure. En Belgique, par exemple, la société est

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Marc Bloch, Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien. Paris: Armand Colin, 1971, p.150.

Lucette Valenci, «L'étude philosophique de l'histoire» in Revue de métaphysique et de morale, juillet - octobre 1974, p.42.

Christophe Charles, « Objectivité et subjectivité en Histoire » in Histoire et vérité. Paris : Seuil , 1977 , p.59. <sup>4</sup> ibid. , p. 62.

structurée selon de forts cloisonnements , par des « *piliers* » , ensemble d'institutions et de règles de vie collective qui opposent des ensembles linguistiques ( français / flamand ) , religieux ( catholiques / protestants ), politiques ...etc.

Ce cloisonnement serait à mettre en relation étroite et avec la faiblesse de l'identité nationale et avec la difficulté à définir une catégorie similaire à l'intellectuel « à la française ».

Par ailleurs *Christophe Charles*, souligne que si l'on tente une transposition au cas français de la notion de *« pilier »*, on aura non seulement une perspective relativement inédite sur le lien structurel extrêmement puissant qu'on trouve en France entre l'identité nationale et la figure de l'intellectuel, mais peut être aussi en filigrane , une lecture possible de *« piliers »* moins visibles, structurant des oppositions très réelles comme *« laïcité / tradition chrétienne »*, ou *« Paris / Province »*.

Ainsi, cette approche nous amène à nous demander ce que pourrait produire pour la réflexion sur « la laïcité » ou la définition du « sacré » dans les positions intellectuelles contemporaines, l'application au cas français de la distinction classique pour le Tiersmonde entre l'intellectuel traditionnel, tel que le « lettré » chinois ou « l'ouléma » musulman et « l'intellectuel moderne spécialiste et expert » . Ou encore, serait-il impertinent que la notion de dissidence, apparemment limitée aux situations de dictature ou de totalitarisme , soit appliquée à cette réalité si complexe de la « résistance intellectuelle » ou qu'elle soit expérimentée sur les sociétés démocratiques pour tenter de saisir un certain nombre de mécanismes de marginalisation ou au contraire d'avant-gardisme ? Cette interrogation reste posée et d'autres interrogations sont également posées par un autre type d'expérimentations , à savoir la

chronologie; car il ne s'agit pas d'établir des chronologies comparées , qui rabattraient inévitablement l'Histoire des intellectuels sur les grands rythmes du politique : les guerres, l'engagement des années *Trente*, les mouvements de 1968...etc., mais plutôt d'essayer de se livrer à des exercices de chronologies volontairement fictives.

Par ailleurs l'analyse de l'avènement historique franco-français concernant le message de « J'accuse », ainsi que son impact et sa réception dans les autres pays étrangers peut mener à des rapprochements arbitraires. L'année 1898 où Émile Zola confère une dimension intellectuelle internationale à « l'Affaire Dreyfus » peut, en effet, fonctionner à la fois comme une fausse et une vraie coïncidence chronologique, si nous rapprochons du cas français deux autres situations de crise nationale qui aboutissent dans des contextes tout à fait différents à une « émergence des intellectuels ». Dans le cas italien, il faudrait mesurer l'impact de la crise fin - desiécle, notamment lors de la guerre coloniale en Éthiopie, sur la prise de conscience de la nouvelle génération d'intellectuels, celle des Benedetto Crose et des d'Annunzio, qui rompt avec le sentiment national tel qu'il était hérité des révolutions du milieu du XIXe siècle.1

Le cas espagnol est plus explicite encore, puisque c'est de la crise née de la guerre Cubaine que date officiellement la naissance de la « *génération du XXe siècle* », celle de *Miguel* , d'*Unamuno*, qui, diagnostiquant le déclin et le retard de la société traditionnelle, attribue aux intellectuels une fonction déterminante non seulement de redéfinition de l'identité nationale mais même d'action directe sur la modernisation du pays.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Lucette Valenci, op.cit., p. 39.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ibid., p. 40.

Si , du détour par l'Italie et l'Espagne nous revenons sur la France, et sans même évoquer les rapprochements éventuels entre ces trois pays catholiques, à dominante rurale, quelle que soit l'avance industrielle française, nous voyons se profiler une série d'interrogations sur la modernité rarement posée en ces termes explicites dans le cas de « l'*Affaire Dreyfus* » et du mouvement intellectualiste français . Nous pouvons également , à ce niveau , conte opposer *Albert Camus* et « *l'Affaire Algérienne* » qui connut un grand retentissement dans le milieu de l'intelligentsia internationale ainsi, lors de son discours , en Suède , à l'occasion de la remise de son *Prix Nobel* avec ce terrible aveu : « ...entre la justice et ma mère , je choisis ma mère... » .

En Outre , il y a au fond un parallélisme étrange , que nous pourrons résumer par la notion de transposition ou de traduction , entre la démarche comparative et l'Histoire des intellectuels : « la transposition dans une autre langue , faite à l'image d'une société différente , devient une entreprise grosse de périls ... »¹, cette mise en garde de M. Bloch , ne peut –elle se lire au contraire comme un appel au péril productif? et nous nous étonnons au passage , puisqu'il s'agit notamment de mettre en question l'identité nationale, qu'aussi peu d'attention ait été portée à la question de la langue qui est pourtant , si nous pouvons le dire, l'instrument privilégié des intellectuels . Notamment à la question de la « langue nationale » par le biais de la traduction ou celui de l'exil .

Nous pensons ici aux positions inverses du poète palestinien exilé *Mahmoud Darwich*, pour qui la langue est le substitut du pays absent, ou encore celle de l'écrivain algérien *Malek Haddad* qui estima qu'il était de son devoir, après l'indépendance de son pays,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Marc Bloch, op.cit., p. 103.

de cesser d'écrire dans la langue du colonisateur , et celle de la poétesse tchèque *Vera Linhartova* , pour qui « *l'écrivain n'est pas prisonnier d'une seule langue...* ». Ce qui n'est pas sans nous ramener à la question de l'universel et à la définition de l'*intellectuel* , pour reprendre une expression chère à *Wolf Lepenies* , comme « *traducteur entre les cultures* » .

En ce sens , l'approche comparative dans toute Histoire des intellectuels ne doit pas être prise seulement en elle-même , mais comme un des fronts où se discute et s'élabore une problématique de l'Histoire contemporaine : « par la comparaison , je remue les objets, je les transporte pour ainsi dire , je les pose l'un sur l'autre pour me prononcer sur les différences ou sur leurs similitudes ... » écrivait déjà Jean - Jacques Rousseau .

C'est ce désordre constructif qui semble caractériser une attitude de rejet de toute linéarité et de tout positivisme. A ce titre, force est de constater que l'Histoire des intellectuels rejette toute chronologie naturelle parce qu'elle ne présente pas d'explication quant au statut réel de l'intellectuel dans la société.

Par ailleurs , le positionnement socio-historique du statut de l'intellectuel passe par celui d'éprouver la validité des critères en raison desquels il s'est trouvé prendre dans la société une place singulière .

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Jean –Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. 1 le de d. 1755 in œuvres complètes, T3, Pléiade, Paris : Gallimard, p. 143.

### §2: Spécificités et Particularismes d'un statut social

Il est vrai que la sociologie oppose volontiers travail manuel et travail intellectuel; et que cette distinction a une origine lointaine, puisque la Grèce classique ne comprenait comme « *labeur* », au sens strict du terme, que l'activité qui fatigue le corps et classait les travaux de l'esprit comme ressortissant aux « *loisirs* ».

Mais il est vrai aussi que cette distinction - contre laquelle s'est dresse théoriquement et pratiquement la critique marxiste, et surtout *Antonio Gramsci* qui a toujours soutenu que tout homme est intellectuel - est singulièrement floue. Dés que nous essayons de la préciser, aujourd'hui , nous voyons apparaître des contradictions multiples.

Intellectuel ou manuel: le sculpteur, le chirurgien ou le chimiste ? n'est ce point introduire un critère bien grossier que de classer l'activité laborieuse d'après le nombre de muscles mis en jeu ? là encore, la définition est purement limitative: il est avéré que la subsistance de l'intellectuel ne dépend point de sa puissance musculaire, que sa fatigue n'est pas du même ordre que celle du docker

Mais ce n'est là qu'un symptôme d'une situation plus profonde que la référence au seul statut professionnel ne parvient pas à cerner. Et « le Penseur » de Rodin, dans la tête de son créateur était - il un manuel ou un cérébral ? un ouvrier fatigué; qui se repose, et dont l'attitude de « penser » est beaucoup plus inapparente ou bien Rodin aurait - il imagé matériellement dans cette œuvre l'action de penser,

*l'athlétisation de la pensée..*? signalons que de nombreuses publications ont pris pour thématique ce sujet très symbolique.

Le même constat est souligné, en s'adressant à cette autre catégorie sociologique qu'est le « *niveau de vie* ». Quand il est question des paysans, la différence distinguée entre les pauvres, les moyens et les riches est significative d'une position réelle dans la société.

Quand nous avons dit que l'*intellectuel* - de par son revenu - fait partie des « *classes moyennes* », nous n'avons rien dit, ni de sa place, ni de son activité. On a simplement noté que, selon la catégorie d'intellectuels à laquelle il appartient, il est dans l'aisance, et dans une aisance toujours menacée. Il y a des intellectuels « *riches* » qui, cependant, se signalent comme intellectuels actifs, et des intellectuels « *pauvres* », qui ne s'inscrivent point pour autant dans la mise en question.

Aura-t-on une meilleure manière d'aborder le problème en se demandant, selon l'analyse principielle proposée par *Karl Marx*, quelle (s) fonction (s), les intellectuels occupent-ils dans la « *production sociale* » ?

Il est bien évident que c'est dans cette optique qu'il est possible de cerner d'un peu plus près la question. Et cependant, les résultats risquent d'être ambigus. Les actions révolutionnaires résolues, menées par les enseignants et les étudiants, par les « *intellectuels* » singulièrement aux État - Unis, en France, au Japon, en Tchécoslovaquie, en Allemagne...etc., peuvent laisser croire que, dans cette perspective précise, les intellectuels se sont constitués en groupe social ayant une mission bien particulière.

Ainsi, plusieurs études , consacrées aux événements de *Mai - Juin* 1968 en France, ont essayé d'expliquer le rôle joué par la jeunesse intellectuelle en lui attribuant une fonction sociale spécifique dans le système de production.

Paradoxalement, ces analyses, qui se réclament d'un marxisme intransigeant et dont certains sont partiellement pertinentes, négligent le fait que seuls peuvent être considérés comme producteurs, les ouvriers et les paysans. Rappelons en guise d'intermède un fait bibliographique assez explicite. Contemporain, disciple et proche parent de *Karl Marx* – il a été son gendre- un brillant intellectuel, poète et dandy, de la lignée d'*Oscar Wilde*, avait publié à cette même époque « *trouble* » son célèbre et cynique « *Le Droit à la paresse* » que, bien plus tard, *J-P. Sartre* et *R. Debray* tenaient pour un « *texte de raison* »

Les intellectuels ne sont en aucune manière producteurs, selon une conception matérialiste stricte: ils gèrent, ils « embellissent » ils réparent, ils transmettent, ils « re-produisent... » 1. Où se trouvent - ils, dés lors ? Parmi les salaries qui, objectivement sont des « prolétaires », mais qui, de par leurs fonctions, se trouvent étroitement tributaires de la classe dominante et de son idéologie.

Par ailleurs, le repérage identificateur par la seule référence à la fonction dans la production n'apporte pas une détermination qui soit plus efficace; bien qu'elle soit plus précise, celle — ci demeure limitative. Dans une telle situation d'incertitude, l'analyste se voit contraint, du moins provisoirement, de prendre la situation de l'intérieur, c'est-à-dire de s'adresser aux déclarations des intellectuels

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Karl Marx, *Le Capital*. Paris: Presses Universitaires de France, 1965, p. 123.

actifs eux mêmes, lorsque, objet de polémique, ils tentent de définir et de défendre leurs statuts.

Ce à quoi tend et prétend *l' intellectuel* qui se veut comme tel, du *sophiste* au *juge de tribunal* en passant par *le philosophe* du *XVIII* siècle, c'est à être « *l'instituteur* » et « *l'avocat* » de la liberté politique et des droits de la personne, le « *chimiste* » des abysses cérébrales , « *le vigiles* » des signes « « *l'architecte* » d'une société transparente ou cohabitent pleinement l'individu et le citoyen.

Sans doute, tel ou tel aspect l'emporte, en fonction de la conjoncture; mais une certaine structure subsiste, qui peut permettre peut-être de définir, superficiellement et différentiellement, les intellectuels comme groupe et comme instance.

Ce qui caractérise, en premier lieu, *l'intellectuel actif*, dans sa conscience et dans la connaissance qu'il vise à donner de lui - même, c'est qu'il prend « *parti* » et qu'il se positionne par son engagement. Et qu'au moment où il s'engage et prend des risques, il refuse d'être d'aucun « *parti* » au sens plus strictement politique du terme la *Gorgias*, le sophiste grec, *Protagoras* comme *Voltaire*, comme *Russel* et *Jean - Paul Sartre*, comme *Ibn Rushd* et *El Afrani*; Plus prés de nous , *Kateb Yacine* , *Mouloud Mammeri* , *Rachid Boudjedra* participent étroitement à la lutte politique de leur époque; ils se sentent politique « *hors du* » politique pour eux, tout se passe comme si l'inféodation à une organisation politique impliquait nécessairement un préjugé, un pré-jugement restreignant la liberté circonstancielle d'appréciation.

Ils se veulent « *de* » parti, mais non « *d'un* » parti; leur parti pris est de n'être d'aucun de ces partis qui travaillent à la même cause que celle qu'ils servent afin de les mieux défendre et de les mieux

88

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Maurice Nadeau , « *Ou'est ce qu' un intellectuel ?* » in *La Ouinzaine Littéraire* du 1er au 15 Fey. p. 5.

éclairer. Psychologiquement parlant, ils oscillent constamment entre l'enthousiasme et la méfiance, la passion et le doute.

Cependant, la fermeté de l'intellectuel « engagé » est grande : Voltaire est condamné à l'exil, Gorgias est menacé d'exil, Diderot va en prison ; et, par deux fois, le Comte Russel est incarcéré par la très libérale Couronne britannique, Avérros fut également exilé et ses livres brûlés, et l'Affaire J-P.Sartre durant la Guerre d'Algérie qui a failli être incarcéré sous la  $V^{\rm eme}$  République pour avoir été l'auteur d'un brûlot publié par l'Express et qui fut à l'origine de cette célèbre boutade de De Gaulle : « on ne met pas Voltaire en prison! ». La raison en est que l'intellectuel est, par essence, «contre » le pouvoir, c'est à dire contre une société qui se refuse à la transparence et à la vérité, alors qu'elle affirme tranquillement que ce sont là ses principes fondamentaux.

Ainsi l'action de l'intellectuel est de démystifier : il s'agit, pour lui, d'évaluer, de mettre en évidence le décalage existant entre les valeurs reconnues pour décisives par la « société globale », c'est à dire par l'ordre dominant, et leur réalisation juridique, administrative et sociale. Il s'agit de développer par la parole, par l'écrit, par la réaction réflexive, une critique de la réalité existante, et tout cela au nom de la « *liberté* »<sup>1</sup>.

Dés lors, le métier « d'enseignant », de « chercheur », « d'artiste », de « juriste », de « médecin »... devient pour l'intellectuel un simple point d'appui. Ce n'est point de sa compétence spécifique qu'il tire

Austin, J.L., *Quand dire c'est faire* – How to do things with words – introd., trad. et commentaire par Gilles Lane, Paris: Seuil. 1870, p.81.

sa vertu ; celle-ci lui fournit seulement « l'assiette sociale » dont il a besoin pour faire entendre sa parole  $^1$ .

Plus précisément, la haute qualification de l'intellectuel agissant lui confère une place dans la société, qui, selon les critères habituellement reconnus, lui permet de juger. Mais ce n'est point de ce lieu là qu'il juge; précisément, il se veut au-delà de cette spécification. La chose est encore plus claire en notre temps; ainsi, lorsque Albert Einstein prend vigoureusement parti contre l'utilisation stratégique de la force nucléaire, c'est bien sûr, comme spécialiste qu'il intervient, en tant qu'il est plus apte à apprécier les conséquences de cette utilisation; mais, au vrai, ce qu'il dit alors ne dépasse pas l'information journalistique sérieuse. De même lorsque Jean-Paul Sartre analyse les responsabilités dans la guerre au Vietnam ou lorsqu'il se porte défenseur de la liberté de la presse, ce n'est pas exactement en fonction des démonstrations développées dans « L'Être et le Néant » et dans la « Critique de la raison dialectique ». Les travaux du physicien suisse comme les recherches du philosophe français apparaissent ici comme « des garanties », comme « des garants »; quant au contenu même des prises de position, il se place à un autre niveau, qui, précisément, est celui de « l'intellect ». Dés lors, l'intellectuel n'est ni philosophe, ni savant, ni artiste, il est à l'œuvre dans toutes les activités de découvertes et d'inventions, mais il les transcende. C'est au nom de ce pouvoir que juge l'intellectuel, dépositaire du loup, d'une responsabilité supérieure.

« *Responsable* », ainsi se définit l'intellectuel ; non en raison d'un savoir, d'une croyance, d'une doctrine, non à cause d'une compétence, mais en fonction d'une volonté, ou en employant un langage plus classique, pour être intellectuel, il faut, plus qu'une

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid, p. 97.

intégration, « *une motivation* », plus au moins consciente ; et bien sûr, cette motivation trouve son énergie, son ressort, son humus dans une culture acquise. Toutefois, c'est une condition nécessaire mais néanmoins non suffisante.

Il reste donc à connaître la nature de cette volonté, c'est à dire à définir le lieu ou elle s'enracine. Mais, il faut émettre une première hypothèse : cette volonté de mise en question n'aurait d'autre origine qu'elle-même, elle n'aurait nul besoin d'un lieu en quoi s'enraciner, et même, l'idée d'un quelconque enracinement contredirait sa signification réelle. Mais, à partir de cette idée, demeure un postulat : comment, si l'on accepte l'urgence des questions posées par *Karl Marx*, qui se situent dans l'optique de la lutte des classes, accepter la neutralité supérieure qu'implique la notion d'un engagement pur et sans origine ?

Cette interrogation est complexe, si complexe que des théoriciens de la culture ont tenté de la « *dépasser* ». Ainsi *Karl Mannheim* et, plus généralement, les spécialistes de la sociologie de la connaissance et autres épistémologues ont essayé de mettre en place un statut de l'intellectuel qui, à la fois, le situe comme produit de la société et lui confère, par rapport aux autres couches sociales, une position privilégiée. L'*intellectuel* serait, entre autres, un « *in-classé* », un individu que son origine et sa formation mettraient en quelque sorte à part, de telle manière que c'est à lui d'assumer sérieusement « *l'engagement* » et « *Le jugement désengagé* ».

Il n'empêche qu'on voit mal quelle position et quelle fonction attribuer aux intellectuels ?. Ce que ceux-ci disent d'eux-mêmes, qui est fragile et aléatoire, est, peut-être, ce qu'il y a de plus vrai ; et en même temps, ce qu'il y a de plus faux : « *l'intellectuel qui se croit* 

investi, omnitemporellement, au nom de l'homme et de la culture, d'une mission singulière et universelle ». <sup>1</sup>

L'intellectuel est un « *produit* » ; il n'y a pas de couche ou de groupe intellectuel ; il y a des situations critiques — singulièrement prérévolutionnaires — au sein desquelles des individus ou des formations d'individus, qui sont « *surdéterminés* » par ces situations-mêmes, interviennent. On ne saurait universaliser l'effet de ces interventions : elles dépendent, foncièrement, de la conjoncture... et des « *hasards de l'Histoire* ».

C'est pourquoi, lorsque nous évoquons un intellectuel tel que *Jean -Paul Sartre* par exemple, nous nous souvenons aussitôt du caractère très personnel de ses engagements et des enjeux qui s'y rapportaient, de la force de sa volonté, de son sens du risque et de cette manière bien à lui, qu'il s'agisse du colonialisme ou de la lutte sociale, de dire ce qu'il avait à dire : « une démarche qui avait l'art de mettre ses adversaires en rage, de galvaniser ses amis, et peut être bien de l'embarrasser lui-même rétrospectivement » <sup>2</sup>.

Tout cela permet de situer *J.P. Sartre* dans son contexte. Or c'est précisément dans ce contexte que *J.P. Sartre*, celui - là même qui s'opposait aussi aux guerres coloniales françaises en Algérie et au Vietnam, voire à refuser spectaculairement le *Prix Nobel* qui lui avait été décerné en 1964. Loin de le diminuer ou de le disqualifier en tant qu'intellectuel, cette complexité contribue à enrichir son propos et à trancher ses positions tout comme , elle l'expose humainement, le rend faillible et le met à l'abri des bavardages moralistes<sup>3</sup>

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Isaiah Berlin, *Russian thinkers.* Londres: Henry Hardy et Aileen, 1980, trad. Fr. de *Daria Olivier* « *Les Penseurs Russes* » Paris: Albin Michel, 1984, p.38.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>-ibid., p .52.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>-ibid., p. 75.

Jean - Paul Sartre, lui-même affirme que l'intellectuel ne doit pas être considéré comme une sorte de philosophe-roi retirée du monde, clôturé dans sa tour d'ivoire, qu'il faudrait idéaliser et vénérer comme tel<sup>1</sup>. Bien au contraire, l'intellectuel est non seulement, constamment soumis aux requêtes de sa société, mais aussi aux changements qui affectent son propre statut en tant que membre d'un groupe distinct.

En partant du principe qu'il devrait exercer une sorte d'autorité souveraine et sans réserve sur la vie morale et mentale d'une Histoire sociale, les critiques de la situation actuelle refusent tout simplement de voir tous les efforts qui ont été déployés afin, précisément, de résister à l'autorité et même de l'attaquer, avec les changements radicaux qui en ont résulté sur le plan de l'auto représentation de l'intellectuel<sup>2</sup>.

Déjà, dans sa magistrale biographie intellectuelle : « *Baudelaire* » publiée par *Gallimard*, *J.P. Sartre* nous instruit sur un *Baudelaire* construit par tant de discours, de mythes ou de témoignages inappropriés. Le *Baudelaire* de *J.P. Sartre* nous réapprend à relire le poète dans la peau de l'homme, de celui qui fut, dans son époque, la mauvaise conscience éprise de tant de lucidité.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>-Jean Paul Sartre , *Qu'est ce que la Littérature ?* Paris . Gallimard , 1985 , p. 99, coll. . : Folio Essais

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>-ibid., p. 102

## Section II:

# Les Approches structuralistes et épistémologiques contemporaines

§1: Intellectuel: qualification ou vocation

§2 : entre idéologie et intellectualité

§3 : entre aliénation et engagement

§4 : entre traditionalisme et modernisme

Les Intellectuels constituent une catégorie très visible dans les sociétés industrielles, mais dont il est difficile de circonscrire les limites et de décrire adéquatement les fonctions. A vrais dire, le terme est relativement récent, puisque selon la plupart des historiens, il est employé d'abord en français, et d'une manière usuelle, à partir de « *l'Affaire Dreyfus* ». Le vocable « *intellectuel* » est donc apparu dans le domaine historiographique littéraire de la presse écrite ...et sous la plume d'un obscur journaliste – reporter .

Bien entendu, il y a toujours eu, et partout, des gens reconnus comme plus sages, plus savants ou plus instruits que la moyenne de leurs compatriotes. Au moyen Age, on les appelait des *clercs*, à l'époque des Lumières, des *philosophes*; *les modernes intellectuels* ont donc hérité de traditions contrastées, qui ajoutent à la complexité d'un groupe très divers.

Ce qui complique encore plus les choses, c'est que dans ces sociétés industrielles , les fonctions d'Informations et de communication dans lesquelles les intellectuels sont spécialisés ont une importance particulière et, ont été largement banalisées ; *Michel Serres*, par exemple, à un journaliste qui l'interroge, dans ce sens répond : « .. le philosophie public, aujourd'hui, ce n'est pas moi, c'est vous. Je ne représente plus rien ; c'est le journaliste qui rend les messages performants, pas moi. Quand les médias auront pris totalement le pouvoir intellectuel ; que vont - ils en faire ?. Voilà la question. La place laissée vacante par J.P. Sartre n'a pas à être occupée, puisqu'elle a été prise par une fonction : les Média, et non pas par un homme... »<sup>1</sup>.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Edwards.W. Said, *Des Intellectuels et du Pouvoir*. New York: Pathéon, 1994, p. 36.

En effet, le développement du tertiaire et des services a pour condition « *la qualification* » d'une part croissante de la population, qui séjourne un temps, de plus en plus long, dans les écoles, lycées et centres de formation. En Outre, les grandes organisations modernes, dans la mesure où elles utilisent une gamme très diversifiée de savoir appliqués, sont consommatrices, et parfois, productrices de programmes de recherches et de recherche - développement.

Enfin, ces sociétés dans la mesures où s'y est développée une conception largement laïcisée de la légitimité, font une large place à un esprit d'examen, qui se flatte de ne s'incliner devant aucune pratique ni aucun principe sous prétexte qu'il serait conforme à la tradition. L'intellectuel moderne se diversifie en une grande variété de types sociaux : savant, mais aussi technicien, expert, organisateur, éducateur et animateur.

Dés lors, il est de plus en plus difficile de « *localiser* », voire de positionner *les intellectuels* dans une telle structure sociale; Toutefois, un premier critère apparaît peu contestable : un maximum de compétence cognitive est requis de tout *intellectuel*.

### §1: Intellectuel: Qualification ou Vocation

Dans les sociétés où une frange importante de la population est analphabète, où on ne parle que des langues vernaculaires - dont l'aire de diffusion est généralement étroite - le critère de l'alphabétisation est d'emploi aisé. Il l'est beaucoup moins dans les sociétés industrielles où la plupart des gens lisent, écrivent et parlent la même langue, et sont immergés par les mass média dans un milieu de communication extrêmement étendu.

Le passage par l'école, ou l'université, un apprentissage cognitif relativement standardisé, constitue aujourd'hui un ensemble de réquisits essentiels pour la qualification d'un individu pour un emploi. C'est de toute évidence dans la masse des scolarisés et des diplômés que nous pouvons d'abord chercher les intellectuels.

Or, il se trouve que l'acquisition des diplômes n'est pas une activité désintéressée - entre l'emploi et le diplôme, ou plus largement, la qualification universitaire et scolaire - , il existe au moins dans ces sociétés un lien étroit quoique complexe. Nous sommes donc amenés à supputer que les intellectuels se retrouvent chez les professionnels, les enseignants, les responsables d'organisations publiques ou privées.

Dans ce cas, nous pouvons parler d'intellectuels par « qualification » , mais les intellectuels ainsi entendus demeurent un « groupe latent ». Beaucoup de diplômés qui après un long passage dans les universités, se trouvent pourvus de la plus indiscutable

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bourricand . F. , *Le Bricolage idéologique : essai sur les intellectuels et les passions démocratiques* . Paris : Presses Universitaires de France , 1980 , p. 39.

compétence, ou encore, qui exercent de très hautes responsabilités techniques ou administratives, ne prétendent pas au titre d'intellectuels et se surprennent, ou même se choquent, qu'on le leur attribue.

Ils ont tendance à définir leur compétence d'une manière spécifique et pratique, et à mépriser les généralités qui passionnent les bavards, les rêveurs, les rhétoriqueurs, bref, pour eux, les *intellectuels*.

Une deuxième série d'attributs, distincts de la compétence certifiée, est donc nécessaire pour délimiter le groupe des intellectuels. C'est ce qu'avec *Edwards Shils*, nous appellerons « *la proximité aux valeurs centrales de la société* », qui lui fournissent un minimum de conscience et d'identité, ces intellectuels, sont des intellectuels « *par-vocation* » <sup>1</sup>

Chaque société se caractérise par un certain nombre de préférences plus ou moins explicites, d'orientations plus au moins cohérentes, qui servent de références aux individus, soit qu'ils s'y conforment, soit qu'ils s'y opposent. Comme il n'y a pas autant d'orientations et de préférences que d'individus, que ceux-ci s'assimilent ou se différencient, s'identifient ou s'affrontent en invoquant la légitimité ou l'imposture de ces idéaux; nous pouvons dire que ces valeurs ont d'abord un sens dans et pour la collectivité.

Nous conviendrons d'appeler « intellectuels », les individus qui, pourvus d'une certaine expertise ou compétence dans l'ordre cognitif, manifestent aussi un souci particulier pour les valeurs centrales de leur société. Ce souci se manifeste aussi bien par l'engagement à promouvoir des valeurs nouvelles que par la détermination à défendre les valeurs consacrées.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Edwards Shils , *The Intellectuals and the powers, and others essays* . Chicago : The University of Chicago Press, 1972 ,p. 210.

Une certaine compétence cognitive, jointe à une vive sensibilité aux valeurs, tels sont les deux ensembles d'attributs par lesquels nous nous sommes proposés de définir les intellectuels. Il faut ajouter un troisième pour caractériser ces derniers qui se rattache à la déontologie dont ils se réclament. Chaque groupe professionnels a sa propre éthique déontologique. Mais outre les obligations « spécifiques », les professionnels reconnaissent un certain nombre de « principes communs » comme le dévouement à leurs clients, l'idéalisation des finalités qu'ils sont engagés à poursuivre...

Dans la déontologie de l'intellectuel occidental, la recherche de la vérité occupe une place éminente. Cette expression est ambiguë, à la fois parce que la vérité dont il s'agit peut être aussi bien celle du savant que celle du philosophe et du théologien, et aussi parce qu'elle peut être aussi bien atteinte selon les canons de la méthode logico-expérimentale, qu'appréhendée au terme d'un processus herméneutique tout à fait ésotérique.

Le mot « *Vérité* » n'a pas le même sans pour le positiviste logique que pour *Victor Hugo*, par exemple, qui confond sous la démonstration unique de « *mage* » : *l'artiste*, *le philosophe* et *le prophète*, bref, les diverses familles d'inspirés, voire d'initiés.

Mais, quelle que soit l'ampleur des divergences sur la nature de la vérité et sur les méthodes les plus appropriées pour l'atteindre, tout participant au débat intellectuel est tenu de respecter certaines règles de bonnes conduites qui d'ailleurs, sont plus de nature éthique que proprement épistémologique. Un intellectuel est déshonoré s'il trafique des documents, forge des faits, recours à l'argument *ad hominem*, la retenue d'informations vis-à-vis de l'adversaire, le respect des données, le souci de la vérification...

Ces vertus n'exigent - elles pas une maîtrise proprement aristocratique ? ont - elles des chances de survivre, dés lors que la discussion entre pairs est remplacée par des exercices de persuasion à l'adresse de publics extensivement mais médiocrement informés, qui ne portent qu'une attention intermittente et capricieuse aux questions dont débattent de nos jours, les intellectuels ?

Or, l'accroissement du nombre des intellectuels, et d'abord celui des intellectuels par qualification, n'est guère contestable. Le nombre des diplômés et des professionnels augmente à peu prés partout en Occident. Les bénéficiaires se répartissent, il est vrai, inégalement entre les diverses catégories sociales, mais, comme ils constituent des effectifs croissants d'élèves et d'étudiants, ceux ci sont amenés à désirer, demander ou exiger un changement dans le style et le contenu de la formation qui leur est distribuée.

Quant au souci pour *les valeurs centrales* de la société, il prend des formes très différentes et même très contrastées. Il revêt deux formes principales, l'une et l'autre d'ailleurs bien saisies par *A.Tocqueville*. A propos de la première, nous pouvons parler de laïcisation. Au terme d'un processus historique complexe, les intellectuels occidentaux se sont émancipés de la tutelle des églises notamment romaine et de la tutelle des états. Et c'est ainsi qu'ils ont revendiqué leur autonomie par rapport à l'orthodoxie religieuse et par rapport à *la raison d'État*.

Mais nous pouvons aussi parler de radicalisation. En effet, les intellectuels sont devenus des critiques, de plus en plus décidés, de l'ordre social. Que cette critique ait été efficace, cela ne nous interpelle pas dans notre problématique. Mais qu'ils adoptent une orientation conservatrice, ou même réactionnaire, ou au contraire une orientation révolutionnaire, les intellectuels ont pris dés lors un

peu partout en Occident - et sans nul doute plus dans les pays de tradition latine et catholique que dans les pays anglo-saxons à prédominance protestante - leurs distances à l'égard de « *la société bourgeoise* » dans laquelle ils vivent. <sup>1</sup>

Les valeurs centrales, à la propagation desquelles s'engagent en Occident les intellectuels par vocation, *A. Tocqueville* les appelait « *les passions générales et dominantes* » : l'impatience à l'égard de tout arbitraire, le rejet violent de toute hiérarchie non fondée entre les rangs et les statuts, peuvent dans certaines circonstances se répandre comme une traînée de poudre et intéresser toutes les couches de la société. Mais elles peuvent aussi bien cheminer d'une manière souterraine ; dans les deux cas, les intellectuels jouent un rôle dans ces processus, qu'il soient inattendus et violent ou lents et insensibles.

Une autre conception est donnée par *Raymond Aron*, celui ci s'appuyant sur l'histoire des sociétés, propose de distinguer « *les Scribes* », « *les lettrés* » ou « *les artistes* et *les experts* ». Toutes les sociétés écrit il : « ont eu leurs scribes qui peuplaient les administrations ou enrichissaient l'héritage de culture; leurs experts légistes qui mettaient à la disposition des princes ou des riches la connaissance des textes et les arts; les savants qui déchiffraient les secrets de la nature et apprenaient aux hommes à guérir les maladies ou à vaincre sur les de bataille »<sup>2</sup>.

L'importance de chacune de ces catégories est variable. Ces variables reflètent l'évolution sociale générale. Et dans les sociétés industrielles, les trois espèces de « *non-manuel* »: scribes, experts et lettrés, selon l'approche de ce sociologue, progressent

101

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Julien Benda, *La Trahison des clercs*. Paris : Grasset, 1975, p.27.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Louis Bodin, op.cit, p. 16.

simultanément, sinon au même rythme, les bureaucraties offrent des débouchés aux *scribes* de faible qualification, l'encadrement des travailleurs et l'organisation de l'industrie exigent des *experts* nombreux et de spécialisation croissante, les écoles, les universités et les moyens de distractions, de communication (cinéma / radio / télévision) embauchent des *lettrés*, *des artistes* ou *des techniciens* de la parole ou de l'écriture - simple vulgarisateurs-

Cette présentation sociologique est fort éclairante; on peut, cependant, trouver qu'elle ne trace pas avec netteté les limites entre les différentes catégories et surtout, qu'elle change insensiblement de critères : au départ fonctionnelle, elle tend à devenir hiérarchique sans que le principe de cette hiérarchie n'en soit clairement défini.

Alors que le mérite de *Seymour Martin Lipset* est d'avoir traité la problématique de « *l'intellectuel* » dans le cadre de « *la sociologie de la culture* » : « *Nous considérons comme intellectuel*, écrit-il, tous ceux qui créent, distribuent et mettent en œuvre la culture, cet univers de symbole comprenant l'art, la science et la religion »<sup>2</sup>

Cette définition introduit une différenciation que *S. M. Lipset* décrit ainsi: « à l'intérieur de ce groupe, deux niveaux principaux peuvent être distingués : tout d'abord, un noyau formé de créateurs de culture-savants, artistes, philosophes, auteurs, quelques directeurs de journaux, quelques journalistes - en second lieu, viennent ceux qui distribuent ce que d'autres créent, exécutants des divers arts - la plupart des enseignants, des journalistes - et enfin, un groupe périphérique se composant de ceux qui mettent en œuvre la culture pour peu qu'elle s'intègre à leur métier - les membres de professions

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ibid, pp. 17, 19.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>Seymour Martin Lipest, "American intellectuals: Their politics and status", in **Dacdalus, journal of** the American Academy of Arts, and Sciences, Dec 1959, p. 460.

libérales tels que les médecins ou avocats ».¹ Si les exemples cités par l'auteur peuvent être contestés en ce sens qu'ils sont relatifs à une société déterminée, l'essentiel est que cette classification semble juste dans ses grandes lignes.

Quant au sociologue hongrois *Karl Mannheim*; il attribue aux élites intellectuelles la fonction de médiatiser et celle de dépasser les intérêts particuliers des groupes en conflits, et créer par-là les conditions mêmes de la coexistence sociale. Il leur attribue également la tâche d'expérimenter de nouveaux possibles, d'élaborer des valeurs nouvelles, de les diffuser et de les transmettre aux masses, « *en douceur* » et sans autoritarisme. Comment les élites intellectuelles sont-elles en mesure de s'acquitter de toutes ces tâches?

La réponse de *K*. *Mannheim* est triviale : *les intellectuels* peuvent s'arracher aux pesanteurs groupales, aux influences de la classe sociale d'appartenance, et considérer de haut les situations et les points de vue. *K. Mannheim*, qui a pourtant théorisé l'interdépendance absolue entre le système idéologique et la situation sociale, considère que les intellectuels ne sont pas toujours affectés par les conditionnements sociaux. D'où leur possibilité de fonder, par - delà le relativisme des conceptions sectorielles propre à chaque groupe une vision synthétique de la connaissance, et donc une science au sens large du terme<sup>2</sup>.

Mais, cette approche *a-classiste* des intellectuels n'a pas de fondements historiques. Les intellectuels sont des membres à part entière de certaines classes; ils constituent des groupes caractérisés par des intérêts dont la prétention universaliste est marquée. Bref,

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid., p. 486.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>Giovanni Busino, *Elites et Elitismes*. Paris : Presses Universitaires de France, 1996, p. 79.

nous constatons que **K. Mannheim** a réduit le poids de *l'intelligentsia* uniquement dans le fonctionnement des élites, et qu'il n'a pas poussé l'analyse plus loin.

## § 2 : Entre Idéologie et Intellectualité

L'Approche marxiste traditionnelle ne permet guère de dépasser la problématique posée par le statut « *des intellectuels* » dans la société. Ainsi nous décelons chez les divers théoriciens marxiste trois analyses :

- Fort bien exposée par *Kautsky*, la première analyse conçoit les intellectuels comme une couche sociale parmi d'autres: « l'intellectuel n'est pas un capitaliste ; il est vrai que son niveau de vie est celui du bourgeois, et qu'il est obligé de se maintenir à ce niveau aussi longtemps qu'il ne s'est pas transformé, déclassé socialement, mais il est obligé en même temps de vendre le produit de son travail. Il est souvent exploité par le capitaliste et subit humiliation sociale .... »<sup>1</sup>.; ainsi l'intellectuel ne une certaine se trouve dans aucun antagonisme économique à l'égard du Prolétariat, mais sa situation dans la vie et ses conditions de travail ne sont pas celles du prolétariat. De là , un certain antagonisme dans son état d'esprit et dans son mode de penser. Lénine souscrit à cette analyse: « .... Nul n'osera nier que ce qui caractérise d'une façon générale les intellectuels en tant que couche particulière dans les sociétés capitalistes contemporaines, c'est justement l'individualisme et l'inaptitude à la discipline et à l'organisation » <sup>2</sup>. Le terme d'intellectuel est pris ici dans une acception très large, proche de la définition fondée sur le caractère cérébral du travail<sup>3</sup>.
- La deuxième attitude que nous rencontrons chez les théoriciens penseurs marxistes, ne concerne qu'un groupe restreint,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> K. Kautsky Franz Mehring, Neue Zeit XXII, 1905, n° 4, cité par *Lénine* in : *Un Pas en avant, deux en arrière* . Moscou : Langues Étrangères, 1962, Tome 1, pp. 431, 432 (oeuvres choisies en 3 vol.).
<sup>2</sup>- ibid., P 434.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Souligné par Frédéric Bon, Michel Antoine Burnier, in : *Les Nouveaux Intellectuels*, Paris : Cujas, 1966, p. 22.

celui des *intellectuels idéologues* : ceux - là ont pour fonction de justifier et de masquer l'oppression de la classe dominante sur les classes exploitées et de mystifier celles - ci pour empêcher une révolte. Les intellectuels ont mis leurs facultés d'esprit au service de l'ordre établi : valets de la classe au pouvoir ; Ils sont rémunérés comme tels.

Instruments d'oppression et de répression; ils jouent dans le domaine des idées le rôle de contrainte assumé par la police sur le plan matériel, ce que *Paul Nizan*, historien et théoricien Marxiste appelait « *les chiens de garde* » dont l'un de ses célèbres ouvrages porte la même formule. Les groupes définis par ces deux analyses ne suscitent chez les marxistes que méfiance et hostilité. De cette manière les *intellectuels* sont pour la majorité des marxistes, « *des alliés peu sûr*: il faut veiller à ce que leur mode de vie et de pensée ne contaminent pas la classe ouvrière, quant aux idéologues, ils sont l'objet de mépris.....»

• La troisième analyse, cependant, s'efforce de montrer que certains intellectuels peuvent rallier le camp du prolétariat : « au moment où la lutte des classes approche de l'heure décisive , le processus de décomposition de la classe dominante se détache de celle-ci et se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui porte en elle l'avenir, de même que jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours, une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat et notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique ... »², c'est ce que souligneront Marx et Engels dans leur célèbre « Manifeste du Parti Communiste ».

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Frédéric Bon, Michel Antoine Burnier, Op. Cit., p. 23.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Karl Marx, Frédéric Engels , *Manifeste du Parti Communiste*. Paris : Sociales ,1960, p. 24.

En dehors des marxistes traditionnels, nous relevons que *Antonio Gramsci* est le premier marxiste qui refuse de définir *les intellectuels* par la nature de leur travail ou de leurs idées; il s'efforce de donner une théorie des intellectuels et de leur situation dans la société : « ...c'est pourquoi l'on pourrait dire que tous les hommes sont des intellectuels ; mais tous les hommes n'exercent pas dans la société la fonction d'intellectuels » <sup>1</sup>

Selon cette optique, lorsque nous distinguons : *intellectuel* et *non-intellectuel*, nous ne nous référions en réalité qu'à la fonction sociale immédiate de la catégorie professionnelle des intellectuels, c'est àdire que nous tenons compte de la direction dans laquelle s'exerce le poids le plus fort de l'activité professionnelle spécifique : dans l'élaboration intellectuelle ou dans l'effort musculaire et nerveux : « cela signifie que l'on peut parler d'intellectuels, et qu'on peut pas parler de non-intellectuels, car les non-intellectuels n'existent pas, mais le rapport lui-même entre l'effort d'élaboration intellectuelle cérébrale et l'effort musculaire nerveux n'est pas toujours égal, aussi a -t-on divers degrés de l'activité intellectuelle spécifique. Il n'existe pas d'activité humaine dont on puisse exclure toute intervention intellectuelle; on ne peut séparer l'homo-sapiens de l'homo-faber... »²,ce qui importe alors, c'est la fonction assurée par les intellectuels.

A. Gramsci définit cette fonction ainsi: « chaque groupe social naissant sur le terrain originel d'une fonction essentielle dans le monde de la production économique, crée en même temps que lui, organiquement, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui donnent son homogénéité et la conscience de sa propre fonction, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans le

<sup>1</sup> Antonio Gramsci, Les Cahiers de Prisons, Cahier nº 12. Paris: Sociales, 1983, p. 243.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Antonio Gramsci, Op.cit., p.243.

domaine politique et social ... »¹. Selon cette définition, tout groupe social, ou toute classe sociale faisant son entrée dans l'Histoire comme expression du développement des structures économiques, a besoin, pour élaborer sa propre vision du monde et sa propre conscience, d'une couche « d'intellectuels organiques », qu'elle utilise non seulement pour gagner l'adhésion des masses à « l'autre » infrastructure économique, mais aussi pour les façonner idéologiquement conformément à sa propre vision du monde.

Dans la mesure ou l'observe *A. Gramsci*, les intellectuels constituent le groupe social qui selon son propre terme « *Cimente* » l'édifice social en reliant l'une à l'autre l'infrastructure économique et la superstructure pratique, culturelle et, plus globalement, idéologique, la fonction intellectuelle elle-même se devise ou se subdivise en deux fonctions essentielles : la fonction technico-économique des couches intellectuelles qui consiste à concevoir et à mettre en pratique les connaissances, les techniques, les méthodes et les procédures de production nécessaires au développement de la partie économique du groupe social au projet duquel elles adhérent.

La fonction *idéologico-politique*, quant à elle, correspond à l'élaboration, et à la diffusion de l'idéologie du groupe social qui a donné naissance aux couches intellectuelles et dans lequel ces dernières se reconnaissent.

Par ailleurs, cette analyse a pu permettre de sortir à la fois des querelles scolastiques de concepts définitionnels et de l'impasse « dialecticiste » de la pensée marxiste traditionnelle ; La fonction intellectuelle n'est pas purement et simplement assimilable à une profession parmi d'autres. C'est une situation dans le complexe des relations sociales et non un caractère intrinsèque qui détermine

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ibid., p. 240.

l'existence d'un groupe social. Cette fonction est spécifique : elle vise à donner au groupe social « son homogénéité et la conscience de sa propre fonction ».

Ainsi, les *intellectuels* tirent leur existence des groupes sociaux auxquels ils sont rattachés, mais leur fonction est spécifique, *A.Gramsci* rend compte de ce double aspect, et c'est là l'originalité de son schéma, par le terme *« couche organique* », organiquement liés aux groupes et aux classes sociales, les intellectuels n'en ont pas moins une certaine autonomie, puisqu'ils exercent des fonctions essentielles dans l'apparition des groupes et des classes par cette distance elle-même qui empêche de les confondre avec les autres catégories <sup>1</sup>.

Le Schème de *A.Gramsci* élargit considérablement la notion d'intellectuel qui comprend alors, aussi bien le savant que le politique. Il ne donne pas de critère absolu pour juger si telle profession ou tel homme est intellectuel, mais permet de déterminer les groupes qui, dans une situation historique donnée remplissent une fonction intellectuelle <sup>2</sup>.

Une couche intellectuelle peut simplement amener un groupe à prendre conscience d'intérêts économiques communs, elle peut organiser et incarner une volonté plus large avec ses dimensions politiques, idéologiques et culturelles. Cette couche organique peut se diversifier selon une division du travail et s'ordonner en une hiérarchie : certains groupes sont chargés de l'organisation et de la diffusion des idées dans une sphère très restreinte, alors que d'autres interviennent au niveau global <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Frédéric Bon, Michel Antoine Burnier, op.cit., p. 27.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ibid., p. 31.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> ibid., p. 34.

Dans cette même optique, nous estimons que Mao-Ze-Dong confirme que l'intellectuel ne peut exister qu'à travers son groupe social, il confirme ceci: «....c'est une erreur de croire que l'intellectuel peut savoir sans comprendre et surtout sans sentir et se passionner non seulement pour le savoir mais pour l'objet du savoir... C'est une erreur de croire que l'intellectuel peut être tel, s'il prend ses distances et se coupe du peuple / nation .... »<sup>1</sup>, c'est à-dire, qu'il ne sent pas les passions élémentaires du peule pour les comprendre et donc les expliquer et les justifier par rapport à une situation historique donnée et les relier dialectiquement aux lois de l'Histoire, à une conception du monde élaborée de façon scientifique et cohérente. Pour Mao-Ze-Dong, on ne fait pas de politique à l'échelle de l'Histoire sans cette passion, c'est à dire sans ce lien sentimental entre l'intellectuel et le peuple / nation. Privés d'un tel lien, les rapports entre les deux entités sont ou deviennent des rapports d'ordre purement bureaucratique, formel ; les intellectuels deviennent une caste ou un corps ecclésiastique.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cité pas Antonio Gramsci, op. cit., p. 237.

# § 3 : Entre Aliénation et Engagement :

Tout au long de son existence, *J-P. Sartre* n'a jamais cessé de se remettre en question; sans méconnaître ce qu'il appelait ses « *intérêts idéologiques* »: il ne voulait pas y être aliéné, c'est pourquoi il a souvent choisi de « *penser contre soi* », faisant un difficile effort pour « *briser des os dans sa tête* ». Les événements de Mai 1968, en France , auxquels il a été mêlé et qui l'ont profondément préoccupé, furent pour lui l'occasion d'une nouvelle révision; il se sentait contesté en tant qu'intellectuel et par là- même il fut amené, au cours des deux années qui suivirent, à réfléchir sur le rôle de l'intellectuel et à tenter de modifier la conception qu'il en avait<sup>1</sup>

Il s'en est souvent expliqué, en particulier dans les conférences qu'il avait données au Japon en 1965 <sup>2</sup>. *J-P.Sartre* avait une conception de l'intellectuel comme « *technicien du savoir pratique* » que déchirait la contradiction entre l'universalité du savoir et le particularisme de la classe dominante dont il était le produit : ainsi incarnait-il *la conscience malheureuse*, telle que *Hegel* la définit; satisfaisant sa conscience de cette mauvaise conscience même, il estimait qu'elle lui permettait de se ranger du côté du prolétariat. *J-P.Sartre* pensait qu'il fallait dépasser ce stade : à « *l'intellectuel classique* », il opposait « *le nouvel intellectuel* » qui nie en soi le *moment intellectuel* pour tenter de trouver un nouveau statut « *populaire* »; le nouvel intellectuel cherche à se fondre dans la masse pour faire triompher la véritable universalité. *J-P Sartre* a

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*. Paris : Gallimard ,1983, pp. 15, 16.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Jean-Paul Sartre est l'auteur français le plus lu dans ce pays.

également opéré une distinction nécessaire. Le haut fonctionnaire, le chef d'entreprise, l'ingénieur, le savant atomiste, le médecin, l'enseignant dont on ne niera pas que les travaux sont intellectuels, ne sont pas des intellectuels. Le savoir qu'ils détiennent est immédiatement utilisé, par eux-mêmes ou par des agents d'exécution, ils occupent dans la société une place déterminée à l'avance et pour laquelle, ils ont été recrutés, la tâche particulière qu'ils effectuent se situe dans un ensemble économique et social qui les détermine. *J-P Sartre* leur donne le nom de « techniciens de savoir pratique ». Il en exclut l'écrivain, le penseur, l'artiste que A. Gramsci, plus justement, rangeait, avec les précédents, parmi les « intellectuels organiques » de la classe dominante, ceux qui créent les valeurs les renouvellent et les diffusent.

C'est parmi ces écrivains, ces penseurs, ces artistes, plus que parmi les « managers » et les chefs d'entreprise, qu'on trouve les signataires de manifestes. Or, c'est à ce moment précis, quand ils sortent de leur fonction naturelle, qu'ils deviennent des « intellectuels ». Aux yeux de la classe dominante, ils sont en effet « coupables ».

Coupables de se mêler de ce qui ne les regarde pas, coupables de prendre position sur des affaires hors de leur compétence, coupables de profiter de l'autorité qu'ils ont acquise par leurs travaux pour laisser croire qu'ils font preuve des mêmes qualités hors de leur spécialité, coupables enfin d'agir sans mandat de personne, de leur propre chef, alors qu'ils avaient été choisis et formés, dans leurs études, pour un certain rôle à une certaine place. Ils travaillent contre leurs intérêts propres et contre l'intérêt commun. Ils donnent objectivement la main à l'ennemi de classe<sup>1</sup>

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Maurice Nadeau, « *Qu'est-ce qu' un intellectuel?* » in : *La Quinzaine Littéraire* du 1<sup>er</sup> au 15 fev. 1973, p.3.

Le « technicien du savoir pratique », selon **J-P Sartre** devient à l'occasion un intellectuel. **Comment, et pour quelles raisons ?** 

Par la nature même de sa tâche. Le savoir qu'il détient, les méthodes qu'il utilise, l'exercice même de la pensée débordant de toutes parts, le travail parcellaire qu'il effectue. La pensée scientifique et même le progrès technique se caractérisent par une contestation permanente des résultats préalablement acquis, considérés moins comme un point d'arrivée que comme un nouveau point de départ. Le chemin de la réflexion, même pour un spécialiste, passe par une vue globale de l'ensemble dont sa spécialité fait partie. Cette réflexion est *« universaliste »*. Les obstacles qu'elle rencontre, les entraves dont elle est l'objet, ce n'est pas en elle-même qu'elle les trouve, mais dans un certain état de fait - des techniques ou de la société. <sup>1</sup>

La plupart des « techniciens du savoir pratique » s'en accommodent. Nées dans la classe dominante ou asservis à ses fins : celui du profit dans le mode de production capitaliste - camouflé en recherche du bonheur pour tous ,- ils ne sont pas portés à voir la contradiction qui existe entre leur technique universaliste et la tâche parcellaire à laquelle ils sont voués. Ils respectent les valeurs de cette classe : le travail en vue du profit, l'ordre, la hiérarchie, la réforme mesurée, le changement dans la continuité...etc. Au mieux, ils se disent agnostiques apolitiques, suffisamment occupés par leurs travaux, leur vie de famille ou le jardinage. Ils se disent sans problèmes. Et la classe dominante peut, en effet, compter sur ces auto-mutilés, ces aliénés joyeux.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ibid., p. 4.

En même temps, le « technicien du savoir pratique » est un « intellectuel en puissance ». Par ses méthodes d'approche des faits, leur analyse et la réflexion poussée jusqu'à ses conséquences.

Par la prise de conscience de la contradiction dont il est le lieu. Si sa technique universaliste se heurte à des obstacles majeurs du genre « ça ne se fait pas », « c'est impossible », « trop d'intérêts sont en jeu », il doit mettre en doute ou sa conscience professionnelle, ou l'idéologie dominante.

Or c'est à partir de cette conscience professionnelle qu'il découvre la nature des entraves mises à sa pensée: elles sont généralement liées au profit, à la concurrence, au rendement ...etc. L'intellectuel est alors amené à considérer sa condition, à prendre une vue globale de son « être social » au sein des rapports de production, à vouloir changer, pour l'honorabilité ou l'efficacité de sa propre fonction, la nature de ceux-ci, à tendre l'oreille vers ceux qui prônent une forme de société où les rapports seraient tout autres. Il commence à s'occuper de « ce qui ne le regarde pas », il est mûr pour signer des Manifestes.

En 1965, *J-P Sartre* abandonne l'intellectuel à cette « *conscience malheureuse* ». Il lui voit bien un rôle qui serait de « *servir le peuple* », « *d'aider à la prise de conscience prolétarienne* », voire « *s'intégrant au mouvement général du prolétariat* »<sup>1</sup>. Mais l'intellectuel demeure une « *conscience déchirée* : « *Il ne sera jamais tout à fait dedans ... ni tout à fait dehors ...* », banni qu'il est par les classes privilégiées et « *suspect aux yeux des classes défavorisées à cause de la culture même qu'il met à leur disposition* »<sup>2</sup>. Adhérer à un parti de masses, C'est se cacher ses

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Simone De Beauvoir, op.cit., p.349.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Maurice Nadeau, op.cit., p. 4.

propres problèmes . *Alors que faire*? , *J-P Sartre* indique un certain nombre de fonctions dont peut se charger l'intellectuel .

Elle vont de l'élévation du niveau de la culture populaire à la lutte contre l'idéologie dominante en passant par la contestation de tout pouvoir, y compris le pouvoir politique qui s'exprime par les partis de masse et l'appareil de la classe ouvrière. « *La parole est action* » aimait tant le répéter *J-P Sartre*. Et en d'autres temps, en d'autres lieux ... mais toujours dans le même ordre d'idées, opposons à *J-P.Sartre*, *Saint Augustin* qui, lui, soutenait que : « *L'écriture est action* ! ».

Les intellectuels seraient les chantres par qui la transparence viendrait à la société. La voie était claire: « il fallait dévoiler pour changer, et l'énoncé de la vérité devait être le moyen de l'humanisation et de la transformation de l'organisation sociale. »¹

Nous voyons ainsi se dessiner naturellement et aisément la place de cet intellectuel dans la société et dans la cité. Autrement dit, un intellectuel est donc , par essence , un critique social, un individu dont le souci est d'identifier, d'analyser et par ce moyen de contribuer à surmonter les obstacles qui empêchent d'atteindre un ordre social meilleur, plus humain et plus rationnel.

Il devient ainsi la conscience de la société et le porte-parole des forces progressistes qu'elle contient durant toute la période donnée de son Histoire. Dés lors, la recherche de la vérité est la vocation axiale de l'intellectuel dans les sociétés industrielles, et les textes abondent en ce sens, *Henri Barbusse* confirmera à ce propos ceci: « ...les intellectuels sont les traducteurs de l'idée dans le chaos de la vie, qu'ils soient savants, philosophes, critiques ou poètes, leur

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Jean - Paul Sartre, *Un Plaidoyer pour les Intellectuels*. Paris: Gallimard, 1975, p. 38.

métier éternel est de fixer, et de mettre en ordre la vérité innombrable par des formules, des lois et des œuvres. Ils en dégagent les lignes, les directions; ils ont le don quasi-divin d'appeler enfin les choses par leurs noms. Pour eux, la vérité s'avoue, s'ordonne et s'argumente, et la pensée organisée sort d'eux pour rectifier et diriger les croyances et les faits. Par cette utilité sublime, les ouvriers de la pensée sont toujours au commencement du drame interminable qu'est l'Histoire des hommes et de leurs sociétés ... »¹ . Le désir de dire la vérité n'est donc qu'une condition pour être un intellectuel. L'autre critère est d'être courageux, d'être prêt à mener jusqu'où il risque d'être conduit une recherche rationnelle. D'entreprendre une critique « impitoyable de tout ce qui existe, impitoyable dans le sens où la critique ne reculera ni devant ses propres conclusions, ni devant le conflit avec le pouvoir quel qu'il soit ».²

En Outre, il sera souvent -très souvent- et inévitablement considéré comme un « trublion » et « un gêneur » par la classe dirigeante qui cherche à préserver le « statut quo » et par les travailleurs intellectuels à son service qui, l'accusant d'être « un utopiste » ou, dans les meilleurs des cas, « un métaphysicien » et, dans le pire des cas, « un séditieux » Tel est le lot des intellectuels, essayer de dire la vérité au risque d'être persécuté par la classe dirigeante, car le « grand malheur » d'un intellectuel est ordinairement de ne tenir à rien, sauf à une seule loi: la vérité, la recherche obsessionnelle de cette vérité quoi qu'il lui en coûte: « tout en sachant qu'il ne peut jamais l'atteindre; il a aussi le devoir de dire la vérité à ses commanditaires , même si elle déplaît à ces derniers, il est bien sûr

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Henri Barbusse, *Les Intellectuels : Le Couteau entre les dents.* Paris: Clarté, 1961, p. 56.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>idée soulignée par Karl Marx, citée par Louis Bodin, op.cit., p. 39.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>Paul Baran, « Qu'est-ce qu'un Intellectuel? » in *Partisan*, n° 22, Octobre 1965, pp. 41, 46.

faillible mais dés lors, qu'il respecte les règles de sa confrérie, c'està-dire la discipline scientifique, il reste conforme à ces règles... ». 1

Par ailleurs, le point fondamental, tient que l'intellectuel est précisément doté d'une faculté de représenter, d'incarner, d'exprimer un message, une vision, une position, une philosophie ou une opinion devant, - et pour- un public.

Or ce rôle a ses règles, il ne peut être exercé que par celui qui se sait engagé à poser publiquement les questions qui dérangent, à affronter l'orthodoxie et le dogme, et non à les produire, quelqu'un qui n'est pas enrôlable à volonté par tel gouvernement ou telle grande entreprise et dont la raison d'être est de représenter toutes les personnes et tous les problèmes systématiquement oubliés ou laissés pour compte.

L'intellectuel se fonde pour ce faire sur des principes universels : à savoir que tous les êtres humains sont en droit d'attendre, à quelque notion qu'ils appartiennent, l'application des mêmes normes de décence et de comportement en matière de liberté et de justice, et que toute violation délibérée ou pas, de ces normes, doit être mise au jour et courageusement combattue.

Assez souvent, cet intellectuel sera marginalisé à cause de cette quête, il deviendra même le bouc-émissaire à quelque crise qui viendra secouer sa société. C'est ce que *Voltaire* a mis en exergue dans son Dictionnaire Philosophique à travers cet aphorisme imagé: « ...un bourgeois achète un petit office, et le voilà soutenu par ses confrères, si on lui fait une injustice, il trouve aussitôt des défenseurs, l'homme de lettre (intellectuel) est sans secours; il ressemble aux poissons volants : s'il s'élève un peu, les oiseaux le

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Souligné par *Francis Balle* dans un entretien accordé à *Brahim Brahimi*, cité dans sa thèse de Doctorat « *Le Pouvoir, la presse et les intellectuels* », p. 367.

dévorent, s'il plonge, les poissons le mangent... tout homme public paye tribut à la malignité, mais il est payé en deniers et en honneurs, l'homme de lettres paye le même tribut sans rien recevoir; il est descendu pour son plaisir dans l'arène; il s'est lui-même condamné aux bêtes... » <sup>1</sup>.

### § 4 : Entre Traditionalisme et Modernisme

Dans la majorité des pays du monde, et plus particulièrement dans les pays sous-développés où leur nombre est parfois dérisoire, les intellectuels ne forment pas une classe en soi comme les autres groupes sociaux dont les activités et la raison d'être et de lutter sont déterminées par des facteurs économiques, de production, d'exploitation ou de prépondérance politique. Les intellectuels, suivant leur degré de formation, de conscience politique et sociale, et de patriotisme, se répartissent à peu près entre tous les groupes de la nation, et ils sont généralement moins conditionnés que beaucoup d'autres citoyens par leur appartenance à une classe. Encore une fois, tout est fonction de leur adhésion idéologique et de leur désintéressement au double plan d'une conscience nationale et civique agissante <sup>2</sup>.

L'Histoire politique des grandes Révolutions dans le monde depuis le XVIIIe siècle nous enseigne que des *intellectuels*, d'origine bourgeoise et même aristocratique qui auraient pu être solidaires de leur classe sociale, conservatrice et privilégiée, sont allés, au contraire vers le peuple pour l'encadrer, partager ses épreuves et l'aider à se libérer de l'oppression et de l'injustice, en luttant dans

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*. Paris: Garnier/Flammarion, 1964, pp. 254,255.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mostefa Lacheraf, *Algérie et Tiers-monde*. Alger: Bouchène, 1989, pp. 213, 214.

ses rangs contre les forces acquises au pouvoir dont ils étaient pourtant issus.

Les exemples de *Danton* et surtout de *Robespierre* et de *Saint Just*, les cas de *Mao Ze-Dong*, *Hochiminh*, *Fidel Castro*, *Salvador Allende* plus prés de nous sont significatifs de l'engagement patriotique aux côtés de leurs peuples respectifs humiliés, exploités et opprimés, de grands intellectuels issus de la bourgeoisie riche et du mandarinat conservateur traditionnel.

Il est vrai que la démarche de *l'intellectuel colonisé* prend quelque fois les aspects d'un culte, d'une religion. Mais si on analyse bien cette attitude, on s'aperçoit qu'elle traduit la prise de conscience par *l'intellectuel colonisé* du danger qu'il court de rompre les dernières amarres avec son peuple.

Par ailleurs, *Frantz Fanon* dans ses diverses publications a soutenu que la responsabilité de *« l'homme de culture colonisé* » n'est pas une responsabilité en face de la culture nationale mais une responsabilité globale à l'égard de la nation globale, dont la culture n'est, somme toute, qu'un aspect.<sup>1</sup>

D'après ce théoricien de la Révolution Algérienne, *l'homme de culture colonisé* ne doit pas se préoccuper de choisir le niveau de son combat, le secteur où il décide de livrer le combat national.

Car, selon toujours ce dernier, se battre pour la culture nationale, c'est d'abord se battre pour la libération de la nation, matrice matérielle à partir de laquelle la culture devient possible.<sup>2</sup> Il ne faut donc pas se contenter de plonger dans le passé du peuple pour y

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*. Paris : Maspero, 1966, Préf. de *Jean – Paul Sartre*, 1987,

pp. 194. <sup>2</sup> ibid., p. 200.

trouver des éléments de cohérence vis-à-vis des entreprises falsificatrices et péjoratives du colonialisme.

Pour *F. Fanon*, il faut plutôt travailler, lutter à la même cadence que le peuple afin de préciser l'avenir, préparer le terrain où déjà se dressent des pousses vigoureuses.<sup>1</sup>

Par ailleurs, la culture nationale n'est pas le folklore ou un populisme abstrait, ni cette masse sédimentée de gestes épurés, c'est à dire de moins en moins rattachables à la réalité présente du peuple. *F. Fanon* situe cette culture dans l'ensemble des efforts consentis par le peuple sur le plan de la pensée pour décrire, justifier et chanter l'action à travers laquelle le peuple s'est constitué et s'est maintenu.

En outre, pour *F. Fanon*, le vrai intellectuel dans les pays colonisés est celui qui contribue au combat de son peuple : « *l'homme colonisé qui écrit pour son peuple quand il utilise le passé, doit le faire dans l'intention d'ouvrir l'avenir, d'inviter à l'action, de fonder l'espoir. Mais pour assurer l'espoir, pour lui donner une densité, il faut participer à l'action, s'engager corps et âme dans le combat national. On peut parler de tout mais quand on décide de parler de cette chose unique dans la vie d'un homme qui représente le fait d'ouvrir l'horizon, de porter la lumière chez soi, de mettre debout soi-même et son peuple alors il faut musculairement collaborer... »<sup>2</sup>* 

L'exemple du Monde arabe pourrait être également proposé dans ce contexte. On sait que la majorité des territoires arabes a été soumise à la domination coloniale. Le colonialisme a déployé dans ces régions les mêmes efforts pour ancrer dans l'esprit des indigènes que

.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid., p. 205.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> ibid., p. 186.

leur histoire antérieure était une histoire dominée par la barbarie. La lutte de Libération Nationale s'est accompagnée d'un phénomène culturel connu sous le nom « d'éveil de l'Islam ». La passion mise par les auteurs arabes contemporains a rappeler à leur peuple les grandes pages de l'Histoire civilisationnelle arabe est une réponse aux mensonges de l'occupant.

Les grands noms de la littérature arabe ont été répertoriés et le passé de la civilisation arabe a été brandi avec la même fougue, la même ardeur que celui des civilisations Africaines.

Mais depuis les années soixante – dix, on évoque souvent et, même assez souvent « *la crise de l'intelligence arabe* », une crise qui témoigne de l'inefficience et de la stagnation de la société arabe, causée essentiellement par une situation culturelle des plus ambiguë.

Effectivement, la vie culturelle dans le Monde arabe est gérée par deux tendances, elle y enferme deux sphères de pensée assez différentes l'une de l'autre. Par conséquent, il y subsiste des intellectuels qui possèdent deux langages, deux codes de référence, deux logiciels cérébraux et pensent et agissent selon deux logiques.

Laroui Abdallah, très connu pour s'y être penché sur cette question et écrit à son propos plusieurs ouvrages, rejoint cette approche et l'enrichit en présentant des détails sur la différence existante entre les deux sphères<sup>1</sup>. Ainsi, pour cet auteur, la majorité des intellectuels arabes pensent selon la logique traditionalisante — Salafiste — alors que le reste selon une logique éclectique : « les deux tendances abolissant en fait la dimension historique. Mais si l'intellectuel efface l'histoire de sa pensée, l'efface t-il de la réalité ? Bien sûr

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Abdallah Laroui, *La Crise des intellectuels arabes : Traditionalisme ou Historicisme ?* Paris : Maspero, 1974, p.182.

que non, l'Histoire en tant que structure passée / présente informe la condition actuelle des arabes tout autant que celle de leur adversaires... la pensée a-historique n'aboutit qu'à un seul résultat : ne pas voir le réel, et si nous traduisons cela en termes politiques, nous disons qu'elle renforce à tous les nivaux la dépendance » 1

Mais, cette dépendance apparente ou cachée, ne signifie pas seulement perte de liberté et exploitation, elle ne porte pas atteinte seulement à la dignité et aux intérêts matériels de la nation. Elle signifie aussi et surtout persistance et approfondissement du retard historique : « cela va sans dire que la pensée éclectique qui s'ouvre entièrement à toutes les influences extérieures est soumise à cette dépendance... et la pensée traditionalisante n'est pas moins dépendante, en dépit de ses prétentions ; en effet, comment peut-elle s'opposer à la technologie moderne, aux systèmes économiques, alors qu'elle ne les comprend pas et n'a aucune possibilité d'inventer des systèmes concurrents! »<sup>2</sup>

Cependant, en dépit de cette amère vérité, A. Laroui soutient que la grande majorité des intellectuels arabes continue à pencher vers le Salafisme et l'éclectisme, tout en croyant jouir d'une totale liberté qui leur permet de s'approprier le meilleur parmi les produits culturels d'autrui<sup>3</sup>.

Pourquoi l'intellectuel arabe s'est-il retrouvé dans cette situation? parce que, tout simplement l'intellectuel arabe a trop longtemps hésité à critiquer radicalement : culture, langue et tradition.

Il a trop longtemps reculé devant la critique des buts de la politique nationale locale, qui aboutit à l'étouffement de la démocratie et au

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid., p. 191. <sup>2</sup> ibid., p. 209.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> ibid., p. 212.

dualisme généralisé; et pour que cette situation soit dépassée, A.Laroui pense que l'intellectuel arabe doit critiquer l'économie superficielle qui croit moderniser le pays et rationaliser la société en construisant une usine avec l'argent d'autrui, la technologie d'autrui, l'administration d'autrui, et doit cesser de s'autocensurer lorsqu'il s'agit des problèmes de minorité et de démocratie locale, de peur de mettre en péril une apparente unité nationale : « cette critique doit s'effectuer à deux niveaux : d'abord celui des États, à l'intérieur des organisations territoriales auxquelles chaaue intellectuel révolutionnaire appartient, ensuite celui du mouvement unitaire arabe qui doit précisément se structurer, se libérer de toute considération et dépendance à l'égard des intérêts locaux, dépasser les limites de la pratique politique courante... »<sup>1</sup>.

En Conclusion, *l'intellectuel arabe* pour assumer son rôle comme tel, doit avoir pour mission vocationnelle principale ,celles , entre autres , de : de critiquer, juger les mouvements, les organisations, les « *politiques* » des États en tant qu'ils influencent l'avenir de tous les arabes.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid., p. 219.

#### CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Le concept *« élite »*, ainsi d'ailleurs que tous ses dérivés et apparentés, semble assez prétentieux aux yeux des chercheurs. L'analyse historique précise, nous induit à penser que sa connotation peut se référer simultanément à des forces sociales extrêmement différentes et souvent contradictoires. Une vérification historique de la théorie des élites suppose que ses caractéristiques principales soient connues.

Or, jusqu'ici, personne n'a réussi à les circonscrire ni à les définir avec exactitude, pas même en termes de représentations, de valeurs et de comportements usuels. La recherche historique n'a jamais pu isoler très précisément les éléments qui garantissent l'existence d'un groupe déterminé, et encore moins à identifier les signes distinctifs, les symboles et les images capables d'assurer l'unité des comportements. Ni le revenu, ni la richesse, ni la profession, ni la place occupée dans une hiérarchie institutionnelle, ni le standing de vie ne permettent, en effet, d'individualiser, de positionner ou de localiser une élite.

D'ailleurs la plupart des chercheurs dans ce domaine ont coutume de distinguer un nombre considérable de groupes d'élites dans les sociétés contemporaines, les plus importantes d'entre eux étant les gouvernants, les hauts fonctionnaires, les directeurs, et les grands commis du Monde des affaires, les chefs-syndicaux, les intellectuels et les leaders de l'opinion dans les « mass-média » ainsi que ceux activant dans les associations représentant la société civile.

Ces élites modernes , souligne-t-on , ne sont pas seulement diversifiées à l'intérieur , en ce sens qu'elles comprennent des individus d'origines sociales et de formation très différente , mais elle représente aussi des groupes d'intérêts divers , si bien qu'elles sont de nature à se contrecarrer et à s'équilibrer dans la détermination des politiques sociales et culturelles . En outre , elles ne sont plus des groupes héréditaires ni exclusifs , mais elles sont recrutées très largement par concours selon les critères de mérite .

En un mot , le rôle des élites , en tant qu'agents du changement socio-dynamique , est reliable aux problèmes de l'intégration sociale , de la participation politique , du développement économique , de l'équitable distribution du revenu national , du contrôle des pouvoirs, et donc, de l'instauration de la démocratie en tant que systèmes de régulation de poids et de contrepoids .

Et *les élites intellectuelles* assument un rôle primordial dans ce contexte; Car c'est à elles qu'incombe la fonction de médiatiser et de dépasser les intérêts particuliers des groupes en conflits, et créer par-là les conditions mêmes de la coexistence sociale. C'est elles aussi, qui devraient assumer la tâche d'expérimenter de nouvelles possibilités, d'élaborer des valeurs nouvelles, de les diffuser et de les transmettre aux masses, « *en douceur* » et sans autoritarisme.

Nous observons ainsi se dessiner naturellement et aisément la place de « *l'intellectuel* » dans la société et dans la cité . Autrement dit , un intellectuel est donc par essence un critique social , un individu dont le souci est d'identifier , d'analyser et par ce moyen de contribuer à surmonter les obstacles qui empêchent d'atteindre un ordre social meilleur , plus humain et plus rationnel .

Un intellectuel serait en quelque sorte un « homo - s'eismographe » à l'écoute des « tectoniques » sociales dans le champ de son temps et dans les ondes de la perception de ses connaissances .

Par ailleurs, le point fondamental et spécifiquement si axiomatique, postule et condétermine que l'intellectuel est précisément doté d'une faculté de représenter, d'incarner, d'exprimer un message, une vision, une position, une philosophie ou une opinion devant et pour un public.

Mais , ce à quoi tend et prétend « *l'intellectuel* » qui se veut comme tel : du *sophiste* , du *mandarin* au *juge de tribunal* en passant par *le philosophe* du *XVIII* e siècle , c'est d'être « *l'instituteur* » et « *l'avocat* » de la liberté politique et des droits de la personne , « *l'architecte* » d'une société transparente où cohabitent pleinement et en symbiose l'individu et le citoyen .

Sans doute, tel aspect l'emporte, en fonction de la conjoncture; mais une certaine structure subsiste, qui peut permettre peut-être de définir, superficiellement et différentiellement, les intellectuels comme groupe et comme instance, ou comme marge dans les tropismes de nos espaces sociaux.

Dés lors, ce qui caractérise, en premier lieu, l'intellectuel actif, dans sa conscience et dans la connaissance qu'il vise à donner de

lui-même, c'est qu'il prend « parti»; et qu'au moment où il s'engage et prend des risques, il refuse d'être d'aucun « parti » au sens plus strictement politique du terme, Gorgias qui fut le maître de Périclès, le sophiste grec Protagoras comme Diderot, comme Dostoïevski, F. Nietzsche, Romain Rolland, comme Russel et Jean Paul Sartre, comme Ibn Ruchd et El Afghani, comme Nazim Hikmet et Hocine Haykal, comme Kateb Yacine ..., participèrent étroitement à la lutte politique de leur époque; ils se sentent politiques « hors du » politique.

Pour eux , tout se passe comme si l'inféodation à une organisation politique impliquait nécessairement un préjugé , un pré-jugement restreignant la liberté circonstancielle d'appréciation . Ils se veulent « de » parti , mais non « d'un » parti , leur parti pris est de n'être d'aucun de ces partis qui travaillent à la même cause que celle qu'ils servent, afin de les mieux défendre et de les mieux éclairer . Psychologiquement parlant , ils oscillent constamment entre l'enthousiasme et la méfiance , la passion et le doute .

Ainsi, l'action de l'intellectuel est de démystifier : il s'agit , pour lui, d'évaluer , de mettre en évidence le décalage existant entre les valeurs reconnues pour décisives par la « société universelle » , c'est-à-dire par l'ordre dominant , et leur réalisation juridique , administrative et sociale . Il s'agit de développer par la parole , par l'écrit , par la réaction réflexive , une critique de la réalité existante , et tout cela au nom de la « liberté » .

Dés lors, le métier « d'enseignant », de « chercheur », « d'artiste », de « juriste » , de « médecin » ...devient pour l'intellectuel un simple point d'appui . Ce n'est point de sa compétence spécifique qu'il tire sa vertu ; celle-ci lui fournit seulement « l'assiette sociale »

dont il a besoin pour faire entendre et résonner – raisonner sa parole.

Plus précisément, la haute qualification de l'intellectuel agissant lui confère une place de choix dans la société, qui, selon les critères habituellement reconnus, lui permet de juger. Mais, ce n'est point de ce lieu qu'il juge; il se veut bien au-delà de cette *spécification*.

Ainsi, l'*intellectuel* n'est ni philosophe, ni savant, ni artiste; il est à l'œuvre dans toutes les activités de découvertes et d'inventions, mais il les transcende; c'est au nom de ce pouvoir- qui est en même temps un devoir et privilège - que « *juge* » l'intellectuel dépositaire du coup, d'une *responsabilité supérieure*.

"Responsable", ainsi se définit l'intellectuel; non en raison d'un savoir, d'une croyance, d'une doctrine, non à cause d'une compétence, mais en fonction d'une volonté, une volonté de puissance, ou en employant un langage plus classique, pour être intellectuel, il faut, plus qu'une intégration: une motivation, plus au moins consciente; et bien sur, cette motivation trouve son énergie, son ressort, son humus dans une culture acquise; toutefois, c'est une condition nécessaire mais néanmoins non suffisante.

Il reste donc à connaître la nature de cette volonté, c'est - à —dire à définir le lieu ou elle s'enracine et s'incube . Mais , il faut émettre une première hypothèse : cette volonté de mise en question n'aurait d'autre origine qu'elle-même , elle n'aurait nul besoin d'un lieu en quoi s'enraciner , et même , l'idée d'un quelconque enracinement contredirait sa signification réelle .

Mais, à partir de cette idée, demeure un postulat : comment, si l'on accepte l'urgence des questions posées par *Karl Marx*, qui se situent dans l'optique de la lutte des classes, accepter la neutralité supérieure qu'implique la notion d'un engagement pur et sans origine?

Cette interrogation est complexe , si complexe , que des théoriciens de la culture ont tenté de la *« dépasser »* , et plus précisément , les spécialistes de la sociologie de la connaissance , qui ont essayé de mettre en place un statut de l'intellectuel qui, à la fois , le situe comme produit de la société et lui confère , par rapport aux autres couches sociales , une position privilégiée.

L'intellectuel serait, entre autre, un « *in-classsé* », un individu que son origine et sa formation mettraient en quelque sorte à part, de telle manière que c'est à lui d'assumer sérieusement « *l'engagement* » et « *le jugement désengagé* ».

Tout cela nous permet de dire que l'intellectuel est « *un produit* » ; qu'il n'y a pas de couche ou de groupe intellectuel , il y a des situations critiques , singulièrement prérévolutionnaires , au sein desquelles des individus ou des formations d'individus , qui sont « *surdéterminés* » par ces situations – mêmes , interviennent et « s'insèrent » activement dans le champs des opinions et dans la bataille des idées . On ne saurait universaliser l'effet de ces interventions : elles dépendent , foncièrement de la conjoncture configurative , des phénomènes socio –culturels .

En ce sens , l'approche comparative dans toute histoire des intellectuels ne doit pas être prise seulement en elle-même , mais comme un des fronts où se discute et s'élabore une problématique de

l'Histoire contemporaine .Et c'est en cela que se vérifie la dialectique de cette phénoménologie manichéenne : de la « *pomme* » de *Galilée* à celle de *Cézanne* 

A ce titre, force est de constater que l'Histoire des intellectuels rejette toute chronologie naturelle parce qu'elles ne présente pas d'explication quant au statut réel de l'intellectuel dans la société. Et c'est *Dostoïevski* qui observait à juste raison, dans son œuvre « *les Possédés* » que : « *l'intellectuel est irréel* ... »

Par ailleurs, le positionnement socio-historique du statut de l'intellectuel passe par celui d'éprouver la validité des critères en raison desquels il s'est trouvé prendre dans la société une place singulière.

Par conséquent, le rôle de l'intellectuel en général, son statut et sa définition est tributaire, voire connexe de l'aire géographique où il vit et son action dépend la plupart du temps du degré du progrès ou d'éveil de sa société et de son évolution à travers son Histoire nationale.

Les intellectuels des pays Extrêmes - Orientaux , par exemple , se situent dans une tradition sociale et culturelle , celle d'une société de type traditionnel et hiérarchisée , celle d'une culture raffinée , « élitiste » , réservée au petit nombre , aux lettrés - forme hybride d'aristocratie de sang et d'esprit - , qui les différencie des intellectuels occidentaux , ceux-ci ayant eu à vivre très tôt les aventures du développement industriel , à la démocratisation sociale et d'une certaine manière , culturelle . Le concept « d'éveil » qui s'attribue à ceux qui savent est très proche des avatars de spiritualisme et de la transcendance selon que l'on recherche

« Dieu » ou l'homme , est très particulier à ces communautés culturelles

En Europe Occidentale , elle-même , malgré la circulation des hommes et des idées , active dés le Moyen-Age et accélérée aux époques d'effervescence civilisationnelle : *Renaissance, Réforme, Révolution* ...les frontières nationales ont compartimenté et stratifié la *couche intellectuelle* .

Ainsi, la définition de *« l'intellectuel »* varie d'une société à une autre, d'un contexte historico-culturel à un autre,, ainsi que d'une aire géoconfessionnelle à une autre. Toutefois, le point fondamental suppose que ce dernier, dans toute société, est précisément celui *« qui se croit investi*, omnitemporellement, au nom de l'homme et de la culture, d'une mission singulière et universelle ».

# DEUXIEME PARTIE

DEFINITION POSITIONNELLE DE «L'INTELLECTUEL» DANS LE CONTEXTE SOCIO – HISTORIQUE ALGERIEN



Dans tous les pays du Monde, et plus particulièrement dans les pays en voie d'émergence où leur nombre est parfois dérisoire, les intellectuels ne forment pas une classe en soi comme les autres groupes sociaux dont les activités et la raison d'être et de lutter sont déterminées par des facteurs économiques, de production, d'exploitation ou de prépondérance politique.

Les *intellectuels*, suivant leur degré de formation, de conscience politique et sociale et de patriotisme, se répartissent, à peu prés, entre tous les groupes de la nation, et ils sont généralement moins conditionnés que beaucoup d'autres citoyens par leur appartenance à une classe. Encore une fois, tout est fonction de leur adhésion idéologique et de leur désintéressement au double plan d'une conscience nationale et civique agissante.

Par ailleurs, dans le cas de l'Algérie à travers l'Histoire et dans le présent, étant donné leur nombre relativement restreint et leurs origines sociales diverses, les « *lettrés* » algériens du passé et les « *intellectuels* » d'hier et d'aujourd'hui ne pouvaient pas et ne peuvent se constituer en classe homogène autonome.

Ce qui précède n'est pas superflu dans la caractérisation de ce que l'on pourrait appeler « *l'intelligentsia algérienne* », étant bien entendu que tout est fonction du patriotisme, du haut niveau de savoir et de culture ainsi que de la prise de conscience dudit lettré ancien et intellectuel moderne relativement à l'intérêt supérieur de leur pays et à l'avenir de la liberté et du progrès de leur peuple entrevu selon les nécessités et la morale de l'époque.

Dés lors, situer *l'intellectuel algérien* en tant que tel dans son contexte socio-historique passe nécessairement par le retracement de l'Histoire politico-idéologique de toute la Nation, voire par une

relecture appliquée de toute sa phénoménologie sociale et culturelle perspective-prospective qui, seule, permet de reconstituer le rôle assumé par *l'élite intellectuelle algérienne* dans son *Historicité Nationale*.

Dés lors, l'idée d'entreprendre une enquête sociologique sur « *les intellectuels algériens* » nous est venue d'abord à partir de la constatation d'un manque bibliologique en ce qui concerne ce genre de travaux dans le domaine des sciences humaines en général.

Les rares études ayant traité cette problématique sont basées sur l'utilisation de documents préexistants assortis d'analyses de contenu, il n'existe pas de fait, et à notre connaissance, une étude dont l'objet eu porté exclusivement sur « les intellectuels algériens ». Ainsi, l'ambition de notre recherche réside dans le besoin ressenti de contribuer un tant soit peu à défricher ce terrain en présentant une étude basée sur une observation empirique , qui met en évidence , aussi bien le parcours des intellectuels algériens d'hier que les positions de ceux d'aujourd'hui .

De ce fait, cette partie de l'étude a la prétention d'apporter réponse à deux questions distinctes mais bien liées entre elles :

Quel a été le parcours , l'engagement et le rôle de *l'intellectuel algérien* dans le Mouvement National et durant la Guerre de Libération Nationale ?

Comment les *intellectuels algériens d'aujourd'hui* jugent-ils le parcours de leurs prédécesseurs et comment perçoivent-ils le rôle de *« l'intellectuel »* en général dans la société ?

Pour répondre à cette double interrogation, notre enquête s'appuie principalement sur un questionnaire distribué à un échantillon trié d'une population ciblée et censé représentée la couche intellectuelle en Algérie .

### 1. - Présentation du Questionnaire :

Le Questionnaire sur lequel est basé notre enquête a été conçu en deux langues – française et arabe - ; il est composé de deux volets <sup>1</sup> : le premier consacré à la définition de « l'intellectuel » en général , et le deuxième , aux parcours des intellectuels algériens dans le Mouvement national et leur rôle dans la Guerre de Libération Nationale . Il renferme , au total 15 questions dont 03 fermées avec toutefois un éventail assez large de possibilité de réponses proposées à l'enquêté ainsi que 12 questions ouvertes .

Ce Questionnaire n'a été conçu d'une manière définitive qu'après réception des résultats obtenus grâce à une enquête – test . Celle-ci a porté sur un échantillon de 20 personnes aussi diverses que possible. Les remarques et critiques que nous a adressées cette première vague d'enquêtés nous a permis notamment d'améliorer la précision de chaque question grâce à une formulation plus adéquate .

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> un exemplaire de ce questionnaire, dans les deux versions, est inséré dans l'Annexe.

Le nombre total des questionnaires distribués s'élève à 150, réparties entre langue arabe et langue française. Seuls 127 questionnaires ont été récupérés dont 07 se sont avérés non valables après vérification, et ce, pour les raisons suivantes:

- réponses contradictoires
- réponses ambiguës
- réponses incomplètes

Par ailleurs , le corpus exploité regroupe en définitive 120 questionnaires .

# 2.- Présentation de la Population de recherche

Dans le langage des sciences humaines , une population est « un ensemble fini ou infini d'éléments définis à l'avance sur lesquels portent les observations ...dans un cas comme dans l'autre , on parle d'une population parce qu'on peut identifier et positionner un critère qui rassemble les individus ou les choses tout en les distinguant des autres... » <sup>1</sup>

Par ailleurs, la population ciblée par notre recherche est celle susceptible de représenter *l'élite intellectuelle en Algérie*. Cette dernière n'a pas été définie suivant un critère précis ; mais , c'est surtout en prenant en considération « *la fonction assumée* » et / ou « *la profession exercée* » dans la société , et dont la mentalité répandue actuellement la répertorie classificatoirement parmi les fonctions assumées par les intellectuels , dans presque la totalité des pays du monde .

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Madeleine Grawitz, *Méthodes des Sciences Sociales*. Paris : Dalloz , 1976 , p.293 .

Dés lors, les hommes de lettres, les artistes en sens large du terme, les enseignants ,les professionnels des médias, les chercheurs scientifiques, les directeurs d'entreprises, les gestionnaires des différentes administrations, les cadres de la nation, représentent les principaux éléments de notre population étudiée.

L'idéal dans une recherche empirique est de se renseigner auprès de la population auprès de laquelle les informations seront recueillies. En science sociales : « la plupart du temps , un échantillon de quelques dizaines ou centaines d'éléments , selon le cas , provenant d' une population donnée permet de faire des estimations généralisables à toute cette population ... » <sup>1</sup>

C'est dans cette optique que nous avons procédé au choix d'une fraction de notre population ciblée sur laquelle portera notre investigation; et afin de constituer un échantillon représentatif, composé de façon à contenir les mêmes caractéristiques que la population dont il est extrait, nous avons opté pour « un échantillonnage probabiliste »; car celui-ci permet à chaque élément de la population d'avoir une chance déterminée et connue à l'avance d'être sélectionné pour faire partie de l'échantillon.

Et Comme il existe trois sortes d'échantillonnage probabiliste : *l'échantillonnage aléatoire simple, stratifié et en grappes* <sup>2</sup> ; notre choix s'est fixé sur le premier procédé – *échantillonnage aléatoire simple* - parce que celui – ci nous permet d'une part de sélectionner nos éléments très rapidement , et d'autre part de donner un caractère scientifique à ce tri . C'est d'ailleurs ce que soutiendra le chercheur en sciences sociales *Maurice Angers* en définissant ce procédé

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid., p. 263.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Maurice Angers, *Initiation pratique à la Méthodologie des Sciences Sociales*. Québec : CEC inc, 1996, p.231.

comme étant « un prélèvement avec randomisation », c'est-à-dire qu'on va « procéder au hasard et non par hasard ...procéder par hasard reviendrait à dire qu'on s'y prend un peu n'importe comment, alors que , avoir recours au hasard , c'est prendre des précautions particulières lors du tirage pour lui donner un caractère scientifique en offrant à chaque élément de la population une possibilité connue d'être choisi . En procédant à un véritable tirage au sort dont les conditions ont été prédéterminées , on veut éviter le plus possible le simple accommodement : prendre ceux qui tombent sous la main , l'arbitraire :l'un et l'autre sans raison apparente, et enfin, le penchant personnel : prendre ceux qui nous tentent ... » <sup>1</sup>

Ainsi, en respectant les différentes étapes de ce genre d'échantillonnage, nous avons procédé à un prélèvement d'un échantillon composé de **150** éléments par un tirage au sort parmi ceux de la population de recherche.

De ce fait ,le corpus de notre échantillon se compose de 150 personnes résidentes à Alger Centre, et exerçant des professions liées à la vie intellectuelle en Algérie, voire dans ses proximités assimilées. La raison pour laquelle nous avons opté pour ces spécimens d'individus est le fait que leur profession, ou plus au moins la fonction qu'elles assument au sein de la société, les représentativement dans positionnent la classe des élites intellectuelles; mais, cela ne veut nullement dire qu'en dehors de celles-ci, il ne subsiste pas dans d'autres sphères, des catégories socioprofessionnelles de personnes susceptibles de représenter cette frange - les intellectuels -

Notre choix a été également motivé par une autre raison , celle d'avoir l'avis de personnes , qui dans une certaine mesure , sont censées contribuer à l'enrichissement de la vie intellectuelle en

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> ibid., p. 242.

Algérie, sur le rôle que doit assumer *l'intellectuel* dans la société en général, et l'apport de *l'intellectuel algérien* à celle-ci en particulier. Une manière de tenter d'esquisser une « *auto-définition* » de *l'intellectuel algérien*.

Par ailleurs, notre questionnaire a été distribué à 150 personnes, et nous avons pu en récupérer 120 questionnaires. Nous avons distribué les questionnaires selon la profession et / ou le statut social des personnes, en outre, nous avons pu en dégager cinq (05) catégories; elles se présentent comme suit:

- 1. *la corporation des Journalistes* : exerçant dans tout domaine de la presse scripto- audiovisuel , sans distinction entre les secteurs privé et public .
- 2. *la corporation des Étudiants* :\_toutes filières confondues , que ce soient scientifique ou littéraire, et sans détermination précise de l'année universitaire.
- 3. *la corporation des Enseignants\_*: nous avons opté pour des enseignants dans le cadre universitaire, et ce, aussi bien dans les filières scientifiques que littéraires et sciences humaines.
- 4. *la corporation des Cadres*: cette catégorie comprend ceux qui exercent des professions libérales telles que : les avocats, les médecins , les architectes ..., les directeurs d'entreprises privées et publiques , les gestionnaires des divers administrations, et les commis des différents Ministères et autres institutions officielles.

5. la corporation des Concepteurs d'Idées: nous avons choisi de désigner cette catégorie par cette appellation pour mettre en évidence la caractéristique principale de ce groupe, à savoir « la création », et ce, dans le domaine artistique toutes branches confondues: les arts plastiques et appliquées, le cinéma, la musique, le théâtre, et l'écriture avec tous ses supports.

Nous avons sélectionné *trente* (30) personnes de chaque catégorie, et nous leur avons soumis notre questionnaire; le tableau ci-dessous montre le nombre de questionnaires distribués et ceux récupérés auprès de chacune des catégories de l'échantillon.

Statut et Profession	Questionnaires distribués	Questionnaires récupérés	Pourcentage
Concepteurs d'idées	30	28	23,3 %
Enseignants universitaires	30	25	20,8 %
Étudiants	30	23	19, 1 %
Cadres	30	18	15,0 %
TOTAL	150	120	100 %

**TABLEAU n° 01 :** Distribution et Récupération des questionnaires selon Les catégories de l'échantillon.

Après avoir récupéré les questionnaires, recueilli et analysé les données, nous avons pu établir *« les variantes actives »* de notre recherche, et ce, à partir du *« talon »* de notre questionnaire dont le but initial était surtout de nous renseigner le plus efficacement et le plus exhaustivement sur l'origine sociale, la trajectoire et la situation socioprofessionnelle de la personne questionnée. En outre, nous les avons mises en évidence à partir de tableaux, que nous vous présentons ainsi :

Sexe	Nombre	Pourcentage
Masculin	64	53, 3 %
Féminin	56	46, 6 %
TOTAL	120	100 %

TABLEAU n° 2 : Le corpus exploité selon la variante « Sexe »

Langue de Formation	Nombre	Pourcentage
Français	65	54 , 1 %
Arabe	49	40,8 %
Autres	06	05 %
TOTAL	120	100 %

TABLEAU n° 3: Le corpus exploité selon la variante « Langue de Formation »

Niveau d'instruction	Nombre	Pourcentage
Universitaire	90	75,0%
Secondaire	22	18,3%
Primaire	08	06,6 %
TOTAL	120	100 %

**TABLEAU n° 4 ( a ):** Le corpus exploité selon la variante « Niveau d'instruction »

Diplômes préparés	Nombre	% par rapport aux universitaires	% par rapport aux corpus questionné
Licence	64	71,1%	53,3%
Magister	17	18,8%	14,1%
Doctorat	09	10,0 %	07,5%
TOTAL	90	100 %	75 %

**TABLEAU n° 4 ( b ) :** ce tableau met en évidence les **Diplômes préparés** par Les éléments du corpus exploité ayant fait des études Supérieurs ; toujours dans le contexte de la variante « Niveau d'instruction »

Spécialité	Nombre	Pourcentage
scientifique	58	48,3%
Littéraire	42	35,0%
Sciences Sociales et Humaines	58	48,3%
TOTAL	120	100 %

**TABLEAU n° 5 :** Le corpus exploité selon la variante « Spécialité »

Nota: la spécialité artistique a été incluse dans celle de littéraire

<b>Production intellectuelle</b>	Nombre	Pourcentage
Non	91	75 , 8 %
Oui	29	24,1%
TOTAL	120	100 %

**Tableau n° 6 ( a ) :** Le corpus exploité selon la variante « Production intellectuelle »

Spécialité de la Production intellectuelle	Nombre	% par rapport aux producteurs	% par rapport au corpus questionné
Littéraire	12	41,3%	10 %
Artistique	09	31 %	7,5 %
Scientifique	08	27,5 %	6,6%
TOTAL	29	100 %	24,1%

**TABLEAU n° 6 ( b ):** Ce Tableau met en évidence le genre de Productions intellectuelles réalisées par Certains éléments du corpus ; toujours dans Le contexte de la variante « Production intellectuelle »

		Age	Nombre	Pourcentage
17	-	22 ans	19	15,8%
23	-	28 ans	16	13,3%
29	-	34 ans	13	10,8%
35	-	40 ans	23	19,1% *
41	-	46 ans	11	09,1%
47	-	52 ans	22	18,3% *
53	-	58 ans	09	07,5%
59	-	64 ans	05	04,1%
65	-	70 ans	02	01,6%
TOT	AL		120	100 %

TABLEAU n° 7 : Le corpus exploité selon la variante « Age »

 $\frac{Nota}{35-40~ans}: on~remarquera~que~les~\'el\'ements~du~corpus~les~plus~nombreux~sont~ceux~des~deux~tranches~d'\^age~:~35-40~ans~et~47-52~ans$ 

# PREMIER CHAPITRE

ESSAI DE DEFINITION POSITIONNELLE

SECTION I : Intellectuel algérien : entre particularisme et universalisme

SECTION II : Physiologie caractéristique de l'intellectuel algérien

Un art qui a de la vie ne reproduit pas le passé ; il le continue

**Auguste Rodin** 

Après avoir tenté de définir le concept d' « *intellectuel* » en général dans les parties précédentes de notre travail, et surtout de faire ressortir les critères universels qui confèrent à son entité ontologique cet « *être spécial* » dans sa société , dans la mesure où il aide les autres à comprendre, à juger, à connaître, à se faire une opinion, en quelque sorte « *un émetteur d'idées* » qui peut servir de référence, de point d'orientation et d'ancrages ; Une personne douée de raison, détachée d'elle-même et n'ayant d'autre préoccupation que le destin d'autrui, l'amélioration de leurs conditions à laquelle il travaille opiniâtrement et dans la plus grande humilité ; nous arrivons à la question suivante : ce genre de personnes a-t-il existé en Algérie ? Si c'est le cas, quel a été son parcours dans le passé et quel rôle a-t-il assumé en tant qu'entité sociale dans l'émergence d'une nation indépendante après plus d'un siècle et demi de colonisation ?

De prime abord, la problématique apparaît épineuse; car de tout temps, la notion de « l'intellectuel » dans les pays du Tiers —monde en général et dans les pays Arabes en particulier, a été confondue avec celle du « politique » dans les meilleurs des cas, et occultée pour la plupart des autres cas : « Il n'y a là aucune fatalité, mais de réelles difficultés à advenir pour une catégorie sociale qui ne jouit ni d'un rôle historique reconnu, ni d'une quelconque prédestination ...en fait, on ne sait pas ce qu'elle est ...la difficulté à parler des intellectuels algériens tient dans la nécessité de poser un discours cohérent sur des repères théoriques ou idéologiques mobiles ou absents; ce n'est pas dire qu'il n'existe pas d'approches utiles du champ intellectuel, mais que celles-ci sont de toute évidence arbitraires et segmentaires ... »<sup>1</sup>.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Amin Khan, « Les Intellectuels entre Identité et Modernité » in : **l'Algérie et la modernité**, sous la direction de Ali El Kenz, Dakar : Codesria, 1989, p.266.

Pour dépasser tous ces obstacles et pouvoir retrouver, à partir de l'évolution de notre société, la nature et la place du groupe qu'ils constituent, c'est-à-dire le sens et le degré de leur intégration sociale, de déterminer les différentes positions qu'ils ont pu avoir en face des institutions et dans la vie publique, c'est-à-dire le sens et le degré de leur participation politique, nous nous sommes référés *in.situ* à la libre interprétation de personnes considérées, assimilées aux intellectuels par : les propos, les écrits, les réflexions, les jugements, les goûts, les tendances, acteurs interactifs dans le champ culturel et intellectuel algérien : « *L'intelligentsia sait pertinemment qu'elle se juge elle-même quand elle juge ; si un procès est intenté, et c'est le cas, l'accusé est aussi témoin, procureur et jury... »*<sup>1</sup>.

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Hervé Hamon, Patrick Rotman, *Les Intellocrates*. Paris: Ramsay, 1981, p. 242.

#### **SECTION I:**

L'INTELLECTUEL ALGERIEN:

entre particularisme Universalisme

§1 : Le Rôle assumé par l'intellectuel

§2 : L'Engagement de l'intellectuel

# § 1: LE RÔLE ASSUME PAR L'INTELLECTUEL :

L'Une des définitions canoniques de l'intellectuel moderne avancée par le sociologue *Edwards Shils* est énoncée comme suit : « Il existe dans toute société...des personnes qui ont une sensibilité au sacré, une aptitude peu commune à réfléchir sur la nature de leur univers et sur les règles qui gouvernent leur société ... »<sup>1</sup>.

Ainsi, pour ce sociologue, dans chaque société, il existe une minorité de gens qui, plus que l'ordinaire de leurs contemporains, sont en état de rechercher et qui désirent se trouver en communion fréquente avec des symboles plus généraux que les situations concrètes immédiates de la vie quotidienne, et dont les références sont lointaines dans le temps comme dans l'espace. Cette minorité exprime le besoin d'extérioriser sa quête sous forme de discours oral et écrit, d'expression poétique ou plastique, de souvenirs ou d'ouvrages historiques, d'accomplissement de rites et d'actes culturels; ce besoin intérieur d'aller au-delà de l'écran l'expérience concrète immédiate marque l'existence permanence des intellectuels dans une société. Or, l'intellectuel algérien rejoint – il cette optique dans la quintessence définitionnelle de l'intellectuel en général, et du rôle qu'il doit assumer dans sa société?

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Edwards Shils , " *The Intellectuals and the powers: some perspectives for comparative analysis*", in *Comparative Studies in Society and History*, vol. I, 1958 - 1959, p.5

C'est précisément pour avoir une réponse assez claire à cette interrogation que nous avons adopté scientifiquement l'usage et l'exploitation d'un questionnaire en rapport avec l'énoncé de notre problématique aux intellectuels, à partir duquel nous avons posé un nombre de questions ayant trait à ce sujet aux *intellectuels algériens* constituant l'échantillon ciblé de notre enquête, et nous avons eu des réponses diverses qui permettent de dégager une idée contrastée - variable, éclectique, élargie ...- sur la nature typologique, sa *« physiologie identitaire* » d'homo social concernant l'intellectuel algérien, son rôle ? sa prééminence et sa fonction dans son espace socioculturel

**QUESTION** n° 1 : Comment définissez – vous l'intellectuel ? Classer par ordre de priorité les définitions citées

Définitions	Classement	Nombre	%
Une personne qui essaye de comprendre sa société	1	32	26,6 %
Une personne cultivée	2	26	21,6 %
Une personne ayant des productions intellectuelles	3	19	15,8 %
Une personne qui sait parler	4	15	12,5 %
Une personne diplômée	5	10	08,3 %
Une personne qui critique le pouvoir	6	07	05,8 %
Une personne célèbre	7	04	03,3 %
Ne se prononce pas	-	07	05,8 %
TOTAL	-	120	100 %

TABLEAU n° 01: Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

A travers ce tableau (  $Tableau n^{\circ} 01$  ), la première remarque que nous pouvons relever est que la plupart des intellectuels interrogés ont opté pour « la compréhension de la société » comme critère principal de base dans la définition typologique d'un *intellectuel*, suivis ceux de « La culture », de « la production par intellectuelle », du « franc-parler », du « diplôme », « l'engagement à la critique » et enfin celui de « la célébrité ».

Toutefois, il faut relever que le fait que « *la critique du pouvoir* » soit reléguée en quatrième position suscite l'étonnement, surtout quand on se rappelle les rapports si complexes qu'entretiennent les gouvernements vis - à – vis des *intellectuels* aussi bien étrangers que locaux. Par ailleurs ,d'autres propositions ont été émises dont les plus importantes et qui se sont répétées assez souvent sont :

- Une personne qui engagerait ses idées pour mener ses actions
- Une personne qui résiste aux tentations des privilèges du pouvoir.

Et pour avoir plus de détails quant à la vision des intellectuels algériens en ce qui concerne l'essence de l'entité sociale que représente l'intellectuel dans la société, et ce, en leur demandant de définir le caractère élargi à son sens philosophique et psychologique de l'intellectuel, chose qui nous a permis d'avoir des réponses assez révélatrices regroupées et tableautées comme suit :

QUESTION n° 02 : en trois mots-clés , définissez le caractère de l'intellectuel ?

Réponses	Nombre	%
Probité / Universaliste / Rationaliste	29	24,1 %
Rigoureux / Diplômé / Esprit de Synthèse	24	20 %
Pragmatique /Compétant / Intelligent	20	16,6 %
Sens d'observation / Modeste / Objectif	15	12,5 %
Douteux de l'exactitude de toute théorie déjà établie / Moderne / Pertinent	08	06,6 %
Sens de l'analyse / Critique / Sage	06	05 %
Persévérant / Humaniste / Indépendant	05	04,1 %
Visionnaire / avoir des Convictions/ Générosité de soi	03	02,5 %
Ne se prononce pas	10	08,3%
TOTAL	120	100 %

TABLEAU n° 2 : Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

A travers ce tableau (  $Tableau n^2$  ), nous constatons que le plus grand nombre de questionnés ( 24,1% ) ont évoqué comme principaux critères d'un intellectuel : « la probité », « rationalité » et « l'universalité », alors que le deuxième nombre important des intellectuels questionnés (20 %) ont opté pour d'autres critères à savoir : « l'honnêteté », « la possession de diplômes » et « l'esprit de synthèse », puis viennent les autres critères : « le pragmatisme », « la compétence » et « l'intelligence » choisis par (16,6 %) des questionnés; quant aux (12,5 %) du corpus ciblé, ils ont avancé ces critères: « le sens de l'observation », « la modestie » et « l'objectivité »; d'autres critères ont été également évoqués à savoir : « le doute de l'exactitude de toute théorie déjà établie », « la modernité » et « la pertinence » par (06,6%) du corpus ; « le sens de l'analyse », « le sens de la critique » et « la sagesse » par (05 %), puis « la persévérance », « l'humanisme » et « l'indépendance » (04,1 %); quant au nombre le plus réduit du corpus (02, 5 %), ils ont avancé comme critères : « le sens de la vision », « la possession de convictions » et « la générosité et le don de soi », sans omettre que (08, 3 %) du corpus échantillonné se sont abstenus de répondre.

Ainsi , la remarque principale qui s'impose à nous en essayant d'analyser toutes ces données est que la plupart des paramètres évoqués par *les intellectuels algériens questionnés* pour définir « *l'intellectuel* » sont des paramètres universellement reconnus et admis dans les multiples définitions présentées par les divers théoriciens des différents horizons que nous avons d'ailleurs , établis et relevés dans les parties séquentielles de notre étude.

En outre, la nature communautaire, et la typologie des intellectuels algériens est similaires à celle des autres intellectuels dans le monde, mais alors, est-ce la même position en ce qui concerne le rôle assumé par ce dernier? Par ailleurs, à l'examen des réponses obtenues, nous avons dégagé bien des éléments d'appréciations pour enrichir l'application de nos argumentations

QUESTION n° 3 : Quel est le rôle imparti à l'intellectuel dans un pays démocratique ; devrait –il être :......... ( classez par ordre de Priorité)

Réponses	Classement	Nombre	%
Un porte -parole du peuple	1	45	37,5 %
Dénoncer les dépassements du pouvoir	2	42	35 %
Un commis de son parti politique	3	09	07,5 %
Un porte- parole du gouvernement	4	05	04,1 %
Un commis du système politique	5	02	01,6 %
Simple instrument du pouvoir	6	02	01,6 %
Ne se prononce pas	-	15	12,5 %
TOTAL	_	120	100 %

**TABLEAU n° 3 :** Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

Ce qui se dégage de ce tableau ( Tableau n°03 ) c'est que la majorité du corpus exploité (37,5 % ) a défini le rôle de l'intellectuel comme étant « un porte-parole du peuple » et « un dénonciateur des dépassements du pouvoir » par (35 % ), alors que très peu ont opté pour les autres rôles proposés tels que : « commis de son parti politique » classé en troisième position avec seulement (07,5 %) ou « porte-parole du gouvernement » avec (04 %), ou encore « commis du système politique » avec (01,6 %), et enfin celui de « simple instrument du pouvoir » avec (01,6%). Et là , il faut signaler que la mention « commis d'État » ne figure pas dans cette question , parce qu'elle est porteuse de confusion ; chacun l'interprète à sa manière : pouvoir , gouvernement , société civile ... etc.

Nous remarquons ainsi, que les intellectuels algériens rejoignent la plupart des préoccupations des autres intellectuels universels qui préconisent que l'essence même de l'intellectuel en tant qu'acteur actif et agent de changement social, est sa démarcation vis-à-vis de la sphère politique, c'est –à-dire du système dirigeant qui peut d'une certaine manière déformer la vision de l'intellectuel et diffracter son éthique dans son approche de la société.

D'ailleurs, dans ce contexte, plusieurs intellectuels algériens ont abordé ce sujet et présenté à leur tour leur vision sur le rôle que doit assumer un intellectuel dans sa société, c'est le cas de l'anthropologue *Mahfoud Bennoune* qui observe que les fonctions sociales, culturelles et politiques respectives des intellectuels, les obligent à pratiquer la critique soit pour défendre la vérité, soit pour la découvrir, soit pour influer sur les décisions, soit pour les corriger et les améliorer : « ...la nature des intellectuels dignes de ce nom

est de ne jamais être satisfaits ni de leurs propres idées et œuvres, ni des actions des autres et surtout celles des hommes politiques ... »<sup>1</sup>.

Ces propos rejoignent en quelque sorte ceux de l'écrivain *Rachid Mimouni*: «... je crois à l'écrivain comme pure conscience, probité intégrale qui propose au miroir de son art une société à assumer ou à changer, qui interpelle son lecteur au nom des plus fondamentales exigences de l'humain: la liberté, la justice, l'amour...je crois à l'intellectuel comme éveilleur de conscience, comme dépositaire des impératifs humains, comme guetteur vigilant prêt à dénoncer les dangers qui menacent la société... »<sup>2</sup>.

Toujours dans le même contexte , *Mouloud Mammeri* disait également ceci : « .. je pense que l'écrivain est d'abord un créateur ...le créateur d'un monde plus conforme à nos exigences profondes ...dans la mesure où celui que nous vivons nous heurte . Cela devient une question de définition ; le monde que le poète crée n'est pas crédible , n'est souhaitable , que s'il n'est pas absolument gratuit , s'il garde avec le monde réel des rapports tels qu'il emporte notre conviction . Quelqu'un ...je ne sais pas exactement qui ...a dit qu'écrire ...ça consistait à mentir vrai ... » 3.

Et encore dans cet « ici et maintenant », relevons cet éclair de *Franz Kafka*, jailli des scories de son journal vampirique : « toute phrase écrite de mes mains est braquée sur le lecteur comme le canon d'un fusil...toute lecture doit être aussi tranchante qu'un coup de hache... »

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mahfoud Bennoune , « Plate–forme de l'Entente Nationale , implications politiques , historiques et anthropologiques » in : El Watan du 20 octobre 1996, p.05

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> cité par Brahim Brahimi dans son ouvrage : *La Presse, le pouvoir et les intellectuels* . Paris : Harmattan , 1986 , p. 212.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Tahar Djaout, *Entretien avec Mouloud Mammeri*. Alger: Laphomic, 1987, p. 25.

En Outre, nous constatons à travers ces propos et les réponses avancées par les intellectuels questionnés lors de notre sondage que les intellectuels algériens conçoivent leur rôle dans la société comme partout dans le monde. Tous sont unanimes sur le fait que ce dernier doit « chercher la vérité », « être le miroir de sa société » et « dénoncer les dépassements, aussi bien ceux des politiques que ceux de la société civile », le tout dans le but d'améliorer les conditions d'autrui et de réaliser un changement pour ce « meilleur des mondes » auquel tous nous aspirons.

Dans ce sens, ce qui compte en définitive, c'est la figure représentative de l'intellectuel, l'individu-citoyen qui prend ouvertement position et qui en donne, quels que soient les obstacles, une vision claire et argumentée; qu'il s'agisse, en effet, de parler, d'écrire, d'enseigner ou de s'exprimer devant les mas-médias; sa vocation réside dans l'art de la représentation. Une vocation d'autant plus importante qu'elle est de nature publique et qu'elle implique simultanément le sens de l'engagement et du risque, de la témérité et de la vulnérabilité.

#### § 2: L'ENGAGEMENT DE L'INTELLECTUEL.

Tout *intellectuel*, dont le métier consiste à élaborer des points de vue et des idées spécifiques, aspire logiquement à les mettre en œuvre dans sa société. L'*intellectuel* qui prétend n'écrire que pour l'amour de la connaissance pure ou de la science abstraite n'est pas et ne doit pas être. Ainsi ,comme l'a formulé le grand dramaturge *Jean Genet*: « à l'instant même où vous publiez un essai, vous entrez dans la vie politique, par conséquent, si vous ne voulez pas faire de politique, n'écrivez pas d'essais et taisez-vous »<sup>1</sup>.

Par ailleurs , il en vient naturellement que l'*intellectuel* se tourne vers l'univers politique , car ce monde , à la différence de l'université et du laboratoire , est fondamentalement mû par des considérations de pouvoir et d'intérêt . Celles-ci entraînent l'ensemble de la société ou de la nation , et selon la formule définitive de *Karl Marx* , font passer l'*intellectuel* du champ de questions relativement abstraites et secondaires de l'interprétation à celui , bien significatif , du changement social . Et pour que l'*intellectuel* assume pleinement son rôle d'agent actif dans ce changement , il doit s'impliquer dans la vie publique et politique de sa société .

Mais la question qui se pose est : jusqu'où un *intellectuel* doit-il s'engager ? doit-il s'insérer et se structurer à un parti , servir une idée telle qu'elle s'incarne dans des méthodes et des fonctions politiques spécifiques, c'est-à-dire en véritable adepte ? existe-t-il une façon plus discrète , mais non moins sérieuse et intègre de s'engager sans avoir à subir par la suite les affres de la trahison et de la déception ? jusqu'ou peuvent mener la loyauté et l'absolue fidélité

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> cité par Said. W. Edwards, op.cit., p.114.

militante à l'égard d'une cause ? n'est-il pas possible de garder son indépendance d'esprit sans pour autant s'infliger l'épreuve de la rétraction et de la confession publiques ?

Autant d'interrogations dont les réponses peuvent non seulement nous renseigner sur le rôle de l'intellectuel mais surtout sur le degré de son intégration dans son contexte socio-politique; chose qui détermine essentiellement son impact sur le devenir de son entourage.

Pour avoir une idée assez précise sur ce que pensent les intellectuels algériens à ce sujet, nous avons soumis des questions dans ce contexte configuré et nous avons eu les réponses suivantes :

QUESTION n° 04 : Selon vous, l'intellectuel doit – il beaucoup plus s'engager sur le plan : culturel, politique, syndical, ou autres, précisez?

Réponses	Nombre	%
Culturel	51	42,5 %
Politique	47	39,1 %
Syndical	15	12,5 %
Autres	07	05,8 %
TOTAL	120	100 %

TABLEAU N° 04 : Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

Nous relevons à travers ce tableau (*Tableau n°04*) que presque la moitié du corpus traité (42,5%) pense que l'intellectuel doit s'engager sur le plan culturel, alors que (39,1 %) ont opté pour le champ politique et (12,5%) pour celui du syndicalisme, comme il y a eu également (05,8 %) des interrogés qui ont évoqué d'autres plans sur lesquels l'intellectuel doit s'engager, à savoir : en première position : le plan social, puis vient celui du religieux.

Ainsi, nous pouvons tirer de ces réponses une remarque de taille, celle qui met en évidence la différence entre les intellectuels Occidentaux et les intellectuels du *Tiers – monde* en général et du monde arabe y compris l'Algérie en ce qui concerne la perception de leur engagement ; par ailleurs, même s'ils se rapprochent dans le fait qu'ils soient unanimes pour que leur engagement se manifeste sur les plans : politique et culturel, toutefois, les Occidentaux dans leur majorité excluent le plan religieux comme domaine d'engagement alors que ceux des pays du Tiers-monde l'incluent dans leur champ d'action.

**QUESTION** n° 05: Peut – on être intellectuel et homme de système même temps?

Réponses	Nombre	%
Oui	67	55,8%
Non	38	31,6%
Ne se prononce pas	15	12,5%
TOTAL	120	100 %

**TABLEAU n° 05 :** Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

Les réponses de notre corpus exploité recensées à travers ce tableau (Tableau n° 05) nous réconfortent dans les conclusions que nous avons déjà émises; celles qui mettaient en exergue le fait que l'intellectuel doit s'impliquer dans la vie socio-politique de sa société, dans ce sens, plus de la moitié des intellectuels algériens interrogés lors de notre enquête : soit (55,8 %) ont répondu par l'affirmatif en ce qui concerne la possibilité pour l'intellectuel d'assumer sa mission comme telle et d'être en même temps un homme du système, c'est-à-dire s'impliquer pleinement dans le domaine politique; ces derniers ont avancé plusieurs raisons pour justifier leurs réponses, d'aucuns sont même allés jusqu'à soutenir que le système est une création des intellectuels en évoquant comme exemple illustratif l'existence d'une science – tout en y justifiant a fortiori les apports civilisationnels de l'héritage d'Aristote dans l'ensemble des sciences qui gouvernent les hommes - dont la vocation est l'étude du fonctionnement de ce domaine : la Politologie; comme il y a eu d'autres qui se sont référés à des

antécédents historiques pour confirmer cette possibilité, le nom de l'intellectuel français qui a fait partie du gouvernement de *De Gaulle*: *André Malraux* a été, à l'occasion, cité à plusieurs reprises; d'autres raisons ont été également avancées dont le sens axial tournait toujours autour du fait que la participation de l'intellectuel dans la sphère dirigeante était possible et même souhaitable; car cela permettrait, selon eux, de redynamiser cette sphère et surtout de l'enrichir perceptiblement d'une vision intellectuelle universaliste.

D'ailleurs, dans cet ordre d'idées, lors d'un entretien que nous avons eu avec l'historien algérien Mahfoud Kaddache <sup>1</sup>, nous lui avons demandé si son engagement politique ne risquait pas de déformer sa vision d'historien; il a répondu ceci : « je crois que les deux sont compatibles. La politique, c'est de proposer des solutions pour le devenir, chacun les exprime à sa manière et selon ses convictions et son choix personnel, alors que l'analyse historique, c'est d'essayer de comprendre les événements passés; donc on peut ne pas être d'accord sur la proposition des solutions, on peut même aller jusqu'à la discussion, alors qu'on ne peut qu'être d'accord sur ce qui s'est passé ... sur les faits historiques, car c'est indiscutable même si l'interprétation de ceux-ci diffère ... ». Ces propos confirment que certains de nos intellectuels pensent que l'engagement politique ne peut être considéré comme un obstacle pour assumer le rôle d'une élite intellectuelle dans la société. Dans la même optique, l'écrivain Kateb Yacine soutient ceci : « ...dans le rôle de l'écrivain, s'il y a un aspect purement politique, c'est celui qui consiste à prendre position; c'est surtout cela qui est important . S'il peut prendre position dans son œuvre , c'est déjà beaucoup, mais l'écrivain n'est pas seulement un écrivain; il est un

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> entretien publié par le quotidien *LE MAGHREB* du 21 juin 2000, pp. 14,15.

homme, un citoyen et il doit prendre position d'autant plus qu'il est écrivain, parce qu'il est citoyen qui a un pouvoir d'expression qui peut être multiplié, qui peut porter et faire avancer une idée ou une cause ... »<sup>1</sup>

Alors que d'un autre côté , un nombre quand - même assez important, à savoir (31,6%) du corpus traité a nié cette possibilité, ils ont répondu par la négatif , car selon eux , les intellectuels et les politiques constituent deux sphères différentes , par conséquent , les critères qui gèrent l'existence des intellectuels comme tels ne sont pas valables dans le champ politique ; pour ce groupe , la différence entre la pensée et le pouvoir est radicale , et quand l'un chevauche l'autre , la plupart du temps , c'est la pensée qui se retrouve amputée de sa véritable essence ,à savoir : l'objectivité et la crédibilité .

Cette vision a été, en outre, défendue par *Said.W.Edwards* dans son étude sur *les intellectuels et leurs rapports avec le pouvoir*, ou il soutient que ce type de position professionnelle, où l'on est fondamentalement occupé à *servir* le pouvoir et à gagner ses faveurs, n'est absolument pas de nature à encourager l'exercice de l'esprit critique et relativement indépendant qui devrait constituer la contribution de l'intellectuel. Et celui-ci d'ajouter que dans de telles conditions, la tentation de céder sur le sens moral, de faillir à son éthique, de penser exclusivement en termes de spécialiste et de sacrifier le scepticisme au conformisme, est bien trop grande pour ne pas s'en méfier. Bien des intellectuels y succombent entièrement et d'une certaine manière aucun d'entre ceux qui se mettent dans telle situation n'est à l'abri.<sup>2</sup>

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Entretien avec Kateb Yacine, publié in : *Algérie – Actualité* du 18 / 24 avril 1985.

Le sociologue Abdelkader Djaghloul rejoint cette optique et la confirme dans le contexte algérien, en soutenant que les intellectuels algériens qui ont pris le risque de participer à la vie politique de la nation ont fini par faillir aux fonctions présumées être les siennes : « pour des raisons qui tiennent à la fois des conditions historiques et culturelles du pays et du blocage de la formation de forces sociales homogènes, le processus habituellement productif des élites n'a pas joué ou a joué les premières années de l'indépendance seulement...il allait être rapidement récupéré par le pouvoir qui en fera l'un des instruments de légitimation de ses structures idéologiques ou l'alibi du centre de luttes d'appareils ... de ce paysage socio-politique n'obéissant à aucun standard connu, allait résulter non une intelligentsia au sens classique du terme, mais des catégories d'intellectuels porteuses de formes disparates de savoir, sans véritable ossature culturelle référentielle, ni véritable prise sur le monde social réel ... »<sup>1</sup>.

Et ce sociologue d'ajouter: « ... le problème qui est difficile à comprendre théoriquement et à mettre en œuvre pratiquement, c'est effectivement le rapport dans une société comme la notre , de l'intellectuel avec l'État ...tant qu'on pense que l'intellectuel et l'État, c'est la même chose , cela entraîne l'impossibilité de la formation d'une véritable intelligentsia ...si l'intellectuel est uniquement un agent d'exécution de l'État , il cesse d'être un intellectuel . Mais cela ne veut pas dire que l'intelligentsia constituée en tant que telle devrait fonctionner essentiellement en dehors de l'État . Dans les conditions d'évolution de nos sociétés et de constitution des États nationaux qui sont très différents de la manière dont les États nationaux se sont constituer une intelligentsia sur le mode libéral , sur le mode de l'extériorité complexe à l'État , ça tient du rêve , ce n'est pas possible! Ce qu'il faut arriver à

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> entretien publié in : Algérie-Actualité n°846 - 1982 - .

mettre en œuvre, c'est que les intellectuels peuvent être des fonctionnaires de l'état tout en étant des intellectuels, c'est la double difficulté qui est celle des intellectuels eux-mêmes et celle de l'État ... »<sup>1</sup>, et dans un autre entretien où ce sociologue maintenait toujours la même approche , il cita l'exemple de Mostefa Lacheraf: « ... un des exemples certainement les plus intéressant, c'est celui de Mostefa Lacheraf qui tente de fonctionner à la fois comme haut responsable d'état et comme intellectuel critique, l'exemple de M.Laheraf est intéressant dans la mesure où il montre que l'intellectuel critique n'est pas nécessairement l'intellectuel qui est subversif! ...la tentative de M.Lacheraf, c'est d'être à la fois un fonctionnaire de l'état et en même temps d'essayer de penser la société, d'initier de nouvelles valeurs en tant qu'intellectuel critique!»<sup>2</sup>

Ainsi les avis différent au sujet de cette question, les uns soutiennent l'hypothèse de la possibilité d'une participation de l'intellectuel dans le champ politique, alors que d'autres réfutent celle-ci parce que , selon eux , elle risque de transformer l'intellectuel en « simple serviteur d'intérêts idéologiques et politiques » sans âme critique.

Par conséquent, le débat reste ouvert, c'est d'ailleurs le constat d'un sociologue et non des moindres, puisqu'il s'agit d'Émile Durkheim qui, dans son ouvrage: « l'Élite intellectuelle et la Démocratie » (1940) note ceci: « écrivains et savants sont des citoyens; il est donc évident qu'ils ont le devoir strict de participer à la vie publique... reste à savoir forme sous guelle dans quelle mesure ... ».

## Section II:

# PYSIOLOGIE CARACTERISTIQUE DE L'INTELLECTUEL ALGERIEN

§1 : Représentation de l'intellectuel

§2 : L' Intellectuel algérien dans le contexte linguistique

### § 1 : Représentation de l'intellectuel

Il ressort des chapitres précédents que l'intellectuel est un homme de science et de culture ,un écrivain , un idéologue, un enseignant , un cinéaste , un dramaturge , un artiste plasticien...en un mot un homme de goût outillé par une solide instruction , une personne ayant accédé à une certaine forme du savoir en relation avec le devenir collectif d'un groupe humain ou de toute l'humanité , tous avertis suffisamment des problèmes de leur temps et dans la société dans laquelle ils vivent , et conscients de « servicibiliser » leurs connaissances , leurs idéaux , à la défense des libertés démocratiques, à la promotion des masses populaires exploitées ou marginalisées, au mieux –être par la justice sociale et le travail et à la sauvegarde de la dignité humaine et des droits légitimes de l'individu .

Il est certain que , dans chaque pays , *les intellectuels* dignes de ce nom agissent selon des affinités profondément ressenties devant les problèmes majeurs de la vie nationale au double plan de l'activité politique et du développement socio-économique .

La caractérisation du pouvoir dans tel ou tel sens – autoritaire ou progressiste- peut favoriser ou non l'action de ces intellectuels , comme elle peut , objectivement et à certains moments , coïncider avec les buts assignés à cette action ou s'opposer à eux .

Par conséquent, le rôle de *l'intellectuel* en général , son statut et sa définition est tributaire , voire connexe de l'aire géographique où il vit et son action dépend , la plupart du temps , du degré du progrès de sa société et de son évolution à travers son *Histoire nationale*.

Mais alors, où se situe cette différence ? est-elle (re) connue par les intellectuels eux-mêmes ? et la prennent – ils en considération dans leur rôle en tant que tels ? C'est dans cette optique que nous avons sérié au cours de notre enquête , notre outil de prospection ; et les éléments de réponses se présentent comme suit :

QUESTION n ° 06 : La Définition de l'intellectuel est-elle commune aux pays développés et à ceux duTiers-monde ?

Réponses	Nombre	%
Non	92	76, 6 %
Oui	24	20 %
Ne se prononce pas	04	03, 3 %
TOTAL	120	100 %

TABLEAU n° 06: Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

Les Réponses recensées à travers ce tableau (*Tableau n° 06*) nous mettent devant une évidence : presque la totalité des intellectuels algériens interrogés , soit (*76,6 %*) ont affirmé que la définition de l'intellectuel n'est pas commune aux pays développés et à ceux du Tiers-monde ; plusieurs raisons ont été avancées pour justifier cette négation ; nous pouvons les résumer en ces deux catégories de réponses :

• Chaque pays a son modèle d'intellectuels selon les fluctuations sociales, économiques, culturelles et historiques.

• Les modes de pouvoir aux pays du Tiers-monde empêchent l'émergence d'une vraie élite intellectuelle autonome et critique.

Alors que ceux qui ont répondu que la définition de l'intellectuel pouvait être commune aussi bien pour les pays développés que ceux du Tiers-monde représentent seulement (20 %); ils ont justifié leur réponse par le fait que le rôle de l'intellectuel est le même partout, étant donné que les critères de base de cette entité sociale sont universels.

Toutefois, il faut relever que parmi ces réponses affirmatives, quelque unes dont le nombre est comme- même assez important ont évoqué une certaine différence qui existe dans ce contexte. Pour eux, elle existe au niveau du champ d'action de l'intellectuel et non dans sa définition ou son statut.

Par ailleurs, le constat qui s'impose après l'analyse de ces réponses est que les intellectuels algériens interrogés lors de notre enquête, sont presque unanimes sur le fait que la définition, le rôle, et le champ d'action de l'intellectuel sont spécifiques à son entourage et aux conditions de son évolution sociale.

Dans ce cadre, *Mostefa Lacheraf* rejoint cette optique et la soutient pleinement en se référant aux conditions historiques des pays du Tiers-monde. Pour lui, le statut des activités et occupations confirmées des intellectuels des pays sous-développés diffère considérablement de celui de leurs confrères dans les pays plus développés et industrialisés; car dans le premier cas, la distribution des tâches, des rôles, c'est-à-dire du travail et des responsabilités, est fonction du niveau de développement économique et du fait que, jusqu'à une époque récente, il s'agissait de pays colonisés; de ce

fait, aussi il n'existe pas dans ces pays une classe moyenne bien différenciée, seule et véritable courroie de transmission dans les sociétés humaines développées, et facteur intermédiaire et obligé d'équilibre entre les diverses composantes sociales, et les intellectuels ne vivent pas , comme ailleurs , de leur travail littéraire et de leurs écrits : « ...il convient , pour mieux comprendre tout cela, de tenir compte de l'héritage carencé de la colonisation ,des domaines intellectuels et technologiques réservés à la minorité étrangère occupante et interdits aux nationaux d'une façon ou d'une autre dans une optique discriminatoire ou de prépondérance de groupe privilégié. Les postes administratifs supérieurs qui déterminent plus de connaissances , de responsabilités, de contacts avec l'extérieur...etc. sont en très grande partie monopolisés par cette même collectivité dominante issue de l'occupation coloniale »<sup>1</sup>.

A ce niveau de notre étude, nous pouvons avancer que *les intellectuels* des pays du Tiers-monde en général et de l'Algérie en particulier, sont conscients de leur spécificité surtout en ce qui concerne leur rôle dans le contexte socio-politique. Cependant, cette conscience a-t-elle été acquise à partir d'un vécu ou est-ce le résultat de certaines lectures? la question a été posée à notre *échantillon d'intellectuels algériens*, et voici les réponses :

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mostefa Lacheraf , *Algérie et Tiers-Monde* . Alger : Bouchéne , 1989 , p.215.

QUESTION n ° 07 : Citez quelques titres d'ouvrages qui ont traité

Le thème « des Intellectuels » et qui vous ont
inspirés ?

Titre d'ouvrage	Auteurs	Bibliographie catalograhique
Peau noir masque blanc	Frantz Fanon	Essai,
Le Journal	Mouloud Feraoun	Récit,
Nedjma	Kateb Yacine	Roman , Paris : Seuil , 1956.
Les Élites sous la colonisation	Mahfoud Smati	Essai, Alger: Dahlab, 1998.
Tradition et Révolution	Rédha Malek	Essai, Alger :Bouchéne,1991.
L'Affaire Mécili	Hocine Ait Ahmed	Récit, Paris : Découverte, 1989.
Au Fil de la Crise	Ali El Kenz	Essai ,Alger:Bouchéne - Enal, 1993.
Autopsie d'une guerre	Ferhat Abbas	Témoignage, Paris : Garnier, 1980.
Nation et société	Mostefa Lacheraf	Essai, Paris: Maspero, 19

TABLEAU n° 07(a): Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

< En ce qui concerne les ouvrages traitant le thème en Algérie >

Titre d'ouvrage	Auteur	Bibliographie catalographique
La Trahison des Clercs	Julien Benda	Essai, Paris: Grasset, 1975
Cahiers de Prison	Antonio Gramsci	Essai , Paris : Sociales , 1983.
Dictionnaire philosophique	Voltaire	Essai, Paris: Garnier- Flammarion, 1964.
Plaidoyer pour les intellectuels	Jean - Paul Sartre	Essai, Paris: Gallimard, 1975.

**TABLEAU** n°07 (b): Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées).

< En ce qui concerne les ouvrages traitant le thème dans le Monde >

Les Remarques que nous pouvons tirer de ces deux tableaux ( $Tableaux\ n^\circ\ 07 < a > et < b >$ ) est que les intellectuels algériens qui ont répondu à cette questions se sont plus intéressés aux ouvrages d'auteurs algériens ou plus au moins ceux qui ont traité le sujet dans le contexte algérien , alors qu'ils ont si peu lu des ouvrages ayant traité le thème «  $des\ intellectuels\ >$  au sens généraliste du terme ; comme nous pouvons également émettre une autre remarque , en ce qui concerne ceux qui se sont abstenus de répondre et dont le nombre dépasse de loin ceux qui ont répondu ( $Tableau\ n^\circ\ 07 < c >$ ) , chose qui permet d'observer que nos intellectuels ne se sont pas penchés ou si peu sur le sujet . D'ailleurs, le peu d'études sur cette thématique si complexe en Algérie atteste et étaye cette observation .

Réponses	Nombre	%
Ne se prononce pas	81	67,5 %
Se prononce	39	32,5 %
TOTAL	120	100 %

TABLEAU n° 07 (c): Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

#### §2 : L'intellectuel algérien dans le contexte linguistique

Dans cette partie, c'est du côté de la société civile qu'il nous faut discerner la preuve ontologique de l'existence de l'intelligentsia. Nous considérons en effet, que la relation de celle-ci à celle-là est primordiale dans tous les sens du terme en ce qu'elle est constitutive de *l'intelligentsia en* tant que telle , c'est-à-dire en tant que catégorie sociale produisant et /ou reproduisant du sens ; un sens qui est social et socialement nécessaire, perçu et reçu comme tel par les autres catégories.

De ce point de vue, des *intellectuels* qui vivent dans un système clos ne constituent pas une *intelligentsia*, quelle que soit par ailleurs la richesse de leurs créations, pas plus que des masses de diplômés de l'Université ne constituent des intellectuels et encore moins une *intelligentsia*, si le savoir accumulé n'a pas d'efficacité dans l'ordre symbolique de la société : « on peut appeler gravité ou organicité la capacité d'un groupe d'intellectuels donné, d'une intelligentsia à produire et/ou à reproduire de sens social, c'est-à-dire un ensemble d'idées signifiantes socialement, en mesure par conséquent de former et d'informer le comportement de tout ou partie de la société civile dans laquelle se situe ce groupe et donc de former et d'informer une praxis sociale ... ». Ces propos nous revoient ainsi à l'un des plus importants critères qui déterminent le rôle des intellectuels, car dans la plupart des cas, surtout dans les pays du Tiers-monde en général et les pays arabes en particulier, on confond « intellectuel » et « instruit »<sup>2</sup> : « ...il ne faut pas confondre avec

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ali El Kenz, op.cit., p.21.
<sup>2</sup> pourquoi ne pas admettre lexicographiquement à partir de ce terme *« instruit* » rendu si élastique dans bien des discours linéraires, son concept organique par l'acception de ce barbarisme que nous proposons

l'intellectuel , l'instruit ; celui-ci peut être totalement dénué d'aptitude à comprendre, à connaître , et surtout à voir loin et pour tous . De la même façon , un non-instruit peut être porteur de beaucoup de perspicacité, d'intelligence, de clairvoyance , et de savoir expérimental et expérimenté ; on connaît des poètes et des diseurs populaires , pratiquement analphabètes , et dont les propos pleins de bon sens , de sagesse, sont pour cela, entendus, appris et diffusés, par la tradition orale , tellement active chez-nous ... » <sup>1</sup>.

Ainsi , dans ce contexte , l'interrogation qui se pose à nous serait : est-ce obligatoire pour l'*intellectuel* de savoir lire et écrire ? c'est-à-dire , l'*intellectuel* peut-il assumer son rôle comme tel dans la société sans avoir eu , au préalable , un cumul culturel déjà acquis ? La question , nous l'avons posée à notre échantillon ciblé des intellectuels algériens dans le cadre de notre recherche et nous avons eu ces réponses :

et qui n'engage que nous : Il s'agit d'instructurel; par opposition, nous aurons, ici et là, dans le parcours de nos analyses:

les intellectuels

<sup>•</sup> les instructurels

les analpharels ( qui ont une logique primaire)

<sup>•</sup> les scriptuels ( qui savent écrire)

<sup>•</sup> les lecturels ( qui peuvent lire sans être capables d'écrire)

Khaled Benmiloud, Propos d'Actualité. Alger: Dahlab, 1992, p. 123.

**QUESTION n° 08 :** Un Intellectuel doit -il obligatoirement savoir Lire et écrire ?

Réponses	Nombre	%
Oui	93	77,5 %
Non	27	22,5 %
TOTAL	120	100 %

TABLEAU n°08: Réponses dégagées du corpus exploité (120 personne ciblées)

A travers ce tableau ( Tableau n° 08 ) , nous constatons que la majorité des intellectuels algériens questionnés lors de notre enquête, à savoir (77,5 %) ont été unanimes sur le fait que l'intellectuel doit obligatoirement être « lettré » car selon eux, lire et écrire sont consubstantiellement liés à la nature intrinsèque de tout intellectuel et inhérente à sa nature même , cela leur permet d'acquérir des connaissances pour entreprendre des analyses adéquates , et surtout de transmettre leurs idées et de les socialiser ; alors que parmi notre échantillon (22,5 % ) ont répondu à cette question par la négation , car pour ceux-ci l'instruction n'est pas un critère pour définir l'intellectuel ; l'argument qu'ils ont évoquée pour justifier cette réponse est l'existence dans l'Histoire de l'Algérie d'anciens sages qui ont été des meneurs de sociétés tout en étant illettrés .

Néanmoins, nous pouvons avancer malgré cette différence d'avis, que la majorité de nos intellectuels pensent que l'instruction est une

base matricielle sur laquelle se constitue et se socle l'entité sociale qu'est l'intellectuel dans son sens le plus large , parce que cela lui donne les moyens , les outils , les armes intellectuels nécessaires pour mener une réflexion bien élaborée — la praxis- poussée , mesurée, solidement ancrée dans la vie collective , porteuse d'un message , et d'un sens, d'un projet.

En tant qu'entité sociale, l'intelligentsia doit pouvoir produire non seulement des idées, mais aussi des significations, c'est à –dire des idées qui ont un sens social. Il faut noter qu'il n' y a pas de relations mécaniques entre l'effet théorique d'un système d'idées et son effet de sens, entre sa cohérence logique et sa gravité sociale. Une idée réelle ne s'empare pas nécessairement de masses alors qu'un système d'idées incohérent peut avoir une efficacité sociale plus élevée qu'on ne l'aurait attendu. Le Nazisme qui est du point de vue logique et scientifique une aberration invraisemblable enrégimenta des millions d'individus considérés fondamentalement rationnels mais qui étaient profondément convaincus par l'irrationalité de cette idéologie.

Le Pouvoir de conviction sociale d'une idée ne se mesure pas à sa vérité intrinsèque et *l'organicité d'une intelligentsia* n'est pas l'effet de la plus ou moins grande rationalité du système d'idées qu'elle produit <sup>1</sup>. Par conséquent , le rôle de l'*intellectuel* est de produire et / ou de reproduire un système d'idées et de représentations redevable d'une analyse de contenu qui aura pour objectif d'en dégager la généalogie , la cohérence interne , la rationalité, ses relations avec d'autres systèmes , son profil théorique global , son originalité de moderniste ou traditionaliste , religieux ou laïque...etc.

1

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ali El Kenz, op.cit., p. 20.

Mais pour être capable de s'acquitter d'une telle tâche, l'*intellectuel* doit non seulement avoir une instruction d'un bon niveau, mais également une culture universelle, celle-là même qui lui permet d'avoir une idée sur les autres systèmes d'idées pour pouvoir en fin de compte forger sa propre conception, adaptable à sa société.

Cela sous-entend que l'intelligentsia algérienne doit également être dépositaire d'une grande connaissance universelle , ce qui suppose qu'il devrait être en contact avec d'autres civilisations et d'autres modes de vie . Mais , alors nos intellectuels croient-ils à cette obligation et qu'en pensent-ils ?

QUESTION n°09: La Possession d'une langue étrangère peut-elle élargir l'horizon et l'efficacité de la réflexion de l'intellectuel algérien

Réponses	Nombre	%
Oui	102	85 %
Non	15	12 ,5 %
Ne se prononce pas	03	02,5 %
TOTAL	120	100 %

**TABLEAU n ° 09 :** Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées)

La première remarque qui devient évidente à travers ce tableau (Tableau n° 09), est que la totalité des intellectuels algériens questionnés par nos soins (85 %) ont affirmé que la possession d'une langue étrangère permet à l'intellectuel algérien d'élargir l'horizon et l'efficacité de sa réflexion, et pour justifier leur réponse, plusieurs arguments ont été avancés, à savoir : premièrement que cet avantage est un passage obligé pour avoir une vision universaliste; et deuxièmement, parce que ces langues étrangères permettent d'accéder à d'autres cultures et surtout d'entrer en rapports avec d'autres intellectuels, chose qui ne peut qu'être bénéfique pour l'intellectuel algérien qui voit ainsi son champ de représentation s'enrichir de nouveaux canaux d'expression et d'investigation.

Cependant une minorité de notre échantillon sondé (12,5 %) a répondu par la négative ; et elle a justifié sa position par le fait que les progrès des techniques de traduction ont permis de dépasser ce handicap.

Ainsi, partant des tableaux ( Tableau n° 8) et ( Tableau n° 9), nous pouvons conclure que les intellectuels algériens questionnés, dans leur totalité, ont affirmé que l'intellectuel algérien doit posséder une éducation moderne avancée, ouverte, pragmatique, ainsi que des compétences et aptitudes d'esprit inhérentes à une telle formation. D'ailleurs, dans ce contexte, l'historien et sociologue algérien Mostefa Lacheraf confirme cette optique: « ce n'est pas le diplôme qui fait l'intellectuel, sinon le contact prolongé avec la culture moderne; l'acquisition d'une culture intellectuelle moderne est de rigueur, c'est-à-dire qu'elle oblige moralement, qu'elle engage le sujet vis-à-vis de valeurs actives, et parce qu'elle

entraîne une transformation partielle de la personnalité et une relation distincte avec l'autorité ... »<sup>1</sup>.

Dés lors, ce qui définit l'élite intellectuelle, ce qui fonde sa fonction n'est pas l'exercice concret de tel ou tel métier, mais l'accès à la culture de son époque sous toutes ses formes scientifiques, littéraires, idéologiques et artistiques. Cette culture s'acquiert essentiellement par deux canaux : d'abord la lecture et les discussions - une des caractéristiques de l'étudient puis de l'intellectuel est une disponibilité mentale et matérielle qui permet de lire et de parler – l'importance du temps libre laissé à l'étudiant montre bien le rôle imparti à ce mode de formation ; la deuxième méthode de formation, pas moins importante, est *la spécialisation*: l'étudiant choisit la branche du savoir à laquelle il consacrera ses efforts. Au fond, dans l'esprit des pédagogues, ce choix n'a que peu de conséquences en lui-même. Ce qui importe n'est pas tant d'apprendre ceci ou cela, mais d'acquérir un mode de pensée et de raisonnement à travers la spécialisation : « ... l'on n'apprend pas le Latin ou le Grec pour exercer un métier qui exige l'usage de ces langues mais pour se former l'esprit ... »<sup>2</sup>

C'est dire que le savoir qu'apporte *la spécialisation* est d'une utilité assez réduite, en tant que savoir, dans l'exercice de la profession. Mais il apprend à disserter, à parler, à réfléchir, à raisonner, à déduire. Il faut se souvenir de la formule usée mais combien révélatrice qui fut appliquée à tant d'écoles et de disciplines: « *elles mènent à tout à condition d'en sortir...* », d'ailleurs, dans ce cadre, le célèbre maxime d'*Herriot* rend très exactement compte de la

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mostefa Lacheraf, *Algérie et Tiers-monde* . Alger : Bouchéne , 1989 , p.215.

formation exigée : « la culture est ce qui reste quand on a tout oublié, et ce qui manque quand on a tout appris ... ».

Par conséquent , il y a peu d'autodidactes dans les couches intellectuelles ; a partir d'un certain niveau , ses membres ont , dans la plupart du temps , fait des études secondaires et supérieures . En outre , l'université est le mode privilégié de formation des élites intellectuelles ; elle a pour mission de constituer , de conserver et de transmettre , au degré le plus élevé , le patrimoine culturel ; plutôt que d'université , il serait plus exacte de parler d'enseignement supérieur : cette fonction est celle des cinq facultés qui constituent l'université *stricto sensu* : Lettres, Sciences Humaines , Droit , Médecine et Sciences Exactes , mais aussi de l'ensemble des grandes écoles et des institutions comparables .

On affirme souvent que l'enseignement est le plus rentable des investissements, nous pouvons citer dans ce contexte le sage chinois **Kuan Tzu** qui disait : « en semant une fois du grain, tu récolteras une fois, en plantant un arbre, tu récolteras dix fois, en instruisant le peuple, tu récolteras cent fois »<sup>1</sup>. Ainsi, les étudiants sont, préalablement, destinés à rejoindre les rangs des élites intellectuelles puisque leur formation leur a permis d'acquérir un poids social et politique, chose qui leur ouvre d'innombrables horizons de réflexions et d'investigation...

Dans cette perspective , pouvons – nous prétendre à l'existence de cette réalité dans le contexte socio-culturel algérien , c'est-à-dire : est-ce que l'université algérienne représente le noyau décisif dans la formation de notre intelligentsia ?

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> cité par M. Verment Cauchy, L'Éducation nationale dans la France de demain. Paris : Cujas, 1967, p.37.

Le sociologue *Ali El Kenz* a essayé de répondre à cette interrogation dans son ouvrage « *au Fil de la Crise* » en énonçant ce qui suit : « ...aujourd'hui , un diplômé de l'université ( algérienne ) n'est plus associé automatiquement à un intellectuel , ce label étant attribué de plus en plus sélectivement à des catégories restrictives d'individus...les titres délivrés par l'université ont ainsi perdu de leur prestige et même s'ils continuent d'ouvrir droit à un statut social donné , ils ne donnent plus accès automatiquement à la couche des intellectuels ... »<sup>1</sup>.

Le constat de ce sociologue s'avère amère, et pour avoir plus de détails et surtout confirmer cet avis, nous avons posé cette question à notre échantillon d'intellectuels algériens et nous avons recueilli ces résultats:

QUESTION N° 10 : pensez-vous que l'université algérienne soit L'une des pourvoyeuses de nos intellectuels ?

Réponses	Nombre	%
Non	57	47, 5 %
Oui	31	25,8 %
ne se prononce pas	32	26,6 %
TOTAL	120	100 %

**TABLEAU N°10 :** Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ali El Kenz, op.cit., p.23.

En Effet, les données recensées dans ce tableau ( Tableau n°10 ) viennent confirmer les propos du sociologue Ali El Kenz, ainsi, presque la moitié des intellectuels algériens ciblés lors de notre enquête, à savoir (47,5 %) ont soutenu le fait que l'université algérienne ne contribue pas à la formation d'une intelligentsia. Les raisons avancées par ceux-là sont plutôt de caractères politiques et économiques, ils évoquent dans ce contexte, la manipulation des divers Gouvernements dont a été victime l'Université algérienne et qui a fait en sorte que celle-ci forme des « militants » et non des « citoyens »; autre raison évoquée également par cette frange est le manque de moyens pédagogiques qui s'avère inadéquat avec le nombre croissant des étudiants. Toutefois, (25, 8 %) du corpus ciblé a répondu à cette question par l'affirmatif, ils pensent, à l'opposé de la première frange, que l'Université algérienne a de tout temps formé des intellectuels et comme argument massu qu'ils avancent dans leurs réponses : le fait que beaucoup d'intellectuels algériens reconnus comme tels mondialement et localement sont issus de cette dernière.

Quant à (26,6 %) du corpus, ils se sont abstenus de réponde et cela va sans dire que le nombre des « sans opinions » en ce qui concerne cette question est plus au moins assez important, ce qui nous amene à nous poser la question suivante : cette abstention, est-elle motivée par le manque d'argument où tout simplement, parce que la situation de l'université algérienne est si ambiguë et complexe qu'il est difficile de se prononcer?

Mais ceci dit, d'autres intellectuels algériens ont abordé cette question épineuse dans leurs écrits et réflexions, par exemple, le cas du sociologue *Ali El Kenz*, que nous avons cité précédemment, et qui a eu le mérite d'avoir approfondi les recherches sur ce

sujet, en essayant d'apporter quelques explications: « ... la première conséquence du rapide développement culturel de l'Algérie indépendante - scolaire et universitaire - se manifeste ainsi par une transformation du rôle de l'université et un déplacement de sa position dans le champ culturel de la société; noyau central de l'activité intellectuelle du pays avant l'indépendance et pendant les années qui suivirent celle-ci, elle tend à devenir une sorte d'appareil supérieur de formation cherchant plus une fonctionnalité économique et sociale qu'une quelconque prétention à rassembler autour d'elle l'intelligentsia du pays ... » . Cette hégémonie intellectuelle qu'a perdue l'université algérienne a été, selon ce sociologue, l'effet inattendu et paradoxal de la politique d'arabisation qui a été mené à partir des années soixante-dix et qui a produit un changement total du champ culturel de la société.

Mais comment la dynamique linguistique de réappropriation de la langue nationale a-t-elle pu être la cause de la déstructuration de l'université algérienne ? Ali El Kenz soutient que parce que celle-ci a simplement dépassé ses limites et aboutit à une scission du système universitaire en deux sous-ensembles exacerbés par des conflits catégoriels: les premiers correspondants en gros aux Sciences Humaines et, est être recouvert en totalité l'enseignement en langue nationale; le second correspond aux Sciences de la nature et, est appelé à échapper, même partiellement, à l'arabisation . Des sciences positives donc en langue étrangère et des sciences normatives en langue nationale; ceci dit , des ingénieurs francophones et des idéologues arabophones; et notre sociologue de conclure que cette segmentation du système universitaire a fini par produire des « moitiés d'intellectuels », chacune amputée de la dimension de l'autre, amenées par la logique conflictuelle du système

universitaire à se déployer selon une division des tâches : de simples techniciens d'un côté , de purs idéologues de l'autre ; un « *cloisonnement* » qui leur interdit toute possibilité de « *synthèse organique* » , et donc de se transformer en *vraie intelligentsia*<sup>1</sup>.

Malheureusement, à l'époque, on n'a pas tenu compte des sonnettes d'alarme tirées par un bon nombre d'intellectuels algériens qui appréhendaient déjà une telle « arabisation anarchique », c'est le cas de Abdellatif Rahal qui a tenté, en vain, de ralentir ce processus durant l'année universitaire 1977- 1978 et qui n'a pas cessé de déclarer : « l'arabisation rigoureuse , efficace et moderne que nous imposent nos options ne peut être menée à bien que par les algériens eux-mêmes et nous devons, dans l'étape actuelle, tenir compte de notre handicap à ce sujet et ne pas sacrifier, par une hâte inutile le niveau de certains formations, et donc une partie de nos étudiants ... »<sup>2</sup> . Mais « les prêcheurs de l'authenticité »<sup>3</sup> s'opposèrent à cette prudence, et appliquèrent une arabisation immédiate sans préparation ni planification, par le recrutement massif d'assistants venus des pays d'Orient; chose qui a eu un impact dévastateur sur la qualité de l'enseignement dispensé au nombre croissant d'étudiants.

Le sociologue *Mostefa Lacheraf* a également rendu compte de cet état de fait : « ... quant à la langue arabe , autre facteur historique de civilisation qui honorait toute l'humanité avant la dite décadence, elle a servi , aussi impunément et à son corps défendant , par la faute de théoriciens médiocres , volontaristes et butés , et contre le vœu des vrais pédagogues , à réduire à néant la qualité de l'enseignement public en Algérie , le sens rationnel et

1

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ali El Kenz, op.cit., p.25

cité par Mahfoud Bennoune, op.cit., p. 408.

<sup>3</sup> idem

universellement admis de l'école, en appauvrissant les facultés intellectuelles innées et en évolution de l'enfant et de l'adulte ... de plus, elle a bourré, toujours malgré elle, d'idéologies désastreuses, pour leur âge, une enfance scolaire et une jeunesse étudiante, toutes deux innocentes de ces méfaits de longue durée, dus au zèle obscurantiste d'enseignants à peine formés mais bien endoctrinés. Savoirs et idéologies impropres au nécessaire développement du pays et au progrès des consciences d'une société civile assoiffée de se connaître dans son passé et son présent d'épreuves, et de s'engager sans complexes dans la modernité en évitant les amalgames mortels qui l'ont longtemps retardés ... »<sup>1</sup>

L'évolution quantitative de l'arabisation des étudiants inscrits dans les établissements de l'enseignement supérieur entre 1979-80 et 1986-87 était la suivante :

TABLEAU N° 11 : Évolution des effectifs inscrits en langue arabe

FILIERES	1979	1980	1986	1987
Sciences Sociales	3045	36,79%	8074	100 %
Sciences Juridiques et Politiques	4989	65,80 %	11086	100 %
Sciences Économiques et	2061	43,70 %	10770	100 %
Commerciales				
Sciences Biologiques et de la Terre	1281	26,80 %	3415	100 %
Sciences Exactes	1153	16,30 %	3360	36,20 %
TOTAL	12259	24,70 %	36706	26 %

Source: Ministère de l'Enseignement Supérieur : « Quelques données sur l'enseignement supérieur 1979 – 1987 » p. 33.

188

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mostefa Lacheraf, « Histoire de concepts » in : El Watan du 08 oct. 2000, p. 13.

Certes, cette évolution de l'université algérienne n'aurait pas été dramatique et aurait même été tout à fait normale si la limitation du privilège universitaire à fournir en *toute exclusivité* l'intelligentsia avait été relayée par la formation d'autres pôles pouvant jouer un rôle analogue.

On serait ainsi passé de modèle hérité de la France et caractérisé jusque dans les années soixante – dix par un quasi-monopole de l'université sur-le-champ intellectuel national à un modèle plus diversifié et donc plus équilibré et moins centralisé.

Mais, plusieurs conditions devaient être réunies pour rendre possible une pareille alternative, certaines relevant des intellectuels eux-mêmes, d'autres de la société civile, les dernières de l'Etat et du système politique. Elles ne l'ont malheureusement pas été pour le cas de l'Algérie, ce qui a entraîné non seulement la fin de la relation privilégiée *université* / *intelligentsia*, mais aussi l'improbabilité sinon l'impossibilité pour d'autres sphères de se constituer en pôles intellectuels.

## CHAPITRE DEUXIEME

GENEALOGIE DES ALGERIENS INTELECTUELS

SECTION I : Les intellectuels algériens et le Mouvement national

(1937 - 1954)

SECTON II : Les intellectuels et la Guerre de Libération Nationale

(1954 - 1962)

Les tenants d'un chauvinisme souffreteux peuvent aller déplorant la trop grande ouverture de l'éventail: Hannibal a conçu sa stratégie en punique; c'est en Latin qu'Augustin a dit la cité de Dieu, en arabe qu'Ibn Khaldoun a exposé les lois des révolutions des hommes.

Personnellement, il me plait de constater dés les débuts de l'Histoire cette ample faculté d'accueil; car il se peut que les ghettos sécurisent, mais qu'ils stérilisent c'est sûr.

> Mouloud Mammeri In Entretien avec Tahar Djaout Alger: Laphomic, 1987.

Dans les bouleversements que connaissent les sociétés, il est difficile de circonscrire la position de l'*intellectuel* face au pouvoir. L'Histoire en elle-même connaît des fréquences ondulatoires qui donnent une interprétation plurielle des visions selon lesquelles on s'apparente à telle ou telle idée politique.

Vouloir positionner *l'intellectuel* à travers les sensibilités qui ont existé dans le vaste Mouvement national demeure assez lié à des références idéelles. Le terrain politique lui-même se modifie à travers les étapes historiques que connaît une société donnée. Parmi les élites dirigeantes, se promouvait une certaine manière de voir, d'appréhender la condition humaine qui, en perspective, converge vers l'exercice du pouvoir d'État.

En Algérie comme ailleurs dans de nombreux pays arabes, l'accélération de la renaissance économique, politique, sociale et culturelle et les progrès dans le monde mettent à l'ordre du jour un processus qui permet à l'intellectuel de se positionner à l'égard d'un courant ou d'un système politique donné. C'est pourquoi, en voulant explicitement situer *l'intellectuel algérien*, il est courant de revenir, un tant soit peu, aux débats qu'a connu le mouvement national et voir comment ont évolué les différents discours dans la chronologie de notre Histoire contemporaine.

Il s'agira bien entendu d'analyser les différents projets, programmes, doctrines et appels des différents partis et formations politiques qui ont traversé et historicisé notre pays depuis *l'Émir Khaled* jusqu'à l'indépendance.

Nous verrons progressivement comment l'expression des aspirations et des forces sociales a conditionné la marche irréversible de l'histoire d'abord par l'émergence des revendications nationalistes qui ont tissé un filet socio-patriotique de solidarité entre les différentes formations politiques existantes.

Bien entendu, les oppositions entre les mouvements ne manquent pas surtout, dans leur stratégie d'action anticoloniale; les formulations quant aux problèmes liés à la question nationale et sociale ont été toutes dirigées contre le discours colonial.

Cependant, dans toute action politique plurielle, il existe des ambivalences qui rendent difficile la portée *d'une contribution de l'intellectuel* face au discours nationalitaire. Les interférences et les contradictions apparentes seront nombreuses; chacune des formations politiques pose des postulats et des problématiques quant au schéma conceptuel, quant au contenu du programme à soutenir et à engager.

Dés lors, l'attention des chercheurs reflète les phénomènes de mutations par rapport aux différents courants en présence. Différentes interprétations ont connu le jour; la tendance socialisante, la tendance libéralisante, le versant islamisant, qui, expriment tous le souhait de voir un projet social réussir

## **Section I:**

Les intellectuels algériens et le Mouvement National

- §1 : La Formation des intellectuels algériens modernes
- §2 : L'Engagement des intellectuels algériens dans la revendication nationaliste

## § 1 : La Formation des Intellectuels algériens Modernes :

L'Histoire de l'Algérie contemporaine est une Histoire politique, celle des étapes de la résistance à la colonisation qui privilégie deux périodes : la première résistance armée illustrée par l'épopée de *l'Émir Abdelkader* et l'insurrection du *Cheikh El Haddad* et *d'El Mokrani* qui s'arrête pour l'essentiel dans les années 1870 et le Mouvement national moderne qui démarre à la fin des années 1920 et dont la trajectoire est symbolisée par la succession des sigles : *ENA*, *PPA* – *MTLD*, *FLN*.

Pendant toute cette période, l'heure est à l'émergence de personnalités fragiles, buttes-témoin d'un passé largement détruit et/ou initiateur d'un futur incertain exprimant surtout la précarité du présent. Dans une Algérie plus profondément déstructurée que le reste du Maghreb où l'importance de la population européenne peut faire croire à une colonisation de peuplement irréversible et où l'État colonial a tenté de rayer de la carte toute trace d'une tradition étatique précoloniale, la dérive historique sur le terrain politique est évidente. Certes, la résistance continue à s'exprimer mais de manière régressive. Le temps des insurrections n'est pas fini mais il faiblit. A leur place de multiples formes de violence et, occupant le devant de la scène, des hors la loi, héros impuissants d'une impossible lutte frontale, De nouvelles voix s'élèvent, peu nombreuses et longtemps en ordre dispersé, tentent de limiter la dérive en prenant appui sur les contradictions internes du système colonial <sup>1</sup>.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Gilbert Meynier, *L'Algérie révélée*, *la Guerre de 1914-1918 et le premier quart du XX<sup>eme</sup> siècle*. Paris : Librairie Droz, 1981, p. 379.

L'Heure est à l'ambiguïté et aux doubles discours de la résistance, dialogue qui tente de poser en termes non antagoniques bien que critiques le problème de déstructuration/restructuration de la société algérienne sous le choc et dans le cadre colonial.

La dérive n'est pas en effet seulement politique, elle est aussi sociale et culturelle. Société appauvrie, laminée, littéralement désaxée par de longues années de guerre, d'épidémies, d'amendes, de confiscations de terres, de refoulement. Société profondément déstructurée, fragilisée par la destruction de ses cadres et de son élite. Élites politiques balayées par pans entiers dans les défaites multiples ou devenues des intermédiaires de l'État colonial. Société soumise au code de l'indigénat, étrangère dans ses villes et dont le centre de gravité : « la tribu », explose, libérant d'innombrables mendiants errants sur les routes ; effondrement du système éducatif traditionnel, enfin, qui fait sombrer la population dans un analphabétisme généralisé et tarit le renouvellement d'élites culturelles déjà plus fragiles que celles de la Tunisie et du Maroc, par exemple <sup>1</sup>.

Mais cette période n'est pas seulement un moment faible, elle est aussi et en même temps le moment de la reprise historique. Le moment où se noue le rapport structurel de l'Algérie à sa modernité, le moment où des « hommes nouveaux » intériorisent de manière dynamique la modernité coloniale à la foie externe et imposée en même temps la retournent partiellement contre le système colonial. En ce sens, cette période est un moment particulièrement riche de l'Histoire. Par la complexité de l'intensité des contradictions qui la traverse, elle n'apparaît plus comme un moment faible mais bien au contraire comme un moment fort, celui de la genèse d'une nouvelle Algérie encore fluide où les figures qui apparaissent à l'avant scène

représentent à la fois un passé détruit mais encore présent et un futur pas encore consolidé mais déjà là. A tous les niveaux de la société apparaissent ces « hommes nouveaux ». En contre point de la dérive des compagnes surgissent le bourgeois agraire, l'ouvrier agricole et surtout après la Guerre de 1914-1918, celui qui exprime avec le plus d'intensité l'ambivalence dérive de la reprise historique : l'émigré¹. Certes, l'artisanat régresse et en fin de compte se meurt mais émergent aussi, malgré leur rareté les figures de l'industriel, de l'ouvrier d'usine et surtout du plébéien.

Il est vrai que la sphère culturelle continue à se délabrer, mais là aussi, de nouvelles figures apparaissent: *l'instituteur*, *le journaliste, l'avocat*, *le médecin*, *l'homme de théâtre, l'historien*, *le alim salafi*... Le puissant « *travail du négatif* » accompli par la colonisation a donc pour envers un important travail de la société algérienne sur elle-même. Ces *hommes nouveaux* ne sont pas en effet, une pure irruption de « *l'autre* », création ex. nihilo, ils sont le résultat de processus multiples de recomposition sociale, de reclassements/déclassements et de recyclages. A tâtons, de manière partielle et ambiguë, la société algérienne reconstruit ses bases, se recentre sous le choc d'une modernité violente et oppressive dont elle apprend à maîtriser à des degrés divers sa positivité.

Les *intellectuels modernes* qui apparaissent pendant cette période vont tenter d'être le condensateur de cette reprise historique, de donner sens aux multiples pratiques sociales issues du double mouvement de déstructuration/restructuration de la société en transformant la *tradition* en *patrimoine* fécondé par une modernisation assumée et une acculturation maîtrisée. Étonnante aventure que celle de cette poignée d'hommes venus d'horizons

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Gilbert Meynier, op.cit, p 340.

divers qui vont vivre avec des sensibilités variées la précarité existentielle de la période tout en tentant d'apporter des réponses non contradictoires bien que partiellement différentes aux grandes questions que se pose la société algérienne : que sommes-nous ? Où allons-nous ? Que devons-nous faire ?<sup>1</sup>

Tous les intellectuels modernes qui apparaissent pendant cette période se définissent d'abord par leur participation à la révolution de l'imprimé qui va transformer en profondeur les modes de structuration des savoirs et des idées. Cinquante ans presque après la colonisation des centaines d'ouvrages<sup>2</sup> vont être publiés en français et en arabe, en Algérie et à l'étranger : France, Tunisie, Égypte, Syrie...etc.

Cette révolution ne touche pas seulement la culture savante, le livre au sens « *noble* » du terme, elle concerne aussi la production d'opuscules, pamphlets... mais encore de revues et surtout des journaux. Dans un sens, cette période est considérée comme l'âge d'or du journalisme algérien. En moins d'un demi-siècle une quarantaine de périodiques paraissent, localisés à *Alger* mais aussi à *Oran*, à *Annaba*, à *Constantine*, *Biskra*, *Mostaganem*, *Jijel*, *Skikda* <sup>3</sup>

Cette révolution de l'*imprimé* n'est pas seulement instrumentale. Elle est concomitante de l'apparition de nouvelles manières d'écrire qui empruntent aux genres des espaces intellectuels européens et orientaux un nouveau mode de présentation et d'organisation des discours qui va supplanter rapidement l'ancienne division des savoirs hérités de la culture arabo-islamique classique. Si le renouveau des études historiques se fait d'abord sur la base de

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Rappelons que cette célèbre interrogation fut à l'origine énoncée picturalement par triptyque créatique de *Paul Gauguin*: une fresque réalisée en Polynésie durant la dernière période de création de ce peintre.

Jean Dejeux , Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française . Paris : Khartala, 1984 , p. 231.
 -Zahir Ihaddeden , Histoire de la Presse indigène en Algérie, des origines jusqu'en 1930. Alger : Enal, 1983 p. 112.

réactivation de l'histographie traditionnelle avec la publication du livre d'*El Hafnaou*i en 1906 <sup>1</sup> et la réédition de textes anciens <sup>2</sup> par *Bencheneb* en particulier, les catégories et le mode d'exposition de l'Histoire telle qu'elle s'est constituée au XIème siècle en Europe sont présents dans les travaux à caractère historique écrits en français par *Louki l*<sup>3</sup> *Boulifa* <sup>4</sup> *Hamet* <sup>5</sup>, mais aussi et même surtout dans les ouvrages d'histoire publiés en langue arabe en fin de période.

La redécouverte de la société algérienne par les intellectuels s'exprime aussi par la publication de nombreuses études sur le patrimoine culturel et linguistique arabe mais aussi berbère, cette redécouverte se faisait le plus souvent dans le cadre historique et institutionnel de « l'école d'Alger » et son principal initiateur en étant le Professeur Bencheneb<sup>6</sup>.

Une Nouvelle littérature se met aussi en place. En langue arabe, un courant poétique qui tente de briser la langue traditionaliste et élitiste d'une *langue arabe ankylosée* pour arriver à exprimer les besoins et les contradictions du présent prend forme<sup>7</sup>. Dans le même temps, un nouveau genre littéraire : *la nouvelle*, fait son apparition et va connaître un développement considérable introduite en 1925 par *Said Zahiri* avec la publication de « *François et Rachid* »; elle va rapidement devenir un important pôle d'expression littéraire. Il

1

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>" -Tarik El Khalif bi ridjal es-sahef", dans son étude "Quelques historiens arabes modernes d'Algérie", Si Bencheneb dit d'El Hefnaoui : « la conception qu'il se fait de l'histoire est restée primitive et son œuvre est absolument semblable à celle des historiens médiévaux » in **Revue Africaine** du 1956.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>- Citons en particulier:

 <sup>«</sup> Nihlat al Habib bi akhbar al-rihla ila al-habib », d'Ibn Ammar – texte de la 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>• «</sup> Al Bustan » d'Ibn Maryam – XVII<sup>e</sup>.

<sup>• «</sup> Al Rihla » **d'Al Wartilani** – 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>• «</sup> Unwan al-diriya " d'Al Gobrini.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>-Mazouza, ancienne capitale du Dahra. Alger: Imp.Algérienne, 1912, 50 pages.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup>-Djurdjura à travers l'Histoire. Alger: Beringau, 1925, 407 pages.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup>-Histoire du Maghreb. Paris : Leroux, 501 ages.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup>-Achour Cheurfi, *Mémoire Algérienne*, *Dictionnaire Biographique*. Alger: Dahlab, 1996, p. 306.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup>-El Hadi Senoussi – Poète Algérien de l'époque contemporaines- Tunis : USG- 1926

faudra par contre attendre 1947 pour que le premier roman en langue arabe soit publié; Alors, que le genre romanesque est rapidement investi par les intellectuels francographes. Le Premier roman en langue française édité par un algérien date également de 1920<sup>1</sup>.

L'Essai à caractères politique et religieux apparaissent aussi comme genre, mais incontestablement, le prégnant, celui qui qualifie le mieux les intellectuels de cette période et qui les différencie des simples érudits est : *l'article de presse*.

Les intellectuels qui ont marqué le plus puissamment cette période comme *Ben Rahal*<sup>2</sup>, un *Émir Khaled*<sup>3</sup>, un *Ferhat Abbas*<sup>4</sup>...etc. n'ont pas écrit de livres mais se sont fait connaître par leurs articles ou leur discours publiés dans la presse.

Dés lors, cette principale forme d'expression implique que *les intellectuels* ne se vivent pas d'abord comme des concepteurs de valeurs dans l'ordre du symbolique mais comme des reproducteurs dans l'ordre de la pratique sociale. Ils se posent et se pensent en tant que diffuseurs de « *lumières* » déjà produites, que les lumières soient celles de la « *Nahda* » orientale ou la « *Modernité* » européenne.

Mais que pensent nos intellectuels d'aujourd'hui de cette forme de revendication ? Et gardent-ils en mémoire certains titres de journaux

199

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ben Chérif Mohamed Ben Si Ahmed , Ahmed Ben Mustapha Goumier . Paris : Payot , 1920 , 245 pages, et avant cet ouvrage , deux romans feuilletons avaient été publiés avant dans la presse :

 <sup>«</sup> Musulmans et chrétiennes » en 1912 par Ahmed Bouri dans le Journal oranais : El Hack

<sup>• «</sup> *Ali*, *O mon frère* » en 1893 par *Omar Smar* sous le pseudonyme *Zaid Ben Dieb* , dans le Journal d'Annaba : *El Hack* 

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>-Il écrit dans les colonnes de jeunesse presse algérienne : L'*Ikdam, El Hack, Takkadoum*, et donne des conférences dans les cercles culturelles : *Rachidiya d'Alger*, et *cercle de Tlemcen*.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>Avec une petite équipe d'intellectuels, *Bahlouf* et *Kaid Hmoud* en particulier, il crée le journal « *L'Ikdam* » organe de défense des intérêts musulmans de l'Afrique du nord qui, de 1919 à 1923 sera privilégié de condensation de la nouvelle Algérie politique en cours de constitution.

<sup>4- «</sup> Le jeune Algérien » publié en 1931, Paris : La Jeune Parque, 1931.

qui ont marqué cette époque ? Cette question, nous l'avons posée à notre échantillon ciblé dans notre enquête et nous avons recueilli ces résultats :

**Question n°11:** citez certains titres de journaux qui ont marqué la période qui a précédé le déclenchement de la Révolution?

Titres de journaux	Langue de parution	Nombre	%
L'Akhbar	Français	03	2,5 %
Ech-chiheb	Arabe	03	2,5 %
El Islah	Arabe	02	1,6 %
El Montakid	Arabe	02	1,6 %
Le Peuple	Français	01	0,8 %
El Bassahair	Arabe	01	0,8 %
El Farouk	Arabe	01	0,8 %
Ne se prononce pas	_	107	89,1 %
Total	_	120	100 %

**Tableau n°11:** Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées).

Les Données recensées à travers ce tableau ( *Tableau n°11* ) nous mettent devant une évidence, c'est que la totalité de notre corpus exploité, à savoir ( 89,1 % ) se sont abstenu de répondre à cette question, alors que seulement ( 10,6 %) se sont prononcé en avançant certains titres de journaux connus pendant la période qui a précédé le déclenchement de la *Révolution Nationale*.

Les deux journaux qui ont été le plus mentionnés dans ces réponses avec (02,5%) sont : l'hebdomadaire colonialiste de langue française « l'Akhbar » fondé par Auguste Bourget et paraissant entre 1839 à

1934 à Alger <sup>1</sup>, ainsi que l'hebdomadaire en langue arabe, organe de l'Association des Oulémas « Ech-Chiheb » fondé par Cheikh Ben *Badis*, paraissant entre 1925 à 1939 à Constantine avec un tirage de 2000 exemplaires. Les deux autres journaux cités avec pour chacun (1,6%), sont toujours lancées par l'Association des Oulémas: « El islah » de Biskra et « El Moutakid » de Constantine; à signaler également les deux derniers titres cités et appartenant toujours à la même association : « El Boussahair » et « El Farouk » avec (0,8 %), puis vint le deuxième titre en langue française mentionné « Le Peuple » avec (0,8 %). Nous remarquerons ainsi que les journaux les plus évoqués sont ceux publiés en langue arabe - cinq parmi les sept journaux cités-.

Dés lors, nous pouvons conclure que les intellectuels algériens d'aujourd'hui n'ont pas une vue d'ensemble sur toutes les formes d'expression adoptées par les intellectuels d'hier pour revendiquer leur identité spécifique et assumer leur rôle de porte - parole de leur peuple et de ses aspirations profondes. Dans cette perspective, ce qui définit prioritairement *l'intellectuel moderne* et fonde l'unité de ses différentes fractions c'est la participation à la mise en place d'un nouveau réseau de socialisation culturelle capable de diffuser « les Lumières » et dont le maillon central sera constitué par les cercles culturels, et les associations.

En 1902, la *Rachidiya* est fondée à Alger. En 1907, « *le cercle* Salah Bey » est crée à Constantine, le mouvement s'étend rapidement à toute l'Algérie : l'Amicale des Sciences Modernes à Khenchela, le Cercle des Jeunes Algériens à Tlemcen, la société El Akhouya à Mascara, la Toufikia à Alger, la Société Islamique

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Zahir Ihaddaden, op.cit., p.9

constantinoise, *le Croissant*, la *Sadikiya* et le *Cercle du Progrès* à Annaba ..., et déborde même parfois le cadre des villes pour s'implanter dans les villages tel l'exemple du *Progrès Saharidjien* à Djemâa saharidj. Ces cercles qui organisent des enseignements et des conférences, fonctionnent le plus souvent de manière bilingue et regroupent intellectuels francisés et ceux de formation islamique.

Journalisme et cercles culturels sont les deux vecteurs essentiels utilisés par les deux grandes fractions des intellectuels modernes pour propager les « lumières », les nouvelles valeurs centrales qu'ils proposent à la société pour mener à bien son relèvement et son émancipation. De manière apparemment paradoxale, ces nouvelles valeurs ne sont pas radicalement différentes d'une fraction à l'autre. Tout se joue en fait dans un chassé croisé ambigu et feutré entre les notions « d'Islah » et « Modernité ». Ils ont, en effet, en commun la volonté de réveiller la société algérienne et de l'ouvrir aux « lumières » . L'ambiguïté autour du contenu de cette notion fonde l'unité syncrétique bipolaire des intellectuels algériens de cette période. Pour les uns, les lumières sont principalement le retour aux sources de l'*Islam* et son instrument privilégié : l'enseignement de la langue arabe classique; pour les autres la priorité est donnée à la rationalité européenne qui doit être assimilée par le biais de l'enseignement du français.

Par ailleurs, le passé / présent de la société algérienne s'identifie principalement pour toutes les composantes des *intellectuels modernes* à une situation d'obscurantisme, d'archaïsme qu'il faut combattre pour permettre le progrès. La critique du Maraboutisme, des superstitions est d'autant le fait des *Salafistes* que des intellectuels francisés et plus encore peut être le fait des premiers. La société algérienne est considérée par la quasi-totalité des

intellectuels de manière péjorative comme un peuple qui a déchu, qu'il faut purifier de ses tares et de ses archaïsmes et auquel il faut insuffler une « âme nouvelle ». Que cette âme soit plus ou moins constituée de rationalité européenne et d'Islam Salafi ne représente qu'un problème secondaire pour ces intellectuels qui sont objectivement et subjectivement en porte - à - faux avec les pratiques sociales largement dominantes. L'aspect dominant de chaque pôle sert en quelque sorte de référence obligée à l'autre pour maintenir et tenter d'élargir un petit groupe qui gère son clivage en affirmant une identité bipolaire, à la fois extérieure à la société et censée représenter son avenir.

Cette position implique un rapport particulier à l'État colonial. D'une manière, certes différencié, *les intellectuels* posent leur candidature à un partage du pouvoir, à occuper en tout cas une position d'intermédiaire entre la société algérienne et l'État colonial dont ils critiquent certes les excès mais qu'ils ne remettent pas en cause dans son essence. Cela est vrai aussi bien pour *les intellectuels francisés* que pour *les arabisés*. Pour eux la, renaissance historique de la société algérienne ne peut se faire qu'au prix d'un long détour, celui d'une homogénéisation de la sphère culturelle sur la base d'une diffusion dans tout le corps social d'une nouvelle culture fondée sur la synthèse entre *la modernité occidentale* et *l'Islam Salafi*.

Puis, la décennie des années Trente marque l'apogée de ces intellectuels. Leur influence sur la société atteint, en effet, son niveau maximal. Les Deux pôles étendent leurs réseaux de socialisation culturelle en profitant en particulier, de la conjoncture ouverte par l'arrivée du Front Populaire en France en 1936 et qui se traduit en Algérie par la mise sur pied d'un Congrès Musulman dont les deux figures de proue sont Ferhat Abbas et Ben Badis. Avec

« Ech Chiheb » et « La Voix des Humbles » en particulier, ils disposent d'instruments stables pour diffuser les « lumières ».

Le projet « *Blum Violette* » semble accréditer la justesse de leur ligne de résistance / dialogue face à l'État colonial. A cet égard l'année *1936* est une année charnière. A aucun moment, les deux pôles des intellectuels n'ont été si près de s'unir et de se transformer en médiateurs institutionnalisés entre la société dominée et l'État colonial. En fait, c'est l'inverse qui se produit, la mobilisation sans précédent de la population citadine et villageoise au cours des années 1936-1938 ainsi que le blocage du projet « *Blum Violette* » font apparaître une nouvelle socialisation politique qui ne se fonde plus sur le double langage *des intellectuels* mais sur les mots d'ordre indépendantistes des militants plébéiens qui prônent la lutte frontale contre l'État colonial.

A son arrivée à Alger en 1936, *Messali Hadj* qui affirme le droit de l'Algérie à l'indépendance est ovationné par une foule immense. Les *intellectuels modernes*, qu'ils appartiennent à la mouvance *des Oulémas* ou à celles *des francisés* passent désormais au second plan. La socialisation culturelle par les intellectuels va céder le pas à la socialisation politique indépendantiste dont les étapes vont rythmer l'évolution de la société algérienne au cours des décennies suivantes. A la diffusion des « *lumières* » se substitue *le militantisme plébéien* qui conduira un quart de siècle plus tard l'Algérie à l'indépendance.

A ce titre, force est de constater que l'importance du rôle joué par les intellectuels modernes ne réside pas tant dans leur activité de concepteurs ou de diffuseurs de « lumières » que dans leur activisme politique. A partir de cadres de référence idéologique partiellement

différents, ils sont les artisans d'une socialisation politique anticoloniale de type nouveau.

Par les critiques diffusées dans la presse contre les abus des agents du pouvoir colonial, par les nouvelles formes d'actions politiques qu'ils mettent en œuvre – pétitions, délégations...-, par la revendication principale de l'égalité des droits pour les uns et de l'affirmation d'une autonomie culturelle pour les autres, les intellectuels algériens de cette époque ont travaillé en profondeur la société algérienne, lui ont donné des armes de combat et contribué ainsi à la formation d'une nouvelle société politique. Le paradoxe principal de ces intellectuels est à coup sûr d'initier une nouvelle pratique politique dont ils ne maîtrisent pas les déterminants sociaux et la finalité : la rupture anticoloniale indépendantiste : « ... Comme intellectuels, ils s'étaient interdit par leur propre démarche à puiser dans la culture locale et se stérilisèrent ce faisant comme producteurs d'idées. Mais surtout, ils furent dépassés par l'évolution d'une société dans la vitalité de laquelle ils n'avaient pas réellement cru et qu'ils n'avaient ni voulu, ni su observer avec modestie et attention. Ils en étaient à polémiquer sur le statut de l'Algérie dans l'empire Français quand les premiers noyaux nationalistes discutaient de l'indépendance. Ils auraient dû, comme intellectuels précéder l'événement, ils furent en retard d'une période sur leur propre actualité. Ils furent balayés, comme intelligentsia, par la montée du Nationalisme moderne » <sup>1</sup>

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Ali El Kenz, *Au Fil de la Crise*. Alger: Bouchène – Enal, 1993, pp: 33, 34.

## §2 : L'Engagement des Intellectuels algériens dans la Revendication Nationaliste.

Les changements survenus dans la situation mondiale après la victoire de la Révolution d'Octobre 1917, les Reformes de *Kamel Atatürk* en Turquie, les Quatorze points du *Président Wilson*, la création de la Yougoslavie et des autres États Balkaniques, de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, les travaux de la *Société des Nations* et des actions victorieuses de *l'Émir Abdelkrim* dans la *Guerre du Rif*, sont autant d'éléments qui vont contribuer à éveiller et fortifier la conscience du peuple algérien.

C'est en fait au lendemain de la *Première Guerre Mondiale*, en 1921, que le *Mouvement National moderne* fait son apparition. *L'Émir Khaled*, petit-fils de l'*Émir Abdelkader* et ancien capitaine de l'armée française, formule des revendications à l'égard de la France dans le cadre d'un programme demandant notamment : la représentation proportionnelle, au parlement, des algériens indigènes et des européens, l'abrogation des lois, mesures et tribunaux d'exception, ainsi que des sanctions administratives, l'introduction du droit commun, des mêmes devoirs et des même droits pour les français et les algériens indigènes face à la conscription, des possibilités égales, sans privilèges, dans les services civils et militaires, en ne prenant en compte que les mérites et les capacités de chacun. Présenté après la *Première Guerre Mondiale*, ce programme de revendications politiques et sociales des algériens provoquera un mécontentement général chez les Européens

d'Algérie, tant et si bien que *l'Émir Khaled* sera obligé d'émigrer en 1923 <sup>1</sup>.

En 1926, *Abdelkader Hadj Ali* fonde à Paris « *l'Étoile Nord africaine* » dont les effectifs se recrutent parmi les travailleurs algériens de Paris et des environs<sup>2</sup>. A partir de 1927, le programme de l'organisation comporte à côté les revendications sociales, des revendications politiques telle que : l'indépendance de l'Algérie. *Ahmed Messali*, connu plus tard sous le nom de *Messali Hadj*, est élu Président un an après la fondation de « l'*Étoile* ». Celle-ci jouera rapidement un grand rôle mobilisateur dans la lutte politique des algériens en France. L'*Internationale Communiste* appellera les communistes français à établir une collaboration sérieuse avec L'*ENA* 4, organisation nationale algérienne dotée d'une base éminemment populaire.

L'Étoile Nord africaine déploie une immense activité anticoloniale par un travail politique direct et par l'entremise de sa presse <sup>5</sup>, non seulement parmi les Algériens en France mais aussi en Algérie, où elle constitue un grand nombre de cellules. Elle conduit également une activité aussi sérieuse qu'organisée sur le plan international. Une délégation de l'ENA participe, en 1927, au Congrès anti-impérialiste de Bruxelles. En 1930, à l'occasion du Centenaire de

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Zdravco Pecar , *L'Histoire de l'Algérie jusqu'à l'indépendance* . Thèse de Doctorat soutenue à Belgrade en 1965, publiée en *Serbo-croate* en 1966 en version française , elle reste inédite à ce jour, p.16

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>Zdravco Pecar, op. cit., p. 19

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>idem

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup>à son *VI e* le congres tenu en 1928, *l'Internationale Communiste* avait exigé que les communistes français accordent leur plein soutien à *l'Etoile Nord africaine*, sans en faire pourtant un *Parti* mais un bloc combatif, regroupant diverses organisations révolutionnaires .

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup>C'est à cette époque que l'on assiste à l'apparition de la première presse nationaliste en Algérie. Après l'interdiction de le revue « *Ikdam* » qui exposait les idées de *l'Emir Khaled* sortent de nouvelles publications : *Attakadoum, Islam, La Tribune*. Le Porte-parole de l'Étoile Nord africaine « *El oumma* » (*La Nation*) avait été publiée a l'intention des travailleurs algériens installes à Paris et dans les environs .Il ne paraissait que le dimanche et n'avait pas une grande influence suR les larges masses algériennes, encore moins sur la paysannerie.

l'occupation de l'Algérie, elle remet un mémorandum à la *Société* des *Nations*. Au Moment de l'attaque de l'Italie fasciste contre l'Éthiopie, elle mène une large action politique en faveur de la victime de l'agression.

Sous l'influence de *Chakib Arselan*, idéologue du *Panarabisme* et du *Maghrébisme*, *Messali Hadj* va se séparer graduellement des groupes marxistes et communistes. C'est ainsi qu'à la fin de 1936, les rapports se raidissent entre le *Parti Communiste* et cette Organisation ( *ENA* ) dont les activités sont jugées de manière négative par les communistes. C'est du reste, pourquoi *Amar Ouzegane*, alors secrétaire du Parti Communiste algérien, avait organisé, dans le courant de 1936, le *Congrès des Musulmans algériens* qui devait être une sorte de *Front Populaire algérien*, mais le *Congrès* n'allait pas faire long feu<sup>1</sup>. Toutefois, lorsque le *Gouvernement Blum* interdit « *l'Étoile Nord africaine* », les milieux avancés de France se démarquent de cette action qu'ils considèrent comme préjudiciable au développement politique ultérieur.

Bien que soutenant le mouvement réformiste qui prenait de plus en plus d'ampleur, le *Gouvernement du Front Populaire* devait autoriser la direction de l'ancienne *ENA* à former, en mars 1937, un nouveau Parti politique, le *Parti du Peuple Algérien* (*PPA*) qui installera son siège à Alger.

Le **PPA** poursuit la lutte engagée par l'**ENA** pour la libération de l'Algérie, contre le système colonial et le mouvement réformiste de dénationalisation qui véhiculait de graves dangers. Il revendique

Guerre d'Algérie . Paris : Fayard, 1962, p.137

208

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Selon Robert Aron , le Congés Musulmans des Algériens tenu à Alger en juin 1936, avait représenté un important progrès du point de vue d'un éveil de la conscience nationale de la population algérienne ; Car on y vit s'exprimer, pour la première fois, une certaine opposition de *l'élite musulmane* contre l'attitude colonialiste de l'administration française. De plus, les organisateurs du Congrès avaient préconis2 la réalisation d'une unité de tous les courants politiques face à France. Robert Aron , *Les Origines de la* 

dans son programme l'autonomie, un parlement et l'usage de la langue arabe. Son Organe officiel, l'hebdomadaire en arabe « *Ech-Chehab* », est empêché de paraître après la mise en vente de son deuxième numéro: Le *PPA*, qui pouvait jusque là déployer légalement son activité, passe alors dans la clandestinité. Son prestige dans les masses se renforce et le nombre de ses adhérents grandit non seulement en France, parmi les travailleurs algériens, mais aussi parmi les populations d'Alger, de Tlemcen, d'Oran, de Constantine et des autres villes et localités d'Algérie.

A la veille des campagnes de *Hitler*, le jour de la fête nationale française, le 14 juillet 1937, le *PPA* organise de grandes manifestations en Algérie. Le *Drapeau national algérien* vert et blanc y est déployé pour la première fois depuis bien des années. Les autorités françaises d'Algérie ripostent en faisant arrêter la direction du *PPA*. Le Parti est dissout le 29 septembre 1939, au lendemain du déclenchement de la deuxième guerre mondiale. Le 28 mars 1941, le tribunal militaire prononce de lourdes peines contre certains de ses dirigeants. Le *PPA* et son journal « *le Parlement Algérien* » avaient fourni pour la première fois une plate - forme idéologique crédible pour le rassemblement de la jeunesse algérienne dont une grande partie assumera un rôle d'organisation et de direction dans le règlement de comptes définitifs avec le colonialisme.

Les implacables représailles qui suivent, après le 8 mai 1945, les événements de *Sétif* et *Guelma*, se traduisent par l'incarcération de 4500 algériens de l'opposition et frappent spécialement les membres du  $PPA^1$ . Un An après, deux Partis d'opposition : *le Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques - MILD -*, et *l'Union Démocratique du Manifeste Algérien – UDMA -* sont formés à côté de *l'Association des Oulémas*.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Mahfoud Kaddache, *Histoire du Nationalisme algérien.* 2 vol. Alger: Enal ,1993, 2e ed, p.719

Contrairement aux autres Partis, le *MTLD* refuse obstinément de collaborer à l'élaboration et à la mise en œuvre du statut de l'Algérie. Sa doctrine est l'indépendance. Il proclame l'existence de *la Nation algérienne* et demande la création d'un *État algérien* avec tous ses attributs dont une assemblée constituante élue au suffrage universel<sup>1</sup>.

Au Congrès du *MTLD*, en avril 1953, des responsables politiques reprochent à *Messali Hadj* sa violence verbale, son sectarisme, et son incapacité a agir efficacement. *Messali Hadj* tentera de riposter, avec ses compagnons et amis : *Merbah* et *Mezerna*, il va organiser un Congrès extraordinaire du *MTLD* qui se tient le 13 juillet à *Hornu (Bruxelles)*, il y accuse les autres membres du *Comité Central* de déviationnisme. Un mois plus tard, le *Comité Central* réunit, du 13 au 16 août à Alger, un Congrès extraordinaire qui rejette toutes les accusations, relève *Messali Hadj* et ses collaborateurs les plus proches de toutes leurs fonctions dans le Parti et condamne le *Congrès d'Hornu* comme fractionnaire<sup>2</sup>.

Le 23 mars 1953, cinq jours avant que le *Comité Central* n'accepte de se dessaisir de ses pouvoirs et ne les cède à *Messali Hadj* en vue de la convocation d'un Congrès, naît le *Comité Révolutionnaire* pour l'Unité et l'Action ( CRUA ). Son But proclamé est de réconcilier les tendances pour engager tout le Parti dans une insurrection. Sous la pression de partisans dont *Mechati, Bentobbal* et *Zighoud*, les animateurs de l'aile activiste se démarquent dés le mois de juin, de leurs alliés centralistes<sup>3</sup>. A cette date vingt - deux cadres sont convoqués à Alger sur l'initiative de *Ben Boulaid, Boudiaf, Didouche, Bitat* et *Ben M'hidi* pour tirer les conclusions

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Alistair Horne, *Histoire de la Guerre d'Algérie*. Paris : Albin Michel, 1980, p.47.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>Colette et François Jeanson, *L'Algérie hors - la loi*. Paris : Seuil, 1956, p. 203.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>Teguia Mohamed, *L'Algérie en Guerre*. Alger: OPU, 1988, p.193

de l'expérience de l'*OS*, débattre de la crise du Parti et préparer l'insurrection armée qui sera déclenchée le *1er novembre 1954*<sup>1</sup>.

Le MTLD sera interdit dés le 5 octobre 1954 par le Gouvernement Socialiste de Mendés France qui pousse Messali Hadj à créer le Mouvement National Algérien - MNA – .

En janvier 1956, se rallient au *Front de Libération Nationale* – *FLN*-, l'UDMA, les Centralistes et les Oulémas «... Peu de gens, y compris parmi les initiateurs de l'action armée, imaginent alors que le FLN va, dans un temps, relativement court, trouver un appui massif dans les campagnes, soustraire les villes à l'emprise des forces politiques existantes et rallier l'UDMA, les Centralistes et les Oulémas sous sa coupe. C'est que le peuple n'a pas retiré immédiatement sa confiance aux Partis. Et les Partis, tout en se différenciant du FLN, et en cherchant à tirer profit de son initiative, ne l'affrontent pas directement. Ils rusent et biaisent jusqu'au jour où l'extension de la guerre ne laissera plus de place à l'action légale » <sup>2</sup>.

Mais, si l'on admet, avec *Antonio Gramsci*: « ...qu'il n'y a pas d'organisation sans intellectuels, c'est-à-dire sans éléments qui lui donnent son homogénéité et la conscience de sa propre fonction... »<sup>3</sup>, il ne fait pas de doute que l'entrée en scène du nationalisme algérien à travers *l'Étoile Nord-Africaine* et plus tard du *Parti du Peuple Algérien*, va permettre aux classes populaires de se donner leur propre élite. D'abord enracinée dans des milieux sociaux déterminés, ouvriers émigrés, traminots d'Alger, cette élite va s'étendre, attirer à elle des éléments déclassés et bouleverser, en

<sup>1</sup>Mahfoud Kaddache, op.cit., p.324.

<sup>3</sup> Mohamed Harbi , *L'Algérie et son Destin, croyants ou citoyens.* Alger : Médias Associés, 1994, p. 65.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mohammed Harbi , *Le FLN : Mirage et réalité, des origines à la prise du pouvoir 1945-1962.* Paris : Jeune Afrique, 1980, 2<sup>e</sup> ed. p.127

une décennie, les rapports entre les différents fractions des élites : « celles-ci n'étaient pas, jusqu'alors, l'expression organisée des secteurs de masse de la société, mais correspondaient plutôt à des fractions liées aux groupes étroits qui détenaient l'avoir, le savoir et la représentation sociale ». ¹ Au Cours de la période où le Mouvement nationaliste radicale de Messali Hadj ( PPA) ravit l'initiative à ses concurrents à savoir : l'UDMA, les Oulémas, et le PCA , des modifications importantes affectent sa composition sociale, son encadrement et ses techniques de combat.

L'Émigration algérienne ne constitue plus son principal support. La base du *Messalisme* s'élargit vers les couches intermédiaires : petit commerce, artisanat et les travailleurs indépendants. Elle est de nature plus composite : « c'est une combinaison inédite de forces sociales propres à un ensemble agraire en voie de prolétarisation et que seul un projet de refonte totale de la société peut unifier, l'élément plébéien prend le pas sur l'élément ouvrier »<sup>2</sup>. Son encadrement change radicalement; jusqu'en 1939, le réservoir des cadres reste l'émigration, après l'arrestation des principaux dirigeants du *PPA*. En 1937, ce sont *Kehal Arezki*<sup>3</sup>, d'abord *Abdallah Filali* ensuite qui prennent la tête de l'Organisation. Mais en 1939, le Secrétaire Général du Parti qui assure leur relevé est un commerçant, un dénommé *Messaoudi*.

Mais, dès 1939, diplômés, jeunes étudiants, employés affluent dans les rangs du mouvement. Le **PPA** ne formant pas de cadres utilise ceux que la société lui fournit. Les intellectuels arrivent avec leur formation propre, leur supériorité culturelle les pousse et les place au

1

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> idem

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mohamed Harbi, *le FLN: Mirage et réalité*. Op. cit., p 25.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Membre de la deuxième génération des militants de l'*ENA*. Envoyé de France pour remplacer la direction emprisonnée en Algérie. Arrêté en 1938. Meurt en prison.

premier rang. Nombre d'entre - eux se hissent aux postes de direction à l'échelle régionale et nationale. On peut citer les diplômés: le *Dr. Lamine Debaghine*, *Derdour* (dentiste), *Hadj Said Chérif* (avocat), *Mahfoudi* (professeur), *Demaghlatrous* (interprète), *Maiza* (avocat), les étudiants *Ben Kedda*, *Mostéfai*, *Ben M'hel*, les lycéens *Ait Ahmed*, *Ould Hamouda*, *Amar Oussedik*, *Laiméche*.

De surcroît, avec la mort de *Ben Badis* en 1940, l'Association des Oulémas perd, dans l'Oranie et le Constantinois surtout, une partie de ses élites au profit du *PPA*, on trouve parmi eux : *Chadly El Mekki* ( Tébessa ) *Chikh Said Zemouchi* (Oran), *Cheikh Kerbouche* ( El Arrouch), *Cheikh Belkacem El Baidaoui* ( Ain Beida), *Sid Said Ali* ( Skikda)...etc.

C'est cette nouvelle génération, socialement et idéologiquement mal structurée, sans unité réelle, qui exploite sous le couvert des « *Amis du Manifeste et de la Liberté* » ( *AML* ) tout un capital politique accumulé par les pionniers de *l'Étoile Nord-africaine*, dont la majorité était morte dans les prisons françaises, pour s'enraciner dans le peuple, le sensibiliser, le soulever.

Dès lors, le rôle d'encadrement assumé par certains intellectuels algériens avant le déclenchement de la Révolution Nationale était dans un sens assez déterminant, sachant que la majorité des « lettrés algériens » de l'époque étaient plutôt attirés par les autres formations que le **PPA** tels l'**UDMA** pour les francisants et **l'Association des Oulémas** pour les arabisants, c'est-à-dire, qu'ils étaient plus pour la formule « assimilationniste » que celle « indépendantiste ».

Dans ce cas, que pensent nos *intellectuels d'aujourd'hui* du rôle assumé par leurs prédécesseurs à cette époque déterminante et surtout cruciale de l'Histoire de la Nation. Nous avons posé la question à notre échantillon et nous avons recueilli ces résultats :

**Question N°11 :** Pensez-vous que l'intellectuel algérien a joué son rôle dans le Mouvement national algérien avant 1954 ?

Réponses	Nombre	Pourcentage
Oui	56	46,6 %
Non	52	43,3%
Ne se prononce pas	12	10%
Total	120	100 %

**Tableau n° 11 :** Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées).

La Première remarque que nous pouvons tirer à partir des données tableautées ci-dessus ( Tableau n° 11 ) est que les avis de notre échantillon des intellectuels algériens sont partagés, presque la moitié (46,6 %) ont soutenu que l'intellectuel algérien a assumé son rôle comme tel dans le Mouvement national qui a précédé le déclenchement de l'insurrection nationale, et ce, en préservant le patrimoine culturel, en œuvrant pour une stratégie anti-coloniale, en sensibilisant et en encadrant les masses, alors que presque l'autre moitié (43,3 %) a répondu par la négative en soulignant que le meilleur exemple illustratif est l'absence des intellectuels algériens de l'époque à l'avant-garde du déclenchement de la Révolution Nationale, d'aucuns sont même allés jusqu'à justifier cette absence par l'origine sociale et le statut particulier des intellectuels algériens de l'époque aussi bien des francisants que des arabisants. Quant à (10%) du corpus exploité, ils ne se sont pas prononcé sur cette question.

Néanmoins, plusieurs de nos intellectuels ont abordés ce sujet ; et il faut dire que la majorité d'entre - eux ont soutenu *la faible organicité des intellectuels algériens* dans le Mouvement nationaliste ainsi que *leur faible impact* sur la prise de décisions historiques de l'époque : revendication de l'indépendance de l'Algérie par l'*ENA*, organisation d'un Parti de masses, adoption du principe de la lutte armée comme moyen de libération, création d'une armée clandestine.. etc.

Celle-ci se traduit, entre autres, par leur absence, quasi-totale des directions du Parti nationaliste, sous les diverses appellations que ce dernier a prises, mais surtout par le caractère structurellement périphérique de leur présence dans l'organisation révolutionnaire : « Quel que soit le moment considéré, ils ne furent jamais des compagnons de route pour les révolutionnaires nationalistes qui avaient commencé dès 1920 à s'organiser dans les rangs du prolétariat algérien émigré en France, d'où la perception négative, anti-intellectuelle que ces derniers avaient d'eux...» Le Mouvement nationaliste révolutionnaire algérien était né et s'était développé pratiquement sans eux ; ils finiront par le rejoindre mais sans jamais influencer sérieusement le cours de son évolution. Ils n'en furent que des instruments et ceux d'entre-eux qui refusèrent de jouer ce rôle furent sévèrement remis au pas².

Les élites intellectuelles se distribuaient, en effet, selon des grands courants qui ne rencontraient que tangentiellement le nationalisme. Qu'il s'agisse du « Panislamisme » des Oulémas dont le cosmopolite

L'intellectuel était devenu une sorte d'étiquette honteuse qu'on attribuait à quelqu'un pour se moquer parfois de lui. Dans le conflit qui opposera *Messali Hadj* aux membres du Comité Central de son Parti en 1952 et 1953, celui-ci les traitera, entre autres « d' *intellectuels* » pour les désavouer vis-à-vis des masses. Voir la composante de la première direction de *l'Étoile Nord-Africaine* (ENA), cf. M. Kaddache, op.cit, p.190, et celle des chefs de Wilaya, en 1956, soit 30 ans après, cf. M.Harbi, Les Archives de la Révolution algérienne. Paris: Jeune Afrique. 1981, p. 213

religieux les amenait à déconsidérer le fait de nationalisme, des assimilationniste ou autres fédéralistes qui avaient accepté le fait impérial français et négociaient simplement la forme de la relation d'assujettissement; qu'il s'agisse enfin des communistes dont « l'internationalisme prolétarien » les poussait à asservir revendication nationale à une stratégie mondialiste définie par le Komintern, tous les grands courants qui dominaient alors le champ culturel arabe, et notamment algérien, étaient amenés par la nécessité de leurs préalables idéologiques à sous-estimer sinon à contrecarrer le fait nationaliste algérien, d'ailleurs le sociologue Ali El Kenz l'a si bien souligné dans son étude : « ..le nationalisme algérien, contrairement à ce que les apparences peuvent faire croire, était tout à l'opposé d'une idéologie doctrinaire comme l'a été par exemple le badissisme pour les Oulémas ou le stalinisme pour les communistes du P.C.A. c'est ainsi qu'il put être tout à la fois arabiste, islamiste, socialisant, laïcisant, archaïque par bien des côtés mais aussi modernistes par d'autres, c'est que le principe unificateur de tous ces éléments aux origines et aux contenus si différent ne résidait pas dans une modalité opératoire théorique mais dans une volonté politique tout entière enfermée dans le couple: indépendance / peuple ... »<sup>1</sup>

Cette Notion a, ainsi, gagné toutes les masses et elle s'est assurée une suprématie politique évidente, mais sa relative pauvreté gnoséologique lui permettait en même temps de puiser dans le corpus théorique de ses partenaires et adversaires sans risque de perdition; ils restaient comme noyau idéologique insécable.

Le Populisme, cette idéologie d'une société plébéienne qu'a bien décrit *Mohamed Harbi* a été l'expression d'un mouvement

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ali El Kenz, *Au Fil de la Crise*. op. cit., p. 35.

nationaliste que la simplicité de ses objectifs a permis d'ancrer profondément dans la conscience collective des masses mais qu'elle a , en même temps fermé à d'autre apports, autrement que sous la forme du syncrétisme, son seul monde approprié d'accession à l'intelligence du concept. D'ailleurs, dans ce contexte l'historien et sociologue *M. Harbi*; a évoque comme principale caractéristique du populisme qui a marqué le Mouvement nationaliste algérien *l'anti*intellectualisme: « ...des trois courants qui s'affrontent au sein du MTLD en 1953-1954, c'est chez les Messalistes et les Activistes que cette croyance s'exprime avec le plus de force. Cette perception des intellectuels, étrangères aux Centralistes dans leur majorité, a été longtemps présentée comme une conséquence de la trahisons des clercs ... En réalité, elle plonge ses racines dans la tradition antiintellectuels de l'ordre qui qu'effraient toujours les approches intellectuelles trop poussées de la société » <sup>1</sup>, en quelque sorte cela rejoint la définition de populisme avancée par *Edwards Shils* : « En la croyance en la créativité et en supériorité morale des nonéduqués et des non-intellectuels » <sup>2</sup>

Dés lors nous concluons que *l'intellectuel algérien* a effectivement participé au *Mouvement national*, mais sans pour autant le marquer; cette participation ne fut que celle de couches extérieures se positionnant sans aucune prétention d' hégémoniste du noyau central.

Le *Mouvement de l'intelligentsia algérienne* de l'époque se fit lui aussi à l'image de celui de ses idées. Elle obéira massivement à l'ordre de grève et se mettra au service de la Révolution, rejoignant les maquis de l'intérieur ou les établissements universitaires

-

<sup>1</sup> M.Harbi, 1954, *La Guerre commence en Algérie*. Paris: Complexe, 1998, 3eme ed., p33

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Edwards Shils, cité par Renée Ponsanski, *L'Intelligentsia et Révolution*. Paris : Anthropos, 1981, p.16

étrangers où devaient les envoyer et les « placer » les responsables du FLN.

### **Section 2:**

Les Intellectuels algériens et la Guerre de Libération Nationale ( 1954 - 1962 )

§1 : L'Engagement des Étudiants et Lycéens dans l'action armée

§2 : La Relation des intellectuels algériens avec la direction politico- militaire du FLN – ALN

# §1 : L'Engagement des Etudiants et des Lycéens dans l'action armée

La Formation de *l'Union Générale des Etudiants Musulmans Algériens (UGEMA)* à l'issue de son Congre constitutif, tenu à Paris le mois de juillet 1955 par les membres de *l'Association des Etudiants Musulmans d'Afrique du Nord (AEMAN)* affiliés au *MTLD*, en alliance avec les étudiants *Udmistes* et *Oulémistes*, constitua un événement majeur dans l'Histoire de la Révolution nationale

En effet, l'engagement des étudiants de l'enseignements supérieur et des élèves des lycées et collèges dans la lutte de libération nationale a non seulement élevé le niveau intellectuel de l'encadrement du FLN-ALN, mais aussi détruit les illusions de ceux qui avaient considéré « l'instruction françaises » comme moyen de « conquête morale » voire « d'assimilation » de l'Algérie : « il était entendu que l'assimilation de l'Algérie à la France ne pouvait être qu'une œuvre de longue haleine. L'assimilation des indigènes à leurs maîtres français devait précéder et justifier l'octroi de droits civiques égaux. Cette politique soupçonneuse, qui se croyait prudente tendait à distinguer des élites plus ou moins évoluées de la masse restée en marge. Elle n'eut pas le temps d'obtenir plus que des succès partiels; car jamais l'Algérie ne fut française dans la majorité de ses habitants... La politique françaises s'embrouilla dans ce dilemme; quant aux étudiants et diplômés musulmans, refusant d'acheter leur ascension au prix d'un reniement, ils cherchèrent longtemps la solution de leur problème : comment réussir sans trahir? ... » 1

<sup>1</sup>Guy Perville, *Les Etudiants algériens à l'Université française*. Paris : CNRS, 1984, p. 12.

En effet, le mouvement associatif estudiantin algérien remonte à 1919, au moment où *l'Association Générale des Etudiants Algériens* dominée par les fils des colons créa pour les « *musulmans* » une catégorie spéciale de membres adhérents, admis à payer leur cotisation mais non à voter. Les étudiants autochtones réagirent en fondant avec les étudiants tunisiens et marocains de l'Université d'Alger : *L'Association des Etudiants Musulmans d'Afrique du Nord (AEMAN)*, qui a contribué non seulement à la défense des intérêts des adhérents de ses membres mais aussi et surtout à leur formation politique ; Ce qui leur a permis de jouer un rôle important dans la libération de leurs nations respectives.

Dès ses débuts, l'AEMAN développe ce thème que Ferhat Abbas formulait en ces termes éloquents : « Ces jeunes gens pour lesquels l'Université n'a encore que condescendance hautaine, ne sont pas seulement les enfants de leurs familles, mais ceux du peuple algérien, au service du quel ils consacreront leur existence et emploieront leurs talents » 1. Inlassablement repris par tous les Présidents des associations estudiantines, ce thème - programme se trouve dans les appels du Comité Central des Amis des Etudiants: « Redevables au peuple d' une partie des deniers qui leur auront servi à achever leurs études, nos jeunes compatriotes comprendront mieux leurs devoirs vis-à-vis de lui et travailleront davantage; plus tard, à son affranchissement. Puissent tous les algériens le comprendre... » 2

En 1937, *l'Association des Etudiants Musulmans Algériens* (AEMAN) qui était apolitique, fusionna avec l'AEMAN. Un certain *Benabdellah*, un étudiant algérien de Paris, membre de l'ENA

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cité par Amar Naroum, *Ferhat Abbas ou les chemins de la souveraineté*. Paris : Danoel, 1961, p.40. 
<sup>2</sup> Fares Zehir, *« Les thèmes, les idées et l'action du syndicalisme étudiant algérien »* DES de Sciences Politiques. Faculté de Droit de Paris, 1966. p. 43.

depuis 1933, fut élu Président de l'AEMAN. Le futur historien algérien Chérif Sahli 1, joua un rôle déterminant dans l'unification du mouvement estudiantin maghrébin. En 1943 - 44, *Brahim Maïza*, un membre de la direction politique du **PPA** clandestin fut élu Président de l'AEMAN. Désormais l'AEMAN allait s'engager aux côtés du **PPA-MTLD** dans la lutte pour l'indépendance, non seulement de l'Algérie mais aussi de la Tunisie et du Maroc. Ferhat Abbas, Lamine Debaghine, le responsable du PPA clandestin de 1939 à 1946. Abderrahmane Kiouane, Benyoucef Benkhedda...Ont tous été des Présidents ou des membres actifs de l'AEMAN : « .... Nous les étudiants, nous étions organisés dans le cadre d'une association locale: l'Association des Etudiants Musulmans de l'Afrique du Nord, mais en réalité, il s'agissait des Algériens. On l'avait appelé AEMAN parce que dans les années 30 et 40 beaucoup d'étudiants Tunisiens et Marocains venaient à Alger. Dans un premier temps, nous raisonnions à l'échelle nord-africaine, d'où le lancement en sept 1953 de l'idée de créer **l'Union** Musulmans des Etudiants Maghrébins (UMEM), mais cela n'a pas marché à cause essentiellement des tunisiens ... nous avions été contraints de raisonner, nous aussi à l'échelle nationale de notre pays ».<sup>2</sup>

En Outre, l'AEMAN en Algérie et à Paris était traversée par plusieurs courants politiques : **PPA-MTLD**, **UDMA-Oulamas** et **PCA**. Cependant, le **PPA-MTLD** contrôlait la représentation des étudiants algériens au Comité Directeur de l'AEMAN, grâce à son alliance avec les étudiants néo-destouriens et partisans de l'Istiqlal, ce qui amena le PCA à former une **Union Générale des Etudiants** 

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Auteur d'un célèbre ouvrage historique « *Décoloniser l'Histoire* ».

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>Ali El Kenz, Mahfoud Bennoune , *Le Hasard et l'Histoire, entretien avec Belaid Abdesselam* . Alger : Enag, 1990, p. 95.

de Paris (UGEP) ouverte aux juifs algériens et même aux pieds noirs en décembre 1953. Le MTLD décida alors de fonder une association estudiantine pour contrecarrer le projet du PCA, de créer l'Union Générale des Etudiants Algériens (UGEA) visant à rassembler tous les étudiants originaires de l'Algérie: «... à un moment donné, les éléments du PPA-MTLD étaient devenus minoritaires parmi les Algériens et il ne siégeaient dans les comités, que grâce à l'appui des Marocains et des Tunisiens. Donc, en lançant l'Union des Etudiants de Paris, les communistes avaient bien calculé .... Ils étaient majoritaires ... pour la première fois à Paris, ou avait une entité élue qui contraint la politique du parti...c'est à ce moment là que l'idée de la constitution de l'UGEMA fut lancée ... »<sup>1</sup>

Cependant, la concrétisation de l'idée de la création de l'UGEMA ne se matérialisera qu'après le déclenchement de la Révolution grâce à l'impulsion du FLN-ALN. En effet, le 27 février 1955, l'Assemblée Générale des membres de l'AEMAN d'Alger lança un pressant appel à tous les étudiants musulmans les invitant à établir dans les plus brefs délais l'UGEMA. Le 08 juillet 1955, cette Union tant attendue vit le jour, à l'instar de l'Etoile Nord Africaine, dans la capitale française : « le 08 juillet 1955, le Congrès Constitutif, qui se tient dans une salle de la Mutualité à Paris, va officiellement créer l'UGEMA dont les instances élues porteront Ahmed Taleb à la présidence de la jeune organisation. Officiellement, les objectifs de l'UGEMA sont la défense des intérêts corporatifs et syndicaux des étudiants algériens, mais dés l'origine, elle affirme sans ambages que le problème algérien ne peut trouver de solution que dans la discussion et l'accord avec ceux qui se battent dans les maquis,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Ali El Kenz, Mahfoud Bennoune, op.cit., pp. 88. 99

entendant par-là le **FLN**. Très vite, les arrestations d'étudiants se multiplient. La section d'Alger devient la cible des forces de répression et son Vice-Président, **Mohamed Lounis** et tué en août 1955 » <sup>1</sup>

Par ailleurs, les étudiants et les lycéens algériens ne sont pas restés en marge du *Mouvement Nationaliste*, au contraire, ils s'y sont pleinement investis et ils étaient parmi les premiers à s'engager dans l'action armée en soutenant ouvertement et sans aucunes réserves les revendications du *FLN*. Mais ce long combat, ce lourd sacrifice a-t-il été perçu comme tel ? Les nouvelles générations des intellectuels de l'Algérie indépendante sont-elles au courant de *« ce long parcours de combattant »*, retiennent-elles quelques noms de ces milliers d'étudiants qui se sont sacrifiés pour que vive leur pays ? Cette question a été posée à notre échantillon d'intellectuels algériens et nous avons recueilli ces résultats :

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Ali Haroun, La 7º Wilaya, La Guerre du FLN en France (1954 - 1962). Paris; Seuil, 19.., p. 73

Question n° 14: Citez des noms d'étudiants ayant joué un rôle dans le Mouvement national algérien avant 1954 et à quelles mouvances politiques appartenaient - ils ?

noms cités	Mouvances	Nombre	%
TT ' Am A1 1	DDA MELD	1.1	0.10/
Hocine Aït Ahmed	PPA - MTLD	11	9,1%
Omar Oussedik	PPA - MTLD	08	6,6%
Saddek Hadjeres	PCA	06	5%
Rédha Houhou	OULEMAS	05	4,1%
Belaïd Abdallâh	PPA - MTLD	05	4,1%
Ahmed Francis	UDEMA	03	2,5%
Mohammed Harbi	PPA - MTLD	03	2,5%
Youcef Ben Khedda	PPA - MTLD	03	2,5%
Ne se prononce pas		76	63,3%
Total		120	100%

**Tableau n° 14 :** Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées).

La Première remarque que nous pouvons tirer des données tableautées, ci-dessus (*Tableau n°14*) est que plus de la moitié de notre échantillon, à savoir (63,3 %) ne se prononce pas sur cette question et n'avance aucun nom, alors que les (36,7 %) qui ont répondu, ont avancé si peu de noms, quelques-uns se sont même limité à un seul nom, dont le plus souvent cité est celui de *Hocine Aït Ahmed* ou encore celui de *Omar Oussedik*.

Cela suppose que nos intellectuels d'aujourd'hui, et ce à partir de notre échantillon, ignorent dans la majorité des cas le combat des étudiants algériens, et surtout leur apport au Mouvement nationaliste, la preuve est que des 120 personnes ciblées lors de notre enquête 73 parmi celles-ci ont été incapables de citer un seul nom des milliers d'étudiants qui ont marqué le Mouvement national algérien. Mais est-ce le cas également pour l'apport de ces étudiants dans la Révolution Nationale, c'est à dire, nos intellectuels d'aujourd'hui ignorent-ils également l'apport des étudiants des années 50 -60 à l'action armée ? Pensent-ils que ces derniers ont joué un rôle déterminant dans l'encadrement et l'organisation du FLN.

**Question n°15 :** Les Etudiants algériens ont-ils joué un rôle déterminant dans la Révolution Nationale ?

Réponses	Nombre	%
Non	52	43,3 %
Oui	38	31,6 %
Ne se prononce pas	30	25 %
Total	120	100 %

**Tableau n° 15 :** Réponses dégagées du corpus exploité (120 personnes ciblées).

A travers ce tableau (  $Tableau \ n \circ 15$  ), nous remarquons que (43,3%) du corpus exploité a répondu par la négative en ce qui concerne l'apport des étudiants lors de la Révolution armée, pour ceux-ci, les étudiants algériens ont joué un second rôle dans la plupart des cas, d'aucuns ont même argumenté leur réponse par le fait que les étudiants n'ont décidé à rejoindre le maquis que sous l'ordre « menaçant » du FLN en 1956, alors que d'autres ont évoqué le fait que des milliers d'étudiants ont continué leurs études à l'étranger au moment où le peuple subissaient la pire des répressions. De l'autre côté, (21,6%) de notre échantillon ciblé a soutenu le fait que le rôle des étudiants algériens lors de la Révolution Nationale a été des plus déterminants, car, selon cette frange, ces étudiants ont apporté à la Révolution l'encadrement organisationnel et la vision universaliste qui lui faisaient défaut. Alors qu'un nombre, relativement assez important, à savoir (25 %) du corpus exploité ne s'est pas prononcé sur cette question.

Dès lors, cette question reste d'actualité, certains historiens aussi bien étrangers que nationaux soutiennent *l'impact considérable des étudiants algériens sur la Révolution Nationale* alors que d'autres le réfutent et vont jusqu'à qualifier l'implication de ces derniers de superficielle, en se référant à leur engagement qui n'a été qu'une simple réponse à un ordre émis par le *FLN*, c'était, selon certains témoignages documentaires de cette période, un engagement sous la pression.

Mais, si nous nous référons aux propos de *Ahmed Taleb*, Président de l'*UGEMA*, dénonçant la politique coloniale de 21 février 1956, nous constaterons que l'organisation représentatrice des étudiants algériens de l'époque avait dès le début précisé sa position et son

totale engagement aux côtés du *FLN/ALN*: « ... S'il existe une pression qui s'exerce sur les étudiants musulmans algériens, c'est celle de leur conscience qui leur dit de ne pas rester insensibles aux souffrances de leur peuple, de se solidariser avec ses aspirations et de participer à sa lutte. Enfin, et une fois pour toutes, nous insistons sur ce fait, que si par *Rebelle* on entend des hommes qui revendiquent leur liberté, qui luttent pour leur dignité et leur droit à l'existence, tous les musulmans algériens, et les étudiants pas moins que leurs pères, sont des *Rebelles*! ».

Par ailleurs, le 18 mai 1956, et en accord avec **Abane Ramdane**, les membres de l'UGEMA d'Alger impulsés par Lamine Khéne, Allaoua Benbatouche ... se rencontrèrent au Cercle Saadane. Une motion appelant à la grève générale et illimitée des cours et des examens et à l'engagement dans les rangs du FLN-ALN fut soumise au vote. Les membres présents l'adoptèrent. Dans un communiqué annonçant la grève, l'*Union* cite les noms d'étudiants assassinés par la police, tels **Zeddour Belkacem**, le docteur **Benzerdjib**, le collégien **Brahimi** brûlé vif dans sa mechta incendié par l'armée, l'égorgement, après torture et séquestre par la police de *Djidjelli*, de l'étudiant *Ferhat Hadjadj*, l'exécution sommaire de *Rédha Houhou*, écrivain et dirigeant de *l'Institut Ben Badis* de Constantine, les tortures et les arrestations de nombreux autres étudiants, puis termine son message aux étudiants ainsi : « ... il faut déserter les bancs de l'Université pour le maquis, il faut rejoindre en masse l'ALN et son organisation politique : le FLN ... »

C'est alors que de nombreux étudiants rejoignent le *FLN* et l'*ALN* dans le maquis, ou les organisations clandestines urbaines. Ce n'est

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Appel publié dans *El Moudjahid* n° 1, du mois de juin, 1956 (voir annexe).

bien sûr pas la totalité des étudiants qui suivit le mouvement, certains continueront leurs études clandestinement, jusqu'au jour où une nouvelle décision du Comité Directeur de l'*UGEMA* mettra fin à la grève le 22 septembre 1957 pour les étudiants algériens à l'étranger <sup>1</sup>. Mais en Algérie, la désertion des Facultés se poursuivit. En effet, l'ordre de grève du 19 mai 1956 mit tous les étudiants, lycéens et collégiens algériens à la disposition du *FLN-ALN*; *Guy Perville* écrit à ce propos : « l'ordre de grève de mai 1956 fit de l'Union ( *UGEMA* ) une simple unité de combat du Front, et mit l'ensemble des étudiants à la disposition de la Révolution. Tous ceux qui le voulurent trouvèrent alors l'occasion de sortir de leur isolement en partageant les épreuves de leur peuple en lutte, soit dans les organisations clandestines, soit dans le maquis, soit enfin dans la captivité ... » <sup>2</sup>

Ainsi, leur recrutement n'étant ni obligatoire ni collectif, seuls les les plus résolus s'engagèrent volontairement immédiatement dans la Révolution : « le FLN aurait pu, écrit G.Perville, les contraindre, mais il s'attachait plus à la qualité de ses militants qu'à leur nombre » 3. Pour Abane Ramdane, Délégué National de la Révolution, et chef de la Zone Autonome d'Alger (ZAA) et ses proches collaborateurs : Benyoucef Ben Khedda, Sâad **Dahleb** : « ... l'appel du 19 mai 1956 était destiné à relever le niveau intellectuel de l'organisation, de la Révolution dans la perspective de la restauration de l'Etat algérien par la substitution de son autorité à celle de l'Etat Français ... » 4. Par conséquent, les étudiants, lycéens et collégiens n'étaient pas des recrues ordinaires. Ils devaient renforcer non seulement l'encadrement de

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Mohamed Teguia, *L'Algérie en Guerre*. Alger: OPU, 1988, p. 140.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>Guy Perville, op.cit., p. 137

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>ibid., p. 139

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup>Sâad Dahlab, *L'Indépendance de l'Algérie: Mission accomplie.* Alger: Dahleb, 1989, p. 59.

l'*ALN*, mais surtout l'organisation politico-administrative de la Révolution au sens strict du terme .

Selon la plate-forme adoptée par *le Congrès de la Soummam* du 20 août 1956, l'organisation du **FLN-ALN**: « devra assigner au étudiants et étudiantes, d'une manière rationnelle, des tâches précises dans les domaines où ils peuvent se rendre plus utiles : politique, administratif, culturel, sanitaire, économique, etc. ... » <sup>1</sup>

En Outre, les congressistes, qui venaient de désigner *Mohamed Benyahia* Secrétaire Général de l'*UGEMA* comme membre du *Conseil National de la Révolution Algérienne ( CNRA )*; « *le parlement* » par cooptation de l'Algérie en guerre, décidèrent de « former des Comités d'action des intellectuels patriotes chargés de la propagande, des contacts avec les libéraux français, des souscriptions et services de santé …etc. » <sup>2</sup>

En réalité, les étudiants et lycéens, qui s'engagèrent dans la Révolution, se dispersèrent dans toutes les wilayate qui venaient d'être crées et la *ZAA* et furent affectés pour accomplir de nombreuses tâches, y compris comme membres des unités de combat. Cependant, globalement la proportion des étudiants des Universités, qui s'étaient engagés dans les rangs de l'*ALN* « était la même que dans la Nation »<sup>3</sup>.

Mais le nombre de lycéens du secondaire qui rejoignirent les maquis s'avérait remarquablement plus élevé que celui des étudiants du supérieur. Ce fait était dû, sans doute, à leur supériorité numérique.<sup>4</sup>

<sup>3</sup> Guy Perville, op. cit., p. 145.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>*El Moudjahid* n° 6 de Novembre 1956.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>idem

<sup>4 &</sup>lt;sup>4</sup>Souligné par Mahfoud Bennoune, *Éducation, Culture et Développement en Algérie.* Alger : Enag - Marinoor 2001, p. 209

**Tableau n° 16 :** L'impact de la Guerre sur la scolarisation des musulmans en Algérie.

Année	Primaire / Public	Secondaire / Public	Dont : lycée F.M (Franco-Musulman)	Supérieur
1954-1955	306.737	6.260	740	589
1955-1956	294.642	7.132	860	684
1956-1957	270.175	3.888	269	267
1957-1958	332.043	6.806	805	421
1958-1959	450.568	8.661	-	530
1959-1960	593.911	10.242	-	814
1960-1961	700.658	11.760	-	1317

Source : Annuaire statistique de l'Algérie - annexe II du chapitre I -

**Tableau n° 17**Étudiants Musulmans algériens inscrits à l'Université d'Alger de 1940 – 1962.

						%	Total
Années	Lettres	Droit	Med. Phar.	Sciences	Total	des étudiants	des étudiants
1940-41	43	15	67	22	147	3,9 %	3773
1941-42	43	12	74	19	148	3,9 %	3879
1942-43	35	17	80	12	144	4,4 %	3212
1943-44	35	16	107	31	189	5,4 %	3476
1944-45	60	23	102	44	229	5,5 %	4128
1945-46	52	91	165	52	360	7,2 %	4978
1946-47	51	61	74	41	227	4,8 %	4702
1947-48	59	74	92	38	263	5,7 %	4558
1948-49	62	102	84	34	282	6,0 %	4639
1949-50	31	85	105	35	306	6,3 %	4833
1950-51	117	150	71	48	386	6,8 %	4346
1951-52	122	148	109	63	442	9,0 %	4913
1952-53	199	181	113	81	572	10,4 %	5478
1953-54	165	179	101	62	513	9,9 %	5149
1954-55	188	196	123	82	589	11,4 %	5172
1955-56	260	193	128	103	684	13,0 %	5198
1956-57	106	91	17	53	267	5,6 %	4700
1957-58	168	161	71	51	421	8,7 %	4815
1958-59	127	243	59	101	530	9,7 %	5454
1959-60	243	276	100	195	814	12,4 %	6553
1960-61	449	420	150	271	1317	18,1 %	7248

<u>Source</u>: statistique Générale et Annuaire statistique de l'Algérie.

Dès lors, pouvons - nous conclure que les étudiants algériens ont pleinement assumé leur rôle d'élite intellectuelle pour servir la libération du pays ?. A cette question, les intéressés ont donnés deux réponses successives : Pendant la Révolution, l'*UGEMA* exaltait « les étudiants algériens en lutte » ( Brochure du IVX eme Congrès). Mais après l'indépendance le mouvement étudiant crut devoir faire son autocritique : « ... oui, il faut le dire, malgré la grève de mai 1956, notre mouvement n'a, en fait, jamais été l'avant - garde écrivait l'éditorialiste révolutionnaire... » de Révolution l'Université n°1, qui reprenait: « ...les étudiants algériens, dans leur ensemble, ont failli à leur rôle dans le processus de la Guerre de Libération, oui n'ayons pas peur de le reconnaître, nous n'avons pas participé pleinement à la lutte. Nous avons été préservés. Nous vivions en marge de tout le drame vécu par notre pays ... » ( n° 2 ).

Aujourd'hui encore, d'anciens maquisards, tout en reconnaissant le rôle positif joué par l'*UGEMA* jusqu'à la grève, lui reprochent d'avoir ensuite fourni un alibi aux « *timorés* ». Mais d'anciens militants étudiants incriminent l'ordre de grève, certains allant jusqu'à le qualifier de « *folie* ».

Pour concilier ces jugements absolus, nous pouvons estimer que le *FLN* a successivement adopté deux positions incompatibles, mais également justifiées de son point de vue : la mobilisation générale des étudiants, pour leur mise en réserve afin d'assurer à l'Algérie les cadres nécessaires pour achever la Révolution et instaurer un nouvel État national, c'est d'ailleurs, ce que soulignera le *Colonel Amirouche* dans une lettre datée du 8 Mars 1958 : « ... l'Algérie a besoin de tous ses fils pour achever la Révolution politique qui libérera le peuple du colonialisme ; pour continuer la Révolution elle aura besoin d'éléments capables d'assurer la gestion de ses

affaires, des éléments conscients de l'intérêt de l'Algérie, des patriotes... »  $^{\it l}$ 

-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Lettre publiée dans *El-Moudjahid* n° 23 du 5 Mai 1958.

## §2 : La Relation des intellectuels algériens avec la direction politico-militaire du FLN pendant la Révolution Nationale

La promotion des intellectuelles algériens dans les instances dirigeantes de la Révolution Nationale fut retardée par le phénomène « d'anti-intellectualisme » qui sévissait encore dans les rangs du FLN: « ... en effet une certaine tradition d'anti-intellectualisme héritée de nos premiers partis politiques nés dans l'émigration de l'après-Guerre 1914-1918 et influencée en surface par une idéologie internationaliste mal assimilée ou réduite à des gestes mimétiques, avait périodiquement sévi en Algérie même avant 1954 contre ceux des militants qui eurent le mérite, plus tard, de tenir la barre jusqu'au bout, c'est-à-dire pendant les dures épreuves de la Guerre de Libération... » <sup>1</sup> . Les neuf chefs historiques de l'insurrection étaient avant tout des hommes d'action qui s'étaient préparés depuis des années à la lutte armée dans l'Organisation Secrète (OS). Ils n'étaient pourtant ni analphabètes ni incultes, à la seule exception de l'autodidacte *Mohamed Khider*; ils avaient tous bénéficié d'une instruction française primaire et pour certains, d'une formation secondaire poussée plus au moins loin. Ils avaient même proposé au Docteur *Lamine Dabaghine*, type achevé de l'intellectuel activiste, la Présidence du FLN. Mais ils se méfiaient des politiciens légalistes et réformistes, généralement diplômés de l'Université française, qu'ils trouvaient surtout dans l'*UDMA* de *Ferhat Abbas*, mais également dans le Comité Central du MTLD présidé par Ben Khedda. Les jugeant responsables de l'enlisement du Mouvement national, ils n'acceptaient leur adhésion au *FLN* que sous condition

<sup>1</sup> Mostafa Lacheraf, *Algérie et Tiers monde.* Alger: Bouchène, 1989, p. 217.

de dissoudre leur Parti, et de ne prétendre à aucune place dans la direction suprême du *Front* <sup>1</sup>.

A Partir de mars 1955, la nomination *d'Abane Ramdane* à la tête de l'Organisation d'Alger ouvrit la voie à la promotion des « politiciens » dans les organes dirigeants du FLN. Bachelier, homme de réflexion autant que d'action, il jugeait que la première - la politique - devait guider la seconde - l'action - ; Il s'entoura en conséquence d'un État - Major politique, où le diplômés tels que Ben Khedda, Saad Dahleb, ... avaient leur place, et sut rallier au Front tous les Partis nationaux ( à l'exception du MNA ). Congrès de la Soummam qui siégea dans un village en Kabylie du 20 août au 10 Septembre 1956, proclama la primauté du « politique » sur le « militaire » et celle de « l'intérieur » sur « l'extérieur ». Tout en réservant la majorité des sièges du CNRA aux chefs de Wilayate et à leurs adjoints, il y admit plusieurs anciens dirigeants de l'UDMA: Ferhat Abbas et Ahmed Francis, de l'Association des Oulémas: Tewfik el Madani, et du MTLD: Lamine Debaghine, Ben Khedda, M'hamed Yazid et Mehri.

Le *CCE* de cinq membres qu'il désigna comprenant une minorité de *politiciens* : *Ben Khedda* et *Saad Dahleb*, mais une majorité de *politiques* si l'on ajoute *Abane Ramdane* à ses deux camarades du collège de Blida, les Colonels *Krim Belkacem* et *Ben M'hidi* étant des *militaires*.

Ce changement de direction fut dénoncé par les chefs historiques de l'extérieur comme une sorte de coup d'État. **Ben Bella** plus que tout autre reprocha violemment à **Abane** d'avoir réintroduit comme un cheval de Troie « les politiciens » dans la Révolution <sup>2</sup> : « ... nous n'étions pas d'accord avec **Abane** sur le fait que les anciens

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mohammed Harbi , 1954, La Guerre commence en Algérie. Paris : Complexe, 1998, p. 113.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ferhat Abbas, *Autopsie d'une Guerre*. Paris : Garnier, 1980, p. 224.

dirigeants des Partis modérés et assimilateurs se retrouvent au lendemain de 1954 nommés à des postes clés de la Révolution. Une Révolution qu'ils n'ont pas voulue, pas préparée et que certains ont même combattue. Donc, cela prêtait à l'équivoque, chose qui à beaucoup nuit à l'unité du mouvement ... Notre Révolution était basée, au départ, sur un équilibre extrêmement complexe et il ne fallait pas introduire l'élément de doute qui pouvait prêter à une interprétation perplexe » \frac{1}{2}.

Ainsi pour certains révolutionnaires de premières heure, *les intellectuels* en général et *les diplômés* en particulier restaient toujours des éléments douteux, à qui, il ne fallait pas confier des postes de direction dans la Révolution. L'engagement de ces derniers soulevait toujours des interrogations chez ces hommes d'action aguerris par des années de lutte clandestine avant même l'insurrection de Novembre 1954 : Quelle place devaient-ils laisser aux nouveaux venus? Celle « d'instrument » ou de « cadre », « d'agent subalternes » ou de militant à part entière? Devaient-ils voir en eux des rivaux, venus pour les commander un jour, ou de précieux collaborateurs? Ces interrogations ont subsisté trop longtemps durant la Révolution ; ce qui a énormément empêché les intellectuels algériens en général et les politiciens diplômés d'encadrer et surtout d'orienter la Révolution.

Voulant avoir une idée sur ce que pensent les intellectuels algériens d'aujourd'hui à propos de ce sujet, nous avons essayé de savoir comment ils perçoivent *le positionnement de l'intellectuel* dans la Révolution et surtout le rôle qu'il avait et qu'il aurait du assumer pendant la Révolution.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> in notre entretien avec *Ahmed Mahsas*, publié in : *Le Maghreb* du 20 août 200 pp. 14 - 17.

**Question n°..**: Pensez-vous que le fait que la Révolution ait été préparée par des activistes et non par une élite intellectuelle soit une particularité qui a marqué négativement l'aboutissement de celle-ci?

Réponses	Nombre	Pourcentage
Oui	63	52.5 %
Non	45	37.5 %
Ne se prononce pas	12	10.0 %
Total	120	100 %

**Tableau n° 18 :** Réponses dégagées du Corpus Exploité (120 personnes ciblées)

Plus de la moitié des intellectuels algériens représentant notre échantillon, à savoir (52.5 %) ont soutenu le fait que la Révolution Nationale soit préparée et déclenchée par des hommes d'action sans aucun soutien de la part d'une élite intellectuelle est une lacune qui a marqué négativement la suite et l'aboutissement de cette dernière, car selon eux, cela la dépourvue d'une dimension réflexive et d'une orientation visionnaire. Alors qu'une autre tranche (37.5 %) pense le contraire, car ceux-ci soutiennent que les chefs historiques qui ont déclenché la Révolution ont été avant tout des militants de première heure au sein du *PPA - MTLD* et que cela leur a permis d'acquérir une maturité politique qui a su combler l'absence d'une élite intellectuelle.

Cette question a été également abordée par des intellectuels algériens dans leurs études et réflexions, certains ont soutenu ce fait tel que le sociologue *Ali El Kenz* qui souligne que ce phénomène est caractéristique des expériences nationalistes arabes dans leur majorité, mais il se présente an Algérie comme leur limite idéale : « ... Partout en effet dans ces pays, le mouvement nationaliste s'est développé dans une solitude culturelle relative aux autres pays, pratiquement absolue pour l'Algérie qui allait déterminer à la fois sa structure et sa diachronie historique... » <sup>1</sup>. Cette hypothèse est également soutenue par le sociologue *Wadi Bouzar* qui explique le phénomène comme suit: **«** ... *l'intelligentsia* algérienne, contrairement à celle par exemple de la Russie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ne prépara pas la Révolution armée. Celle-ci, pour l'essentiel, a été le fait d'autres milieux sociaux ... Par conséquent, une sorte de nivellement par la base, d'anti-intellectualisme d'État se dessine... et se concrétise dés lors, durant la Guerre de Libération ... en conséquence, non seulement l'Algérie a, dés cette période, perdu quelques-uns de ses meilleurs enfants, non seulement elle a manqué de ces cadres-là à l'indépendance, mais encore, depuis cette même indépendance, et parfois à ce jour, on a réduit de très nombreux cerveaux algériens à l'exil externe provisoire ou définitif, ou au plus douloureux des exils : l'exil interne, par la marginalisation consciente, voulue et pratiquée des hommes de culture les plus compétents et les plus intègres ... » 2

Alors que l'historien *Daho Djerbal*, directeur de la Revue "*NAQD*" réfute cette hypothèse, en soutenant à contrarie le fait que ceux qui ont déclenché la lutte armée en Novembre 1954 n'étaient pas des *militaires* mais plutôt des *militants politiques* de *l'Organisation* 

<sup>1</sup> Ali El Kenz , « La Dimension culturelle du développement dans le Monde arabe ». UNU, Forum du Tiers-monde, Dakar, 1986.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Wadi Bouzar, *La Culture en question*. Alger: SNED, 1982, p. 99.

Spéciale (OS) qui faisait partie du PPA-MTLD, des gens qui ont été préparés spécialement pour lancer des actions armées : « ... le déclenchement de la lutte armée n'a pas été l'œuvre des activistes et militaires mais plutôt celle des militants en arme. Quant à la séparation entre l'aspect civil et l'aspect militaire au sein du FLN et de l'ALN, elle est venue par la suite ... C'est un processus qui a amené la différenciation entre les fonctions politique et militaire au sein du Mouvement de Libération national. Ceci a d'ailleurs engendré en 1962 des conflits d'autorité, de légitimité entre les directions qui se disaient direction politique et direction politicomilitaire, parce que l'État - Major se considérait responsable politique de l'orientation des objectifs et des stratégies de la Révolution autant que le GPRA ... et c'est là qu'il a eu effectivement problème » 1

Ainsi s'opposaient deux images de l'*intellectuel* durant la Révolution : *Le cadre* dont le besoin se fait sentir et le *diplômé* de l'Université française dont il faut se méfier. La conséquence de cet état d'esprit et la preuve de sa réalité, étant à trouver dans les *« purges »* qui ravagèrent les *Wilayas III* et *IV* principalement en 1958 et 1959 : Convaincus que des traîtres s'étaient infiltrés dans l'Organisation, les chef soupçonnèrent en premier lieu les intellectuels, si proches des français par leur formation, et donc susceptibles d'être plus sensibles que les autres combattants à la propagande faite sur le thème de *l'Algérie nouvelle*. En particulier, *« l'anti-intellectualisme »* du *Colonel Amirouche*, promoteur des purges, est devenu un lieu commun. La *« Bleuite »* commença <sup>2</sup> dans la *Wilaya III*, qu'il commandait. Cette *maladie* fut nommée par

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> in notre entretien avec *Daho Djerbal*. Février 2001.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Les purges s'étendirent de la Wilaya IV à la zone voisine de la Wilaya V commandée par le terrible *Si Tarek*. Cité par Belkacem Ould Moussa, *Les Chemins de l'indépendance*. Paris : Sindbad, 1980 , p. 153.

lui d'après le bleu de chauffe, uniforme des ralliés de la Zone Autonome d'Alger. La prise en charge de celle-ci par Amirouche permit au Colonel Godard de « l'intoxiquer » en lui faisant croire que l'Organisation des « bleus » étendait ses ramifications jusque dans les instances dirigeantes de sa Wilaya. Une enquête rudement menée au moyen de la torture aboutit à des résultats désastreux. Du fait que bon nombre de comploteurs vrais ou supposés étaient des étudiants ou intellectuels, Amirouche semblait déduire que tous les étudiants en tant que tels étaient des traîtres, au moins en puissance. Il allait si loin que tous les lettrés de la Wilaya III avait peur: l'analphabétisme semblait la meilleure garantie de sécurité. Les « comités d'investigation et de contre-espionnage » créés dans les Wilayas après la Réunion de décembre 1958 recrutaient en effet leurs exécuteurs parmi les illettrés. La Wilaya IV se flattait d'éviter le « maccarthysme ».

Pourtant le successeur de *Si M'hamed*, *Si Salah*, dressait un lourd bilan dans son rapport du 27 août 1959 : 486 personnes avaient été interrogées, jugées et exécutées : 4 lieutenants, 5 sous-lieutenants, 11 aspirants, 19 adjudants, 35 sergents-chefs et 409 djounoud (soldats) <sup>1</sup>.

Cependant le complot de la *Wilaya IV* doit être étudié à part. Il semble que ce « *complot* » n'ait pas été incriminé en tant que tel : d'une part, la grande majorité des victimes des purges n'était pas que des diplômés et d'autre part, ceux-ci étaient particulièrement nombreux parmi les dirigeants du « *complot* ». Ainsi, le cousin de *Si Tayeb*, *Boualem Taïbi*, ne fut jamais inquiété ni même soupçonné et garda ses responsabilités. Bien mieux, le médecin *Si Hassen* <sup>2</sup>

<sup>1</sup> Claude Paillat , *Deuxième Dossier secret de l'Algérie*. Paris : Presses de la Cité, 1962, p. 335.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Plus tard, premier étudiant promu Colonel en 1962, il se distingua pendant la *Crise de l'été* en attaquant la *Zone Autonome d'Alger* reconstituée et en capturant son nouveau Chef *Si Tayeb*, pour lui faire rendre compte de sa conduite passée devant le Tribunal Révolutionnaire. Cité par Cdt Azzedine, *On nous appelait les Fellagas*. Paris: Stock, 1980, p. 302.

#### - Youcef Khatib - était du côté des enquêteurs.

Dès lors, on voit que « *l'anti-intellectualisme* » doit être invoqué avec prudence. D'autant moins que les spécialistes français de la guerre psychologique, sachant que la première règle de sécurité de l'*ALN* était le châtiment implacable des traîtres, avaient décidé de la retourner contre elle, en provoquant systématiquement son autodestruction. Loin de renforcer sa cohésion, les « *purges* » sanglantes préparaient le terrain aux grandes offensives du *Plan Challe* en l'affaiblissant physiquement et moralement.

En cette matière, rien n'est sûr. Même, « *l'anti-intellectualisme* » d'*Amirouche* n'est pas incontestable. Tous ceux qui l'ont connu, est surtout *les intellectuels*, tiennent à défendre sa mémoire contre ce reproche. Il n'était pas un fanatique sanguinaire ; s'il n'hésitait pas à sévir durement quand l'avenir de la Révolution lui semblait en danger, il séduisait par sa simplicité non affectée, et son caractère chevaleresque. Autodidacte, il recherchait toutes les occasions de s'instruire auprès de ceux qui en savaient plus que lui. Il n'éprouvait donc aucune animosité contre *les intellectuels*. <sup>1</sup>

Dès lors, nous pouvons conclure que les « purges » survenus pendant Révolution n'étaient pas seulement motivées par « *l'anti-intellectualisme* » légendaire des maquisards de *FLN* mais également par d'autres motifs, comme on peut le remarquer à travers ces deux tableaux <sup>2</sup> :

Yves Courrières, *Le Temps des Léopards*. Paris : Fayard, 1969, p.286.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ces Tableaux excluent les victimes des purges consécutives à l'opération d'intoxication des services français en *Wilayas III* et *IV* qui ont touché plus de 2000 personnes. Ils ne donnent pas non plus une idée de l'ampleur des règlements de compte en *Wilayas I* et *VI*.

**Tableau n° 19 :** cadres supérieurs victimes des purges internes dans la Direction

Nom	Responsabilité	Organisation d'appartenance	Motif
Abane Ramdane	Responsable de l'information	CCE	Refus de reconnaître la prédominance des militaires
Laghrour Abbès	Chef des Aurès	Wilaya I	Refus de reconnaître les décisions du Congrès du 20 août
Lazhar Cheriat	Chef des Nementchas	Wilaya I	Refus de reconnaître les décisions du Congrès du 20 août
Colonel Amouri	Chef de Wilaya	Wilaya I	Refus de reconnaître les décisions du Congrès du 20 août
Colonel Nouaoura	Chef de Wilaya	Wilaya I	Complot contre le GPRA
Commandant Azdat	Membre du Conseil de Wilaya	Wilaya III	Rapports sexuels avec une combattante
Commandant Mostefa Lakhal	En détachement au Caire	Wilaya IV	Complot contre le GPRA

<u>Source</u>: Mohammed Harbi , **Le FLN**, **mirage et réalité**. Paris : Jeune Afrique , 1980, Annexe n°06

**Tableau n° 20 :** Cadres supérieurs victimes des purges internes à leur organisations

Nom	Nom Responsabilité		Motif
Mellah Ali	Chef de Wilaya	Sahara (VI)	Arbitraire et régionalisme
Chihani Bachir	Chihani Bachir  Chef de Zone		Accusation d'homosexualité
Djoghlali	Chef de Wilaya	SAHARA (VI)	Nomination refusée par les chefs de zone
Commandant Abdellatif	Membre du conseil de Wilaya	Algérois	Rencontre avec De Gaulle
Commandant Lakhdar Bouchama	Membre du conseil de Wilaya	Algérois	Rencontre avec De Gaulle
Capitaine Abdel Ilah	Chef de Zone	Oranie	Appui à la rencontre avec De Gaulle

<u>Source</u>: Mohammed Harbi, **le FLN, mirage et réalité**. Paris : Jeune Afrique, 1980, Annexe n° 06.

Par ailleurs, en dépit des préjugés de ses fondateurs, le *FLN* avait dû ouvrir ses organes dirigeants aux « *politiciens* » et aux « *diplômés* ». Tous les exécutifs du *Front* avaient associé, dans un équilibre apparent et d'ailleurs précaire, « *les hommes d'armes* » et « *les hommes de plume* ». L'obstacle à la promotion *des intellectuels* et *étudiants* ne fut donc pas seulement *l'anti-intellectualisme* des chefs révolutionnaires, mais aussi la présence de leurs aînés, les politiciens expérimentés, dans des postes de premier plan.

Le premier étudiant à être promu dans une instance dirigeante de la Révolution fut *Mohammed Ben Yahia*, ancien Président de l'*UGEMA* d'Alger, coopté au *CNRA* dès septembre 1956. D'autres le rejoignirent dans cette *Assemblée*, élargie avant chaque session de 1957 à 1962. Son camarade, *Lamine Khène*, devenu maquisard dans la *Wilaya II*, fut le premier de sa génération à faire partie de *GPRA*, mais à un poste de Secrétaire d'Etat représentant l'intérieur, qui fut supprimé en janvier 1960. C'est donc dans les cabinets des Ministres, dans les secrétariats généraux et les directions des Ministères que furent promus les plus dynamiques des militants formés à l'école de l'*UGEMA*<sup>1</sup>.

En effet, tous les départements ministériels, qu'ils fussent dirigés par des militaires ou par des civils, avaient besoin de cadres solidement instruits. Les principaux étaient, après la suppression du Ministère de la Guerre en janvier 1960, le Ministère de l'Armement et des Liaisons générales de **Boussouf** – organisé en trois branches: armement et ravitaillement, renseignement et contre-espionnage, transmissions - , et celui de l'intérieur, dirigé par Ben Tobbal puis par Krim Belkacem, qui contrôlait l'organisation politicoadministrative du FLN en Tunisie, au Maroc, et la Fédération de France, par l'intermédiaire de laquelle il s'efforçait de rétablir des liaisons avec les Wilayas. Celui des Finances et des Affaires Economiques n'avait qu'un rôle de gestion ; D'abord confié à *Ahmed* Francis, qui avait parmi ses collaborateurs un jeune docteur en Droit, Mohamed Bedjaoui, il fut rattaché à la Présidence par Ben Khedda en 1961; Celui des Affaires Sociales et Culturelles, dirigé par Abdelhamid Mehri, s'occupait des réfugiés, patronnait le Croissant Rouge Algérien et les organisations professionnelles dont l'*UGEMA*, *Belaid Abdesselam* y présidait à l'attribution des

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Guy Perville, *Les Etudiants Algériens de l'université française.* Paris : CNRS, 1984 , p. 209

bourses. Le Ministère de l'Information était animé par M'hamd Yazid, appuyé par Ahmed Boumendjel et Rédha Malek, directeur d'El Moudjahid. Le Ministère des Affaires Extérieures, d'abord confié au Docteur Lamine Debaghine, fut réorganisé en 1960 par Belkacem Krim; Assisté par deux Secrétaires Généraux : Saad Dahlab et l'avocat Mabrouk Bel Hocine, il s'entoura d'une équipe de jeunes intellectuels parmi lesquels Tewfik Bouattoura, Hacène Aziz, Lakhdar Brahimi, Abdelmalek Benhabylès, Abdelaziz Zerdani; et

Mohammed Harbi. Ce Ministère contrôlait un réseau de 38 missions diplomatiques permanentes officiellement reconnues ou abritées dans les Ambassades des pays arabes, qui contenaient des représentants de tous les ministères. Les plus importants étaient celles de New York, dirigée par le journaliste Abdelkader Tchanderli, que venait renforcer chaque année pour la session de l'ONU une importante délégation du GPRA; et celle de Bonn, chargée de coordonner l'action de sa diplomatie en Europe. Cette dernière était dirigée en 1958 par le jeune avocat Aït Ahcène, qui fut blessé le 5 novembre par un attentat de la « Main Rouge » ; il fut remplacé par son adjoint Hafid Keramane, dit "Malek", ancien Président de l'AEMNA, lequel fut expulsé en mai 1961, et s'installa en Suisse 1.

Les anciens de l'*UGEMA* furent recrutés en grand nombre dans les missions diplomatiques du *GPRA*, comme l'avait recommandé, dès 1957, un rapport de *Hocine Aït Ahmed*. Enfin la Présidence du *GPRA* se bornait au Cabinet du Président sous les deux mandats successifs de *Ferhat Abbas*. *Mohammed Ben Yahia*, qui a représenté avec *Lakhder Brahimi* l'Algérie au Congrès des étudiants de *Bandung* 1956, en prit la direction en janvier 1960.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Abdelhamid Kiouane, *Diplomatie de Guerre*. Alger: Dahlab, 2000, p. 123.

Puis, à partir de septembre 1961, le nouveau Président *Ben Khedda* lui rattacha le Ministère des Finances et des Affaires Economiques, pour lesquelles *Belaid Abdesselam* et *Lamine Khène* furent parmi ses principaux collaborateurs <sup>1</sup>.

Ainsi quelques noms, plus connus des algériens que des étrangers, commençaient à sortir de l'ombre en 1960. Le quatrième Congrès de l'*UGEMA* vota une motion pour accorder le titre de « *membre d'honneur* » à trois de ses vétérans : *Mohammed Ben Yahia*, *Rédha Malek* et *Lamine Khène* <sup>2</sup>. Le Premier venait de se rendre à *Melun*, avec *Ahmed Boumendjel*, pour préparer une rencontre entre le Gouvernement français et le *GPRA*. Il fit partie de la Délégation algérienne dans toutes les négociations avec la France. Le second, directeur *d'El Moudjahid*, y participa également en tant que porteparole et attaché de presse de la Délégation. Le troisième, après avoir été Secrétaire d'Etat représentant les combattants de l'Intérieur, dans le premier *GPRA*, travailla à l'organisation du *FLN* au Ministère de l'Intérieur, puis fut directeur des Finances<sup>3</sup>.

Une autre motion du quatrième Congrès exprimait sa « reconnaissance émue » et sa « profonde gratitude », « au Président Belaïd Abdesslam, père de notre union ». Celui-ci, nommé en août 1961 au Cabinet du Président Ben Khedda avec la charge des Affaires Economiques, le quitta en avril 1962 pour assumer les mêmes responsabilités dans l'Exécutif Provisoire créé par les Accords d'Evian. L'ancien Secrétaire Général de l'UGEMA, Mohammed Khemisti, le rejoignit un peu plus tard en qualité de Secrétaire du Président Abderrahmane Farès. Les Autres membres désignés par le FLN étaient tous des diplômés : Chaouki Mostefaï

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Albert Fitt, *La Formation des élites politiques maghrébines*. Paris : LGDJ, 1973, pp. 86, 93.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Guy Perville, op.cit., p. 203.

<sup>3</sup>iden

et *Abderrazak Chentouf* . anciens Présidents de l'*AEMAN* -, *Mohammed Benteftifa* et *Boumédienne Hamidou*.<sup>1</sup>

Cependant, le *CNRA* se réunissait à *Tripoli* afin de fixer les grandes perspectives politiques de l'Algérie indépendante et de lui donner une direction incontestée. Les jeunes *intellectuels* furent chargés de préparer le Programme du *FLN*. Ce « *Programme de Tripoli* », rédigé par *Mohammed Harbi*, *Rédha Malek* et *Mostefa Lacheraf* qui faisaient partie d'une commission ou figuraient également *Mohammed Ben Yahia*, *M'hamed Yazid* et *Ahmed Ben Bella* fut adopté à l'unanimité, en dépit de son option socialiste <sup>2</sup>. Mais ces auteurs et leurs camarades n'étaient pas assez puissants pour empêcher l'éclatement du *Front*, ni pour prendre part avec succès à la course au pouvoir qui s'ensuivit.

Les candidats à *l'Assemblée Nationale Constituante* furent choisis par le *Bureau Politique* installé à Alger, en août de la même année. Ce *Bureau Politique* ne comprenait aucun diplômé. Plusieurs des militants les plus expérimentés formés par l'*UGEMA* furent écartés, après avoir été d'abord choisis, de la liste des députés : *Messaoud Aït Chaalal*, *Abdelmalek Benhabylès*, *Rédha Malek*, *Belaïd Abdesselam*, *Mohammed Ben Yahia*, *Mohammed Harbi* <sup>3</sup>.

Dès lors, nous pouvons conclure ce chapitre, en mettant l'accent sur une évidence : les rapports *des intellectuels* avec la *Direction du FLN*, tout au long de la Révolution, sont restés ambigus, ils vacillaient entre le besoin et la méfiance. Les militants révolutionnaires ont de tout temps regardé *les intellectuels* avec envie certes – le prestige du *lettré* était très grand dans une société en majorité analphabète – mais aussi avec méfiance.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bernard Tricot, Les Sentiers de la paix. Paris : Plon, 1972, p. 315.

Mohammed Harbi, Le FLN, mirage et réalité. op. cit., p. 230.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ibid., p. 305.

On leur reprochait tout à la fois *le retard* de leur participation à l'action révolutionnaire, *la froideur* de leurs analyses qu'on identifiait à une froideur dans les convictions; on leur imputait un *manque de courage* <sup>1</sup>, des velléités d'un recul réformiste. Ils restaient en quelque sorte « *sous surveillance* » est même quand plus tard ils rejoignirent le maquis, on continuera à se méfier d'eux allant jusqu'à les liquider physiquement <sup>2</sup>.

De leur côté, *les intellectuels* entrèrent dans la Révolution avec le lourd sentiment de culpabilité de ne l'avoir ni précédée par leur action ni même prévue par leurs écrits. Ils intériorisèrent alors le regard de leurs partenaires qui étaient leurs aînés dans l'activisme révolutionnaire et qui devinrent tout à la fois leurs parrains, leurs guides et plus prosaïquement leurs responsables dans l'organisation<sup>3</sup>. Ils se moulèrent silencieusement dans ce rôle de « *serviteur* » de la Révolution, de « *clerc* » pour faire oublier et oublier eux mêmes l'erreur historique qu'ils portèrent comme un fardeau jusqu'à l'indépendance et bien après : « *le Mouvement nationaliste révolutionnaire était né et s'était développé pratiquement sans eux; ils finiront par le rejoindre mais sans jamais influencer sérieusement le cours de son évolution. Ils n'en furent que des instruments et ceux d'entre eux qui refusèrent de jouer ce rôle furent sévèrement remis au pas... »<sup>4</sup>.* 

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mohammed Harbi, *Aux Origines du FLN, contribution à l'Histoire du populisme révolutionnaire en Algérie*. Paris : Christian Bourgeois, 1975 , p. 210.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le cas illustratif de l'Affaire « *La Bleuite* » dans les maquis de *la Wilaya III* est assez éloquent.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ali El Kenz, *Au Fil de la crise*. Alger, Paris: Bouchène – Enal, 1993, p. 36.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Ibid., p. 38.

### Conclusion de la deuxième partie

Dans tous les pays du Monde, et particulièrement dans les pays sous-développés où leur nombre est parfois dérisoire, *les intellectuels* ne forment pas une classe en soi comme dans les autres groupes sociaux dont les activités et la raison d'être et de lutter sont déterminées par des facteurs économiques, de production, d'exploitation ou de prépondérance politique.

Les intellectuels, suivant leur degré de formation, de conscience politique et sociale, d'engagement et / ou de patriotisme, se répartissent, à peu prés, entre tous les groupes de la nation et ils sont généralement moins conditionnés que beaucoup d'autres citoyens par leur appartenance à une classe. Encore une fois, tout est fonction de leur adhésion idéologique et de leur désintéressement au double plan d'une conscience nationale et civique agissante.

Par ailleurs, dans le cas de l'Algérie à travers l'Histoire et dans le présent, étant donné leur nombre relativement restreint et leurs origines sociales diverses, les « *lettrés* » algériens du passé et les « *intellectuels* » d'hier et d'aujourd'hui ne pouvaient pas et ne peuvent se constituer en classe homogène, autonome et distincte.

Ce qui précède n'est pas superflu dans la caractérisation de ce que l'on pourrait appeler « *l'intelligentsia algérienne* », étant bien entendu que tout est fonction d'engagement voire de patriotisme, du haut niveau de savoir et de culture ainsi que de la prise de conscience du dit *lettré ancien* et *intellectuel moderne* relativement à l'intérêt supérieur de leur pays et à l'avenir de la liberté et du

progrès de leur peuple entrevu selon les nécessités de la morale de l'époque.

Dés lors, situer positionnellement *l'intellectuel algérien* en tant que tel dans son contexte *socio-historique* passe nécessairement par le retracement de *l'Histoire politico-idéologique* de toute sa phénoménologie sociale et culturelle perspective-prospective, qui seule, permet de reconstituer analytiquement le rôle assumé par l'élite intellectuelle algérienne dans son *Histoire nationale*.

Pour traiter cette problématique, nous avons opté pour une enquête sociologique basée sur une observation empirique argumentée, qui met en évidence, aussi bien le parcours des intellectuels algériens d'hier que les positions de ceux d'aujourd'hui.

C'est précisément pour avoir une réponse assez claire explicative et stratifiée pour cette double interrogation que nous avons adoptée scientifiquement l'usage d'un questionnaire en rapport avec l'énoncé de notre problématique inhérente à notre thématique, à partir duquel nous avons posé un nombre de questions ayant trait à ce sujet aux *intellectuels algériens* constituant l'échantillon du segment ciblé de notre enquête, et nous avons reçu des réponses diverses, éclectiques et élargies, sur la *nature typologique*, sa « *physiologie identitaire* » d'*homo - social* concernant *l'intellectuel algérien*, son rôle et sa fonction dans le biotope de son espace socioculturel.

Ces réponses- conclusions, nous pouvons les résumer comme suit :

La plupart des paramètres évoqués par *les intellectuels* algériens questionnés lors de notre enquête, pour définir « *l'intellectuel* » sont des paramètres universellement reconnus et

admis dans les multiples définitions présentées par les divers théoriciens des différents horizons que nous avons d'ailleurs établies et relevées dans les parties séquentielles de notre étude. Tous sont unanimes et s'accordent sur le fait que les principaux critères qui définissent « l'intellectuel arché- typique » sont : la probité, la rationalité et l'universalité.

Les intellectuels algériens rejoignent la plupart des préoccupations et des sensibilités des autres intellectuels étrangers qui préconisent que l'essence même de l'intellectuel en tant qu'acteur actif et agent de changement social, consiste par sa démarcation vis-à-vis de la sphère politique, c'est-à-dire du système dirigeant qui peut d'une certaine manière déformer la vision de l'intellectuel et diffracter son éthique dans son approche de la société. La majorité des questionnés est unanime sur le fait que ce dernier doit « chercher la vérité », « être le miroir de sa société », et « dénoncer les dépassements aussi bien ceux des politiques que ceux de la société civile », le tout dans le but d'améliorer les conditions d'autrui et de réaliser un changement pour ce « meilleur des mondes » auquel tous nous aspirons.

Dans ce sens, ce qui compte en définitive, c'est la figure représentative de *l'intellectuel*, *l'individu* – *citoyen*, qui prend ouvertement position et qui en donne, quels que soient les obstacles, une vision claire et argumentée ; qu'il s'agisse, en effet, de parler, d'écrire, d'enseigner ou de s'exprimer audio-scripto-visuellemnt dans les mass-média, sa vocation réside dans l'art de la représentation et les paradigues de la connaissance civique. Une vocation d'autant plus importante qu'elle est de nature publique et qu'elle implique simultanément le sens de l'engagement et du

risque, de la témérité et de la vulnérabilité, du sacrifice et de l'abnégation.

- ❖ Une différence de taille existe entre les intellectuels occidentaux et les intellectuels des pays en voie d'émergence en général et ceux du Monde Arabe y compris l'Algérie, en ce qui concerne la perception de l'engagement de l'intellectuel; par ailleurs, même s'ils se rapprochent dans le fait qu'ils soient unanimes pour que leur engagement se manifeste sur les plans : politique et culturel, toutefois, les intellectuels occidentaux dans leur majorité excluent le champ religieux comme domaine d'engagement pour l'intellectuel, alors que ceux des pays des hémisphères méridionaux l'incluent dans le champ d'action de celui-ci.
- \*\* Plus de la moitié des intellectuels algériens questionnés lors de notre enquête ont répondu par l'affirmatif en ce qui concerne la possibilité pour l'intellectuel d'assumer sa mission comme telle et d'être en même temps un homme du système, c'est-à-dire s'impliquer pleinement dans le champ politique. A ce niveau, ces derniers ont avancé plusieurs raisons pour justifier leurs réponses dont le sens axial tournait principalement autour du fait que la participation de l'intellectuel dans la sphère dirigeante était possible et même souhaitable; car, cela permettrait, selon ces derniers, de redynamiser cette sphère et surtout de l'enrichir et d'en revivifier sa vision intellectuelle dans une dimension universaliste et humaniste. Alors que d'un autre côté, un nombre assez important des sujets sondés, a nié cette possibilité en soutenant que les intellectuels et les politiques constituent deux sphères différentes bien distinctes ; par conséquent, les critères qui gèrent l'existence des intellectuels comme tels, ne sont pas valables dans le champ politique. Pour ce groupe d'intellectuels, la différence entre *la pensée* et *le pouvoir* est

radicale, et quand l'un chevauche l'autre, la plupart du temps, c'est la pensée qui se retrouve amputée de sa véritable essence, à savoir : l'objectivité et la crédibilité.

Ainsi, les avis se partagent à propos de cette question, les uns soutiennent l'hypothèse de la possibilité d'une participation de l'intellectuel dans le champ politique, alors que d'autres la réfutent, parce que cette proximité risque de transformer l'intellectuel en « simple serviteur d'intérêts idéologiques et politiques » sans âme ou esprit critique. Il en résulte que le débat à ce propos reste toujours ouvert.

- La majorité des intellectuels algériens interrogés par nos soins, ont affirmé que la définition de « *l'intellectuel* » n'est pas commune aux pays développés et à ceux en voie d'émergence; plusieurs raisons ont été évoquées pour justifier cette négation, elles se résument en ces deux points :
  - Chaque pays a son modèle d'intellectuels selon les fluctuations et les *pathologies* sociales, économiques, culturelles, confessionnelles et historiques.
  - Les modes de pouvoir aux pays en voie d'émergence empêchent l'apparition d'une vraie élite intellectuelle autonome et critique.

Par ailleurs, le constat qui s'impose après l'analyse des réponses recueillies est que *les intellectuels algériens* soutiennent que la définition, le rôle et le champ d'action de *tout intellectuel* sont spécifiques à son entourage et aux conditions de son évolution sociale.

Pour ce qui concerne la lecture des ouvrages ayant traité la thématique « des intellectuels » aussi bien dans le Monde qu'en Algérie, les remarques constatées nous incitent à subodorer que les

intellectuels algériens questionnés lors de notre enquête, qui ont cité certains titres d'ouvrages qui les ont influencés, l'ont fait uniquement dans le contexte algérien, alors que si peu d'entre eux ont évoqué des ouvrages ayant traité le thème « des intellectuels » au sens généraliste du terme, comme, il s'est dégagé également une autre remarque, en ce qui concerne ceux qui se sont abstenus de répondre et dont le nombre dépasse de loin ceux qui l'ont fait ; chose qui permet de tirer cette conclusion : les intellectuels algériens ne se sont pas ou si peu penchés sur le sujet, d'ailleurs, le peu d'études ayant étayé cette problématique si complexe en Algérie atteste et étaye cette observation conjoncturelle.

- La totalité des intellectuels algériens interrogés lors de notre enquête ont affirmé que la possession d'une langue étrangère permet à l'intellectuel algérien d'élargir d'enrichir, de diversifier l'horizon et l'efficacité de sa réflexion; parce que, premièrement, cet avantage est un passage obligé pour avoir une vision universaliste; et deuxièmement, parce que, ces langues étrangères permettent d'accéder à d'autres cultures voire à d'autres « pathos culturels » enfin et surtout d'entrer en rapport avec d'autres intellectuels, chose qui ne peut qu'être bénéfique pour l'intellectuel algérien, qui voit ainsi son champ de représentation intégrer et se connecter à de nouveaux canaux d'expression et d'investigation.
- Presque la moitié de notre échantillon d'intellectuels algériens ciblés lors de notre enquête, ont soutenu que *l'Université algérienne* ne contribue nullement à la formation *d'une intelligentsia*, les raisons avancées par ces derniers, sont plutôt de caractères politique et économique; ils évoquent dans ce contexte, la manipulation des divers gouvernements dont a été victime *l'Université algérienne* et qui a contribué coupablement à ce que celle-ci forme des

« *militants* » et non des « *citoyens* » ; autre raison évoquée également par cette frange segmentaire de nos sujets sondés : les moyens pédagogiques qui s'avèrent inadéquats avec le nombre croissant des étudiants.

Cependant, le nombre de « sans opinion » en ce qui concerne cette question est plus au moins assez important, ce qui nous entraîne à se poser cette interrogation : cette abstention, est-elle motivée par le manque d'arguments ou tout simplement parce que la situation où se trouve *l'Université algérienne* est si ambiguë, complexe et critique qu'il serait difficile de se prononcer ?

- A travers l'analyse des réponses recueillies auprès de notre échantillon ciblé, *les intellectuels algériens d'aujourd'hui* n'ont pas une vue d'ensemble sur toutes les formes d'expression adoptées par les intellectuels d'hier pour revendiquer leur identité spécifique et assumer leur rôle de porte-parole de leur peuple et de ses aspirations profondes.
- Les avis de la population segmentée par notre échantillon des intellectuels algériens interrogés lors de notre enquête sont partagés quant au rôle assumé par *l'intellectuel algérien* dans le *Mouvement national avant 1954*, presque la moitié du corpus des réponses relevées et exploitées soutiennent argumentairement que celui-ci a assumé son rôle comme tel, et ce, en préservant notre patrimoine, en oeuvrant pour une stratégie anti-coloniale, en sensibilisant et en encadrant les masses, alors que presque l'autre moitié de la population sondée a répondu par la négative en soulignant que le meilleur exemple illustratif est l'absence des intellectuels algériens de l'époque à l'avant garde du déclenchement de la Révolution armée, d'aucuns parmi nos sujets ciblés par notre sondage sont même allés jusqu'à justifier cette absence par l'origine sociale et le

statut particulier des intellectuels algériens de l'époque aussi bien les *francisants* que les *arabisants*.

- Pour ce qui est de l'apport des étudiants algériens pendant la Révolution Nationale, le plus grand nombre des intellectuels algériens interrogés par nos soins soulignent que le rôle de ces derniers était secondaire, d'aucuns vont jusqu'à qualifier leur implication de superficielle, en se référant à leur engagement qui n'a été qu'une simple exécution d'un ordre émis par le FLN, c'était même selon certains, un engagement sous la pression.
- ❖ Plus de la moitié des intellectuels algériens représentant notre échantillon ont soutenu le fait que la *Révolution Nationale* soit préparée et déclenchée par des « *hommes d'action* » *activistes*-sans aucun soutien de la part *d'une élite intellectuelle* ce qui est effectivement une lacune qui a marqué négativement et durablement la suite des événements historiques et l'aboutissement des crises intestines qui ont secoué notre *Guerre de Libération Nationale*. Selon toujours le décryptage de notre questionnaire, ce particularisme structurel et humain − du profil « atypique » des véritables ténors de 1954 − va amputer et pervertir considérablement l'une des plus grandes épopées révolutionnaires du XXe siècle de sa réelle dimension humanistique et prométhéenne- ainsi que du poids de son éthique visionnaire.
- A travers les réponses de notre corpus exploité et les autres écrits d'intellectuels algériens que nous avons consultés, il ressort que les rapports des intellectuels algériens des années 50 et 60 avec la direction du *FLN*, tout au long de *la Révolution Nationale*, sont restés ambiguës, contrastés et bureaucratisés Ce concept ayant été remarquablement « *scanné* » par l'historien-sociologue *Mohammed*

*Harbi* à travers ses nombreuses publications – et sans doute, que ces acteurs inopinés de Novembre 1954, faute d'écrire l'Histoire nationale au-delà de l'action, par l'action de l'écrit, se sont évertués au cours de ces longues et dures années de braise, à *s'auto* - *narssicer* par un usage intempestif de la photographie<sup>1</sup>.

Ces mêmes rapports ont toujours vacillé entre le besoin et la méfiance. On leur reprochait tout à la fois, le « retard » de leur participation, la « froideur » de leurs analyses qu'on identifie à une froideur dans les convictions; on leur imputait « un manque de courage », des velléités d'un recul réformiste. Ils restaient en quelque sorte « sous surveillance », et même quand plus tard, ils rejoignirent le maquis, on continuera à se méfier d'eux, allant jusqu'à les liquider physiquement, comme c'était le cas dans la tristement célèbre affaire des purges sanglantes de « la Bleuite » dans la Willaya III.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Au maquis , et contre toute logique ou bon sens contraint par toute stratégie de guérillas , se photographier était le meilleur moyen de réduire à néant cette culture de la clandestinité si impérieuse dans une guerre révolutionnaire .

## **CONCLUSION GENERALE**

Il ressort au terme de cette étude, que l'intellectuel est un homme de science et de culture, un écrivain, un idéologue, un enseignant, un cinéaste, un dramaturge, un artiste plasticien, tout autant et tout aussi bien : un créateur, un animateur, un critique ... en un mot un homme de goût outillé par un solide instruction, une personne ayant accédé à une certaine forme du savoir en relation avec le devenir collectif d'un groupe humain ou de toute l'humanité, tous avertis, informés suffisamment des problèmes de leur temps et dans la société dans servicibiliser laquelle ils vivent, conscients de et leurs connaissances, leurs idéaux, à la défense des libertés démocratiques, à la promotion des groupes sociaux exploités marginalisés ou exclus, au mieux-être d'autrui par la justice sociale et le travail, à la sauvegarde de la dignité humaine et des droits légitimes de l'individu.

Il est certain que, dans chaque pays, les intellectuels dignes de ce nom agissent selon des affinités profondément ressenties devant les problèmes majeurs de la vie nationale au double plan de l'activité politique et du développement socio-économique.

La caractérisation du pouvoir dans tel ou tel sens : autoritarisme ou progressiste, peut favoriser ou non l'action de ces intellectuels, comme elle peut, objectivement et à certains moments, coïncider avec les buts assignés à cette action ou s'opposer à eux.

Par conséquent, le rôle de l'intellectuel en général, par son statut et sa définition éthique est tributaire, voire connexe de l'aire géographique où il vit et son action, lieu abstractif du rayonnement de ses préoccupations et de sa sensibilité, dépend la plupart du temps du degré du progrès de sa société et de son évolution à travers son histoire nationale.

Dans le cas de l'Algérie, à travers l'histoire contemporaine, force est de constater la faible *organicité* des intellectuels algériens dans le mouvement nationaliste ainsi que leur faible impact sur la prise de décisions historiques de l'époque : revendication de l'indépendance de l'Algérie par l'ENA, organisation d'un parti de masses, adoption du principe de lutte armée comme moyen de libération, création d'une armée clandestine ...etc.

Celle-ci se traduit, entre autres, par leur absence, quasi totale des directions du parti nationaliste, sous les diverses appellations que ce dernier a prises, mais surtout par le caractère structurellement périphérique de leur présence dans l'organisation révolutionnaire.

Le mouvement nationaliste révolutionnaire algérien était né et s'était développé pratiquement sans eux ; ils finiront par le rejoindre mais sans jamais influencer sérieusement le cours de son évolution.

Par ailleurs, le *passé/présent* de la société algérienne s'identifie principalement pour toutes les composantes des intellectuels modernes de l'Algérie déstructurée par l'impérialisme colonialiste, à une situation d'obscurantisme, d'archaïsme qu'il faut combattre pour permettre le progrès. La critique du Maraboutisme, des superstitions est d'autant le fait des Salafistes que des intellectuels francisés. Néanmoins, la société algérienne est considérée par la quasi-totalité des intellectuels de l'époque de manière péjorative comme une population déchue qu'il faut purifier de ses tares et de ses archaïsmes et auquel il faut insuffler une « *âme nouvelle* ». Que cette âme soit plus ou moins constituée de rationalité européenne et d'Islam Salafi ne représente qu'un problème secondaire pour ces intellectuels qui sont objectivement et subjectivement en porte à faux avec les pratiques sociales largement diffusées.

L'aspect dominant de chaque pôle sert en quelque sorte de référence obligée à l'autre pour maintenir et tenter d'élargir un petit groupe qui gère son clivage en affirmant une identité bipolaire, à la fois extérieure à la société et censée représenter son avenir.

Cette position implique un support particulier à l'État colonial. D'une manière, certes différencié, les intellectuels algériens posent leur candidature à un partage du pouvoir, à occuper en tout cas une position d'intermédiaire entre la société algérienne et l'État colonial dont ils critiquent certes , les excès mais qu'ils ne remettent intrinsèquement pas en cause dans son essence. Cela est vrai aussi bien pour les intellectuels francisés que pour les arabisés.

Pour eux, la renaissance historique de la société algérienne ne peut se réaliser et aboutir qu'au prix d'un long détour, celui d'une homogénéisation osmotique de la sphère culturelle sur la base d'une diffusion dans tout le corps social d'une nouvelle culture fondée sur la synthèse entre la modernité occidentale et l'Islam Salafi.

Puis vint , la décennie des années 1930 qui va marquer l'apogée illustrative de ces intellectuels. Leur influence sur la société atteint, en effet, son niveau maximal. Les deux pôles étendent leurs réseaux de socialisation culturelle en profitant en particulier, de la conjoncture ouverte par l'arrivée du Front Populaire en France en 1936 et qui se traduit en Algérie par la mise sur pied d'un Congrès Musulman dont les deux figures de proue sont Ferhat Abbas et Ben Badis. Avec « Ech Chiheb » et « la Voix des Humbles » en particulier, ils disposent d'instruments stables pour diffuser l'esprit des « nouvelles lumières » acquises par la gestation incubatrice du nationalisme.

Dés lors, le projet « *Blum Violette* » semble accréditer la justesse de leur ligne de résistance - dialogue face à l'État colonial.

A cet égard l'année 1936 est une année charnière ; à aucun moment, les deux pôles des intellectuels n'ont été si près de s'unir et de se transformer en médiateurs institutionnalisés entre la société dominée et l'État dominateur colonial. En fait, c'est l'inverse qui se produit, la mobilisation sans précédent de la population citadine et villageoise au cours des années 1936-38 ainsi que le blocage du projet « Blum Violette » font apparaître une nouvelle socialisation politique qui ne se fonde plus sur le double langage des intellectuels mais sur les mots d'ordre indépendantistes des militants plébéiens qui prônent la lutte frontale contre l'État colonial.

A son arrivée à Alger en 1936, Messali Hadj qui affirme le droit de l'Algérie à l'indépendance est ovationné par une foule grandiose. Les intellectuels modernes, qu'ils appartiennent à la mouvance des Oulémas ou à celle des francisés passent désormais au second plan; la socialisation culturelle par les intellectuels va céder le pas à la socialisation politique indépendantiste dont les étapes vont rythmer l'évolution de la société algérienne au cours des décennies suivantes. A la diffusion des « nouvelles lumières » se substitue le militantisme plébéien qui conduira un quart de siècle plus tard l'Algérie à l'indépendance.

A ce titre, force est de constater que l'importance du rôle joué par les intellectuels de la période prérévolutionnaire ne réside pas tant dans leur activité de concepteurs ou de diffuseurs de *«lumières »* que dans leur activisme politique. A partir de cadres de référence idéologique partiellement différents, ils sont les artisans d'une socialisation politique anticoloniale de type nouveau; par les critiques diffusées dans la presse contre les abus des agents du pouvoir colonial, par les nouvelles formes d'actions politiques qu'ils mettent en œuvre – pétitions, délégations…- par la revendication

principale de l'égalité des droits pour les uns et de l'affirmation d'une autonomie culturelle pour les autres, les intellectuels algériens de cette époque ont travaillé en profondeur la société algérienne, lui ont donné des armes de combat et contribué ainsi à la formation d'une nouvelle société politique. Le paradoxe principal de ces intellectuels est à coup sûr d'initier une nouvelle pratique politique dont ils ne maîtrisent pas les déterminants sociaux et la finalité et qui sera à l'origine de : *la rupture anticoloniale indépendantiste*.

Comme intellectuels, ils s'étaient interdits par leur propre démarche à puiser dans la culture locale et se stérilisèrent ce faisant et à la longue comme producteurs d'idées. Mais surtout, ils furent dépassés par l'évolution d'une société dans la vitalité de laquelle ils n'avaient pas réellement cru et qu'ils n'avaient ni voulu, ni su observer avec modestie, réalisme et attention chimériquement. Ils en étaient à polémiquer sur le statut de l'Algérie dans l'empire français quand premiers noyaux nationalistes discutaient l'indépendance. Ils auraient dû, comme intellectuels précéder l'événement, ils furent en retard d'une période sur leur propre actualité. Ils furent balayés, comme intelligentsia, par la montée du nationalisme moderne <sup>1</sup>. La faible organicité des intellectuels algériens les avait ainsi conduits progressivement à une myopie politique qui devait les empêcher non seulement de prévoir la montée irréversible du nationalisme mais surtout d'en estimer à leur juste valeur la force et l'intensité auprès des masses sociales.

Par ailleurs , le mouvement des intellectuels algériens se forma aussi à l'image de celui de leurs idées. Ils obéiront massivement à l'ordre de grève et se mettront au service de la Révolution ,

\_

 $<sup>^1 \</sup>mathrm{Ali} \; \mathrm{El} \; \mathrm{Kenz}$  ,  $\textit{Au Fil de la crise}. \; \mathrm{Alger}$  : Bouchène – Enal, 1993, pp. 33, 34.

rejoignant les maquis de l'intérieur, les organisations de l'extérieur ou les établissements universitaires étrangers où les enverront les responsables du *FLN*. Ils « *s'agglutinaient* » au noyau central du nationalisme populiste, mais ils ne le firent que sous la forme de couches - de strates - extérieures se positionnant en stand by sans aucune prétention d'hégémonie.

De ce fait et dans cet ordre d'idées, nous pouvons résumer schématiquement toutes ces approches conclusives en ces trois points:

- \*\* Les premiers intellectuels algériens furent dés l'origine coupés voire mutilés de leur cordon ombilical : la langue, qui seule pouvait les maintenir organiquement liés à leur société. Ils déployèrent selon leur dynamique propre, les uns cherchant dans les héros moyens-orientaux et une langue classique surannée datant de l'Age d'or de la civilisation arabo-musulmane, les valeurs et les matériaux qui allaient certes leur permettre de s'imposer sur le champ culturel algérien, mais de ne jamais s'intégrer en profondeur dans le corps populaire de la société civile ; les autres puisant dans le patrimoine culturel droit - de - l'hommiste de la « France des libertés » des valeurs qui pouvaient tout au plus servir à combattre le colonialisme français par la plume et la rhétorique, mais plus rarement, sinon pas du tout, pénétrer in - vivo la conscience collective nationale. Tous, bien sûr, parlaient au nom de la société algérienne, sans pour autant, exprimer sinon ses aspirations, du moins ses idéaux.
- ❖ La mise en œuvre des grands moments comme les grandes décisions qui ont marqué l'histoire révolutionnaire algérienne a connu une faible participation des intellectuels algériens. Celle − ci se traduit, entre autres, par leur absence quasi- totale des directions

du parti nationaliste , quel que soit le moment considéré, ils ne furent jamais des *« compagnons de route »* pour les révolutionnaires nationalistes qui avaient commencé dés *1920* à s'organiser dans les rangs du prolétariat algérien émigré en France, d'où la perception négative *anti-intellectuelle* que ces derniers avaient d'eux.

\*\* La pensée nationaliste s'est développée sous le signe de l'urgence aiguillée par trois facteurs : le poids écrasant d'une domination étrangère à caractère féodal totalitaire, dévalorisation systématique de l'apport arabe et islamique à la civilisation universelle et l'éloignement du peuple des nouvelles élites tentées par la francisation que Mostefa Lacheraf, à travers l'ensemble de son œuvre criticiste de sociologue historien, a autopsié avec une magistrale lucidité. Dans leur quasi-totalité, les pionniers du nationalisme algérien n'avaient eu ni le temps, ni les moyens d'une préparation intellectuelle; hommes d'action en quête de cadres cultivés pour leur mouvement, enfants du peuple en proie à la critique d'une intelligentsia positiviste acquise au téléologique Cartésien spiritualisme magique voltairien au « darwinisme social » en un mot à l'humanisme républicain loué, magnifié, sublimé par les thuriféraires de 1793; ils finirent par ériger en culte le mépris de l'activité intellectuelle et puiser leurs mots d'ordre dans l'idéal et non dans la réalité. Leurs discours a pris l'allure d'un transfert de ferveur religieuse dans une conviction politique.

Dés lors , la relecture appliquée de la phénoménologie sociale et culturelle du statut et du rôle de l'élite intellectuelle algérienne dans son historicité nationale met en évidence le fait que l'absence des intellectuels dans la formulation du nationalisme moderne algérien ait produit deux effets assez importants et conséquents :

En premier lieu , la marginalisation des intellectuels et la domination du mouvement national par des éléments plébéiens qui vont utiliser les premiers comme *« scribes »* dont la fonction est de mettre en forme leurs discours politiques . Cette subordination des intellectuels, la méfiance plus ou moins diffuse dont ils sont entourés marqueront durablement - et par moments tragiquement - le mouvement national indépendantiste et continueront même après l'indépendance .

Pour les intellectuels issus des générations suivantes, l'incapacité de leurs prédécesseurs à se constituer en « intellectuel critique » et à penser la question nationale va créer un véritable complexe de culpabilité inhibitif plus ou moins inconscient, mais qui reste assez perceptible dans la thématique récursive de la création romanesque algérienne, surtout de graphique française, dans l'imaginaire créatique poétique et artistique de ceux et de celles qui nourris de cette « Poudre d'intelligence Katebienne », se nomment : Assia Djebar, Malek Haddad, Mouloud Mammeri, Jean Amrouche, Rachid Mimouni, Rachid Boudjedra, Tahar Djaout et qui tous sont les enfants légitimes - et légitimés par l'écriture – de Nedjma, un lieu –marge qui va constituer et sourcer le fond de l'idéologie populiste caractérisant la vie politique après l'indépendance.

Ensuite et surtout, la vision « *fonctionnaliste* » du rôle de l'intelligentsia , que le moment révolutionnaire avait rendue possible et même nécessaire , devenait intenable après l'indépendance .

A défaut d'avoir une intelligentsia, l'État algérien eut des « *intellectuels de service* » qui s'appauvrirent en tant qu'intellectuels et finiront par ne rendre aucun service ; ils devinrent des fonctionnaires et ne produisirent aucune idée, encore moins du

sens . L'Etat utilisera même « *l'opium* » du silence des ambassades pour des postes dorés « d'embastillement » ...et le « *bâton* » pour d'aucuns , comme *Mohammed Harbi*, *Bachir Hadj Ali* , *Mouloud Mammeri* , *Kateb Yacine* , pour ne citer que ces quelques noms stigmatisés par l'infamie de ces forfaitures républicaines . La servitude des aînés , portée alors par la dynamique révolutionnaire avait eu , somme toute son efficacité ; le moment révolutionnaire passée, elle n'était plus qu'une servilité , de sucroit stérilisante et prostituante .

Les plus honnêtes des intellectuels se réfugièrent dans la *« dolce vita »* monastique des ambassades ou la gouvernance technocratique des usines : ils gérèrent certes brillamment les relations extérieures et les techniques de production, mais se turent quant au reste .

Quant à la nouvelle génération des intellectuels algériens, ceux d'aujourd'hui, si d'un point de vue quantitatif, la situation actuelle de l'Algérie n'est pas comparable avec la période coloniale, qualitativement certains traits contrastés, bien que saillants continuent à perdurer. Les intellectuels algériens restent au moins pour une grande partie, clivés atomisés et subordonnés.

Le problème du futur immédiat, est à nouveau, dans des conditions, certes, différentes, celui de *la constitution* d'un véritable *« intellectuel critique »* capable de restructurer, d'homogénéiser et de dynamiser animatiquement ou créatiquement une sphère culturelle appauvrie exsangue et à certains égards éclatée difractée, nucléarisée.

La processus osmotique passe nécessairement par le dépassement du syncrétisme et des doubles langages, pratiques anciennes. C'est à ce prix que peut émerger une véritable pensée critique capable de faire la synthèse entre « le patrimoine » et les préoccupations du présent , capable d'initier une pensée collective différenciée à même de s'approprier et d'auto-féconder les grands courants de pensée universelle pour tenter de mettre en œuvre , en se mettant à l'écoute des mouvements profonds de la société, les connaissances , les valeurs et les schèmes de comportements constitutifs d'un projet de société qui soit effectivement libérateur et intégrateur .

Dans cette perspective, renouer avec le moment de la genèse de notre Histoire aura sûrement un effet cathartique .Et c'est à cette seule condition qu'un tel don produise et reproduise de l'action . De l'action ... et des idées !

## **Ouvrages:**

- 1. Abbas (Ferhat), *Autopsie d'une Guerre*. Paris : Garnier, 1980.
- 2. Ait Ahmed (Hocine), *L'Affaire Mécili*. Paris : La Découverte, 1989.
- 3. Angers (Maurice), *Initiation pratique à la méthodologie des Sciences Sociales*. Québec: CEC, 1996.
- 4. Aron (Robert), et Coll., *Les Origines de la Guerre d'Algérie*. Paris : Fayard, 1962.
- 5. Aron (Raymond), *Etudes sociologiques*. Paris: Complexe, 1988.
- 6. Arkoun ( Mohammed ) , *Penser l'Islam aujourd'hui* . Alger : Laphomic Enal , 1993.
- 7. Chastel, 1982, 2<sup>e</sup> ed. ), *L'Islam, hier, demain*. Paris : Buchet-
- 8. \_\_\_\_ ( \_\_\_\_\_ ), *Essais sur la pensée islamique*. Paris : Maisonneuve & Larose, 1977.
- 9. Austin (J.L), *How to do things with words* ( *Quand dire c'est faire*). Intro, trad. et commentaire par *Gille Lane*, Paris : Seuil, 1970.
- 10. Barbusse (Henri), Les Intellectuels: le couteau entre les dents. Paris: Clarté, 1961.

- 11. Belkherroubi ( Abdelmadjid ) *La Naissance et la reconnaissance de la République algérienne* . Bruxelles : Etablissements Emile Bruyland , 1972.
- 12. Benda (Julien), *La Trahison des Clercs*. Paris : Grasset, 1975.

- 13. Berlin (Isaiah), *Russin Thinkers*. Londres: Henry Hardy et Aileen, 1980, trad. Fr. de *Daria Olivier*, « *Les Penseurs Russes* », Paris: Albin Michel, 1984.
- 14. Benmiloud (Khaled), **Propos d'actualité**. Alger: Dahlab, 1992.
- 15. Bennoune (Mahfoud), Education et développement en Algérie: bilan et perspective du système éducatif. Alger: Marinoor-Enag, 2002, 2 vol.
- 16. Bloch ( Marc ) , Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien . Paris : Armand Colin , 1971.
- 17. Bottomore (T.B), *Elite et société*. Paris : Stock, 1964.
- 18. Bourriceand (F), *Le Bricolage idéologique: essai sur les intellectuels et les passions démocratiques*. Paris : Presses Universitaires de France, 1980.
- 19. Bodin (Louis), *Les Intellectuels*. Paris : Presses Universitaire de France, 1962.
- 20. Bon (Frédéric), Barnier (Michel Antoine), *Les Nouveaux intellectuels*. Paris : Cujas, 1966.

21.	Bourdieu (Pierre), <i>Critique sociale du jugement</i> . Paris : Complexe, 1979.
22.	Brahimi (Brahim), <i>Le Pouvoir</i> , <i>la presse et les intellectuels</i> . Paris : Harmattan, 1989.
23.	<u>l'homme</u> . Alger: Marinoor, 1998.
24.	Parti unique et de l'état d'urgence . Alger : Liberté , 2002.
25.	Callies de Salies (Bruno), <i>Le Maghreb en mutation</i> , <i>entre tradition et modernité</i> . Préf. de <i>Paul Balta</i> , Paris : Maisonneuve & Larose, 1999.
26.	Cdt. Azzedine , <i>On Nous appelait les Fellagas</i> . Paris : Stock , 1976.
27.	, <i>Et Alger ne brûla pas</i> . Paris : Stock , 1978.
28.	Christophe (Charles), « Objectivité et subjectivité », p.54 - 73 in <i>Histoire et vérité</i> , Paris : Seuil, 1977.
29.	Charles – André (Julien), <i>Une Pensée anticoloniale,</i> positions 1914 - 1979. Paris : Sindbad, 1979, coll. <i>Les Grands documents</i> .
30.	Courrière ( Yves ) , <i>La Guerre d'Algérie : L'heure des Colonels</i> . Paris : Fayard , 1967.
31.	( ) , <i>Le Temps des Léopards</i> . Paris : Fayard ,
32.	Collectif, <i>L'Algérie et la Modernité</i> . Sous la direction de <i>Ali El Kenz</i> , Dakar : Codesria, 1989.

- 33. Collectif, *La Question technocratique*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg , 1999.
- 34. Dahlab (Saad), *L'indépendance : mission accomplie.* Alger : Dahlab, 1989.
- 35. Debray (Régis), *Scribe : Genèse du politique*. Paris : Livre de poche, 1980.
- 36. Ramsay, 1979. ), Le Pouvoir intellectuel en France. Paris:
- 37. De Beauvoir (Simone), *La Cérémonie des adieux*. Paris : Gallimard, 1983.
- 38. Djaout (Tahar), *Entretien avec Mouloud Mammeri*. Alger: Laphomic, 1987
- 39. Edwards (W.Said), *Des Intellectuels et du pouvoir*. New York: Panthéon, 1994, trad.fr. par *Paul Chemla*, Alger: Marinoor, 2000.

- 40. El Kenz (Ali), *Au Fil de la crise*. Alger : Bouchéne Enal, 1993, 2<sup>e</sup> ed.
- 41. El Kenz ( Ali ), Bennoune ( Mahfoud ), *Le Hasard et l'Histoire*, *entretien avec Belaid Abdesselam*. Alger: Enag, 1990. 2 vol.
- 42. Fanon (Frantz), *Les Damnés de la terre*. Paris : Maspero, 1966, Préf. de *Jean Paul Sartre*.

- 43. Fitte ( Albert ), *La Formation des élites politiques maghrébins*. Paris : Lgdt, 1973.
- 44. Gardet (Louis), *Les Hommes de l'Islam*. Paris : Librairie Hachette, 1977.
- 45. Garaudy (Roger), *Promesses de l'Islam*. Paris : Seuil, 1981.
- 46. Gafaiti ( Hafid ) , *Un Homme* , *une œuvre* , *un pays* ; *entretien avec Kateb Yacine* . Alger : Laphomic , 1986.
- 47. Giovanni (Busino), *Élites et élitismes*. Paris : Presses Universitaires de France, 1986
- 48. Grawitz (Madeleine), *Méthodes des Sciences Sociales*. Paris : Dalloz, 1983, 3° éd.
- 49. Gramsci (Antonio), *Les Cahiers de Prison. cahier n°12.* Paris : Sociales, 1983.
- 50. Hamon (Hervé), Rottman (Patrick), *Les Intellocrates*. Paris: Ramsay, 1981.
- 51. Harbi ( Mohammed ), *Le FLN*: mirage et réalité, des origines à la prise du pouvoir ( 1945-1962 ). Paris : Jeune Afrique, 1980, 2<sup>e</sup> éd.
- 52. \_\_\_\_(\_\_\_\_), L'Algérie et son destin, croyants ou citoyens. Alger: Médias Associés, 1994.
- 53. <u>Jeune Afrique, 1981.</u> ), *Les Archives de la Révolution.* Paris :
- 54. <u>Algérie.</u> Paris : Complexe, 1998. 3<sup>eme</sup> ed.

- 55. \_\_\_\_(\_\_\_\_\_) Aux Origines du FLN, contribution à l'Histoire du populisme révolutionnaire en Algérie. Paris : Christian Bourgeois, 1975.
- 56. Haroun (Ali), *la 7<sup>eme</sup> Wilaya*: *La Guerre du FLN en France (1954-1962)*. Paris : Seuil, 1986.
- 57. Hoveyda (F), *L'Islam bloqué*. Paris: Robert Laffont, 1992.
- 58. Horne (Alistair), *Histoire de la Guerre d'Algérie*. Paris : Albin Michel ,1980.
- 59. Ihaddaden ( Zahir ), *Histoire de la presse indigène en Algérie, des origines jusqu'au 1930*. Alger : Enal , 1983.
- 60. Jeanson (Colette et Francis), *L'Algérie hors la loi*.\_Paris : Seuil, 1956.
- 61. Jueggi (Urs), *Élite et système social.* London: Mit press, 1967.
- 62. Kaddache ( Mahfoud ), *Histoire du Nationalisme algérien*. 2 vol. Alger : Enal, 1993, 2<sup>e</sup> éd.
- 63. Khan (Amin), «Les intellectuels entre identité et modernité», pp. 265 287 in **L'Algérie et la Modernité**, sous la direction de *Ali El Kenz*, Dakar : Codesria, 1989.
- 64. Kiouane (Abderrahmane), *Les Débuts d'une diplomatie de Guerre.* Alger: Dahlab, 2000.
- 65. La Huarta (Garcia), *Critique de la raison technocratique*. Paris : Harmattan, 1996.
- 66. Lazersfeld, (Paul), Les Concepts aux indices empiriques dans le vocabulaire des Sciences Sociales, 2 vol. Paris : Mouton, 1965.

67.	Lacheraf (Mostafa), <i>Algérie et Tiers Monde</i> . Alger: Bouchéne, 1989.
68.	<u>(</u> ) , Écrits didactiques sur la culture , l'histoire et la société. Alger : Enap , 1988.
69.	<u>d'introduction: Études et préfaces</u> . Alger: Bouchéne, 1991.
70.	Maspero, 1965.
71.	Laroui (Abdellah), <i>La Crise des intellectuels arabes : traditionalisme ou historicisme ?</i> Paris : Maspero, 1974.
72.	( ), <i>Islam et Modernité</i> . Paris : La Découverte , 1986.
73.	Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov), <i>Un Pas en avant, deux pas en arrière</i> . 3 vol., Moscou: Langues étrangères, 1962.
74.	Marx (Karl), <i>Le Capital</i> . Paris : Presses Universitaires de France, 1965.
75.	( ), Engels ( Frédéric ), <i>Manifeste du Parti Communiste.</i> Paris : Sociales, 1960.
76.	Meynier (Gilbert), <i>L'Algérie révélée</i> . Paris : Librairie Droz, 1981.
77.	Mills (C.W), <i>The Power elite</i> . New York: P. Mason, 1956.

- 78. Naroun (Amar), *Ferhat Abbas ou les chemins de la souveraineté*. Paris : Danoél, 1961.
- 79. Ould Moussa (Belkacem), *Les Chemins de l'indépendance*. Paris : Sindbad, 1980.
- 80. Paillat (Claude), *Dossier secret de l'Algérie (1958 1961)*. Paris : Presses de la Cité, 1961.
- 81. Pellat (Charles), « Les étapes de la décadence culturelle dans les pays arabes de l'Orient », pp.112-202 in Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam. Paris : Besson Chante merle, 1984.
- 82. Perville (Guy), Les Étudiants algériens de l'Université française 1880 1962. Paris : CNRS, 1984.
- 83. Pozanski (Renée), *Intelligentsia et Révolution*. Paris : Anthropos, 1981.
- 84. Rédha (Malek), *Tradition et Révolution*, *le véritable enjeu*. Alger: Bouchéne, 1991.
- 85. Ricœur ( Paul ), *Objectivité et subjectivité en Histoire.* Paris : Seuil, 1973.
- 86. Rousseau (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.* 1<sup>ere</sup> ed. 1755, in œuvres complètes, Paris : Gallimard, Coll. Pléiades.
- 87. Salomon (Jean-Jacques), *Le Destin technologique*. Paris : Balland, 1992.
- 88. Sartre (Jean-Paul), *Qu'est-ce que la littérature?* Paris : Gallimard, 1985, Coll. Folio-essais.

- 89. (\_\_\_\_\_\_), *Un Plaidoyer pour les intellectuels.* Paris : Gallimard,1975, coll. idées.
- 90. Senoussi (El Hadi), *Poètes algériens de l'époque contemporaine.* Tunisie : USG, 1982
- 91. Shils (Edwards), *The Intellectuals and Powers and others essays*. Chicago: The University of Chicago Press, 1972.
- 92. Teguia (Mohammed), *L'Algérie en Guerre*. Alger: OPU, 1981.
- 93. Tricot (Bernard), Les Sentiers de la Paix, l'Algérie 1958-1962. Paris : Plon, 1972.
- 94. Vermont Cauchy (M), *L'Éducation nationale dans la France de demain*. Paris : Cujas, 1967.
- 95. Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*. Paris : Garnier-Flammarion, 1964, coll. Folio.
- **96.** Wadi (Bouzar), *La Culture en Question*. Alger : Sned Silex , 1982

## Dictionnaires et Encyclopédies :

- 1. Chelala ( Youssef ), *Dictionnaire Pratique*, *Français -Arabe*. Alexandrie : Dar El Maâref, 1991.
- 2. Cheurfi ( Achour ) , *Mémoire algérienne* , *Dictionnaire Biographique* . Alger : Dahlab, 1996.
- 3. Dejeux (Jean), *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*. Paris : Khartala,1984.
- 4. El Boustani (Fouad), *Dictionnaire de l'étudiant*. Beyrouth : Dar El Machrek, 1986.

- 5. Fouliquié (Paul), *Vocabulaire des Sciences Sociales.* Paris : Michalon, 1996.
- 6. Rayeth (Attaf), *Dictionnaire des Sciences Sociales*. Égypte : Hayaa el Misriya lil kitab, 1979.
- 7. Reig (Daniel), *Dictionnaire Larousse As-Sabil: Français / Arabe.* Paris: Librairie Larousse, 1983
- 8. *Dictionnaire de Langue et d'Information.* Beyrouth : Dar El Machrek, 1997, 23<sup>e</sup> ed.
- 9. Dictionnaire des Sciences Humaines, Sociologie, Psychologie social et Anthropologie. Paris : Nathan, 1990.
- 10. *Dictionnaire des Sciences Sociales.* Sous la direction de *Madkour Ibrahim*, Egypte : Comité Egyptien Général du Livre, 1975.
- 11. *Dictionnaire Al Lissan Al Arabi*. Egypte : Dar el Misriya Lil Kitab , 1992.
- 12. *Dictionnaire de l'Académie Française*, Paris , 1935.
- 13. *Dictionnaire de Sociologie.* Paris : Références Larousse, 1993.
- 14. *Encyclopédie de l'Islam*. 04 vol., Paris : Maisonneuve & Larose,1985.
- 15. *Encyclopédia Universalis*. 2<sup>e</sup> éd. de l'intégrale , Paris : Universalis, 1978.
- 16. *International Encyclopedie of Social Science.* Londres : Mac Millan, 1968
- 17. *Le Grand Larousse de Langue Française.* Paris : Librairie Larousse, 1996.

Études, Périodiques et Journaux

- 1- Abdus (Salam), « l'Islam et l'Occident devant les conquêtes de la science : concordance ou conflit ? » in Bulletin : Islam et Occident, oct 1984.
- 2- Baran (Paul), « Qu'est-ce qu"un intellectuel? » in **Partisan**, n° 02, Oct 1965.
- 3- El Kenz (Ali ) « La Dimension culturelle du développement dans le Monde arabe » in Forum du Tiers Monde, Dakar, 1986.
- 4- Fares (Zahir), « Les Thèmes, les idées et l'action du syndicalisme étudiant algérien ». DES de Sciences Politiques, Faculté de Droit de Paris, 1966.
- 5- Keller (Suzanne), «Beyond the ruhing class: Stratégie élites» in Modern Society, New York, 1963.
- 6- Lipset (Seymour Martin), «American intellectuals: their politics and status» in Journal of the American academy of arts and sciences, Déc 1959.
- 7- Nadeau (Maurice), « Qu'est-ce qu'un intellectuel? » in Quinzaine Littéraire, fév. 1974.
- 8- Pecar (Zdravko), *L'Histoire de l'Algérie jusqu'à l'indépendance*. Thèse de Doctorat soutenue à Belgrade en 1965.
- 9- Shils (Edwards) « The intellectuals and the powers: some perspectives for comparative analysis » in Comparative studies in Society and History. Vol I, 1958-1959.
- 10- Valenci (Lucette), « l'Étude philosophique de l'Histoire » in **Revue de Métaphysique et de Morale**. Juillet octobre 1974.

- 11- Algérie Actualité n° 846, 1982.
- 12- \_\_\_\_ du 7 13 janvier 1982
- 13- \_\_\_\_ du 18 24 avril 1985
- 14- El Watan du 20 octobre 1996.
- 15- \_\_\_\_ du 8 octobre 2000.
- 16- El Moudjahid du 16 novembre 1982.
- 17- La Revue Africaine n° 09, 1947
- 18- \_\_\_\_\_ n° 06 , 1956
- 19- l'Authentique du 27 février 1995
- 20- Le Maghreb du 21 juin 2000
- 21- Le Maghreb du 21 août 2000
- 22- Le Matin du 11 décembre 2003.
- 23- Le Monde du 26 octobre 1988.
- 24- Le Quotidien d'Oran du 24 octobre 2000